

**FNA 0121 -
Brang**

Bruss, B.R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION



FICTION

B.R. BRUSS

BRANG



fleuve noir

ANTICIPATION



FICTION

B.R. BRUSS

BRANG



**B. R. BRUSS
BRANG**

COLLECTION « ANTICIPATION »



EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Boulevard Saint Marcel, PARIS-XIII^e

CHAPITRE PREMIER

Ils fuyaient, de toute la vitesse de leurs jambes.

Trois heures plus tôt, ils se déplaçaient encore à quarante mille kilomètres à la seconde. Il est vrai qu'ils naviguaient alors dans l'espace. Mais, depuis une heure, ils allaient à pied, à la surface d'une planète dont le sol était, de surcroît, un peu mou. Et, bien qu'ils fussent tous les quatre d'excellents coureurs, cela faisait une grosse différence.

Le bruit du galop, derrière eux, s'intensifiait. Leur frayeur allait croissant, elle aussi.

Sept minutes plus tôt, Quellog avait été le premier à remarquer quelque chose de bizarre dans le ciel.

— Drôle de nuage !

Ils avaient tous levé la tête.

Le ciel, depuis qu'ils avaient quitté l'astronef pour une première inspection des alentours, était resté immuablement bleu, non pas à la façon de l'azur terrestre, toujours léger, mais d'un bleu profond, agressif, épais, une sorte de bleu de Prusse, pourtant très lumineux. Mais venait d'apparaître, un peu au-dessus de l'horizon, un nuage extraordinaire. Pas par sa couleur – il était blanc comme tant de nuages – mais par sa forme. On eût dit une sorte de rouleau gigantesque qui barrait devant eux tout un pan du ciel et qui commençait à se dérouler de lui-même, comme un tapis dont le bord descendait obliquement et rapidement vers le sol. Cela ressembla vite à une piste blanche visiblement faite pour relier les hautes couches de l'atmosphère à la surface de la planète.

Ils avaient tous les quatre, ébahis, observé ce phénomène.

— Ça, alors ! s'était exclamé Borust. Jamais rien vu de semblable !

Il n'avait pas achevé cette courte phrase que l'extrémité du tapis touchait la terre, à cinq ou six cents mètres d'où ils étaient. La piste en pente douce qui descendait du nuage maintenant très amaigri pouvait avoir un kilomètre de large et semblait constituée non pas de vapeurs qu'un vent même léger aurait pu promptement dissoudre, mais d'une matière solide, dont la blancheur était éblouissante.

— Qu'est-ce que ça peut bien être ? avait dit Drofdo, le plus jeune et le plus musclé des quatre.

— Une espèce de formidable autoroute ? avait répondu – mais sous une forme interrogative – le plus vieux, Surinx, que les trois

autres appelaient « grand-père », car il avait des cheveux blancs.

Ils s'étaient arrêtés, perplexes, vaguement inquiets.

— Oh ! s'était alors écrié Quellog. Et ça...

Ce qu'il appelait « ça » était une grosse ligne noire qui barrait la piste tout en haut de celle-ci, presque dans le nuage, c'est-à-dire très loin d'eux, et qui bougeait, qui descendait rapidement, comme un bâton roulant sur un plan incliné.

Ils étaient restés à considérer le spectacle, immobiles et silencieux, pendant une demi-minute, puis Surinx avait parlé.

— On dirait que cette ligne qui glisse vers nous n'est pas faite d'une seule pièce, comme une règle ou une tringle, mais qu'elle se compose d'un tas de petits éléments qui avancent, très près les uns des autres.

— On voit même des reflets, avait précisé Drofdo. Et ça se gondole un peu. Quel dommage que nous n'ayons pas pris nos jumelles.

— Ecoutez ! avait lancé Borust.

Un bruit sourd et continu, encore peu distinct, parvenait à leurs oreilles.

Brusquement, Quellog s'était écrié :

— On dirait le bruit d'un galop.

Et, aussitôt après, Drofdo :

— Regardez ! Regardez ! Ce sont des cavaliers en ligne qui dévalent cette pente à toute vitesse et qui foncent sur nous !

— Des cavaliers ? avait hurlé Surinx, dont la vue n'était pas très bonne. Impossible. Il ne peut s'agir que d'un stupéfiant phénomène naturel.

Mais le bruit prenait l'allure d'un grondement. Mais la ligne noire et mouvante, légèrement ondulée, devenait de plus en plus distincte.

— Pas de doute, avait crié Drofdo. C'est bien une charge de cavalerie. Ils sont plus de mille en plein galop et, avant une minute, ils vont atteindre le sol, foncer droit sur nous. Je vois maintenant distinctement les chevaux. Et aussi ceux qui les montent, et qui ont des vêtements sombres, avec des reflets argentés.

Pendant quelques secondes, ils étaient restés pétrifiés.

— Fuyons ! avait beuglé Surinx qui, maintenant, se rendait à l'évidence.

Ce qu'il voyait, dans un paysage qui n'avait pourtant que fort peu de rapports avec ceux qui lui étaient familiers, évoquait irrésistiblement en lui les scènes des films antiques qu'il avait eu parfois l'occasion d'admirer et que l'on continuait à nommer des « westerns ». Une fantastique chevauchée – incroyable, impensable sur une telle planète qui leur avait paru si indéniablement déserte. Une

ruée d'hommes et de chevaux, dans un bruit fracassant de tempête, sur une invraisemblable piste qui descendait du ciel, dans un site jaune safran, sous une voûte d'un bleu violent où brillaient quelques étoiles bien qu'on fût aux alentours de midi.

Maintenant, ils fuyaient tous, la peur au ventre, de toute la vitesse de leurs jambes. Ils n'avaient pas emporté la moindre arme, tant ce qu'ils avaient vu en commençant leur exploration leur avait paru immobile, calme, sans danger. Mais à quoi aurait pu leur servir même des fulgurants contre cette horde déchaînée et hurlante qui fonçait sur un front d'un kilomètre et qui venait d'atteindre le sol jaune sans que son élan fût diminué ?

Ils fuyaient, ralentis par endroits dans leur course par le sol sablonneux dans lequel s'enfonçaient leurs talons. Ils avaient jeté, pour ne pas être gênés, les sacs de plastique dans lesquels ils avaient empilé les pierres brillantes qu'ils avaient recueillies çà et là pendant une heure.

Ils n'osaient même pas se retourner.

Ils fuyaient tout droit, mus par le pur instinct de conservation, vers leur astronef qui se dressait, à un kilomètre de là, comme un cigare rouge et trapu, dans le désert. Ils sentaient bien qu'ils ne pourraient pas l'atteindre, et que, même s'ils y parvenaient, leur petit vaisseau ne leur offrirait sans doute pas une protection suffisante. Mais ils couraient à perdre haleine, tandis qu'un bruit de cataracte les poursuivait et s'enflait de plus en plus.

L'instant où ils allaient être rejoints et écrasés était maintenant tout proche.

Drofdó, le plus rapide des quatre, qui avançait d'une dizaine de mètres ses compagnons, s'écria :

— Là... Un fossé...

Il s'y jeta. Les autres l'imitèrent. Quelques secondes plus tard, l'escadron frénétique passait au-dessus de leurs têtes comme une avalanche de pierres dans une montagne. Et le bruit s'éloigna en direction de leur astronef.

Surinx fut le premier à risquer un regard. Il vit une nuée de cavaliers montés sur des chevaux qui, tous, étaient d'un noir luisant. Ceux qui les chevauchaient – et qu'il ne voyait que de dos – avaient l'aspect de créatures humaines. Ils étaient revêtus d'une sorte d'armure faite d'un métal très sombre mais plein de reflets bleutés. Un casque d'une forme assez familière emprisonnait leur tête. L'homme aux cheveux blancs se rappela avoir sur de très vieilles gravures des personnages ainsi accoutrés. Il dit d'une voix haletante :

— Je me demande pourquoi ils ne se sont pas arrêtés pour nous tuer ou nous capturer. Il n'est pas possible qu'ils ne nous aient pas vus...

Quellog, qui s'était couché de tout son long au fond du fossé, se redressa à demi.

— Sommes-nous sûrs de ne pas avoir eu une hallucination ?

— Je les vois toujours... Ils approchent de notre cargo. Ils le dépassent... Ils ne se sont même pas arrêtés une seconde pour l'examiner... Ils disparaissent maintenant dans les lointains...

Borust, qui s'était redressé, lui aussi, dit sur un ton péremptoire :

— Il s'agit sûrement d'une hallucination...

Surinx haussa les épaules.

— Donnez-vous seulement un peu la peine d'examiner le terrain.

Les trois autres risquèrent craintivement un regard par-dessus le talus. Les empreintes de pas d'innombrables chevaux étaient parfaitement visibles dans le sable. Ils constatèrent en outre que leurs vêtements étaient pleins de poussière.

Ils regardèrent derrière eux et virent que l'immense tapis qui avait formé une piste descendant du ciel était en train de se replier rapidement sur lui-même.

Pendant deux ou trois minutes, ils observèrent cet invraisemblable phénomène sans prononcer une seule parole. Quand le rouleau eut repris sa forme de nuage blanc et insolite, il s'éloigna vers l'horizon et, bientôt, disparut. Le ciel avait repris son homogénéité d'un bleu très foncé. Quelques étoiles y brillaient comme des points de cristal.

— Incroyable ! murmura Drofdo. Mais les empreintes laissées par ces chevaux noirs sont toujours là. J'ai bien cru que ma dernière heure était venue...

— Moi aussi, dit Borust.

Mais la frayeur terrible qu'ils avaient éprouvée commençait à se dissiper lentement, comme le fait une goutte de vin rouge qu'on laisse tomber dans un verre d'eau pure. Ils continuaient toutefois à inspecter le paysage avec des yeux méfiants. La planète avait cessé de leur paraître rassurante.

— Que fait-on ? demanda Quellog. On ne va pas rester éternellement dans ce fossé.

— Quelle question ! dit Surinx. Il faut regagner l'astronef. Allons-y ! Et vite.

La recommandation était inutile. Ils se remirent tous à courir vers ce qui, dans ce désert jaune, était leur abri, leur foyer, leur domicile, leur moyen de transport à travers les abîmes de l'espace. Ils ne mirent pas beaucoup plus de quatre minutes pour atteindre le vaisseau rouge.

Grondt les accueillit avec son éternel sourire sur son visage

sans âge.

Grondt était le cinquième occupant du petit cargo. Il n'avait absolument aucune compétence en matière d'astronautique. Il était l'homme à tout faire. Il s'occupait de la cuisine, du nettoyage, de menues réparations. Pendant les escales, il avait la charge d'assurer le ravitaillement en boissons et en vivres. Il était un peu cordonnier, un peu tailleur et avait des notions sommaires sur divers autres métiers modestes. Il était excellent pâtissier. Il ne participait jamais aux explorations et ne s'éloignait jamais à plus de cent mètres de l'astronef.

— Tu as vu ces cavaliers ? lui demanda Surinx.

Il ouvrit des yeux ronds tandis que son sourire s'effaçait. Il secoua la tête.

— Tu n'as pas vu ces centaines de chevaux noirs que montaient des espèces d'hommes ?

Grondt secoua encore la tête.

— Que faisais-tu donc pendant que nous étions sortis ?

L'homme au visage sans âge retrouva son sourire. Il joignit ses deux mains comme pour une prière, les appuya sur la joue en penchant la tête et se balançait doucement.

— Tu dormais ?

L'autre opina du chef.

— Alors, tu n'as absolument rien vu, rien entendu ?

Signe affirmatif.

Grondt était muet, mais pas sourd. Muet parce qu'il n'avait pas de langue. Ses compagnons n'avaient jamais pu savoir si on la lui avait coupée sur quelque planète aux moeurs cruelles ou s'il était né ainsi. Il n'était capable, en tout cas, que d'émettre de vagues grognements. Mais il comprenait tout ce qu'on lui disait et savait se faire comprendre par des mimiques appropriées.

— Donne-nous à boire, lui dit Surinx.

Grondt leur apporta une bouteille de *sloumsé*. Ils étaient dans la salle commune, pas très grande, mais qui présentait un certain confort, avec ses fauteuils profonds et moelleux et ses divers appareils de divertissement encastrés dans les murs. Tous quatre se jetèrent avec une visible avidité sur la boisson forte. Ils en avaient besoin.

— Et maintenant, dit Quellog, que fait-on ?

— Je suis d'avis, dit Borust, qu'il vaudrait mieux ne pas moisir ici. Car...

— Minute, le coupa Surinx.

— Je crois, intervint Drofdo, qu'on aurait mieux fait de ne pas mettre les pieds dans ce fichu endroit. Le vieux Brang nous avait pourtant prévenus que...

— Minute, répéta Surinx. Le vieux Brang n'a rien pu nous dire

de précis. Et pour cause...

CHAPITRE II

Sans celui qu'ils appelaient « le vieux Brang », ils n'auraient jamais vécu ce qu'ils venaient de vivre, ils n'auraient jamais vu de leurs yeux ce qu'ils venaient de voir, quelques instants plus tôt, et qui les laissait encore, malgré le réconfort du *sloumsé*, dans un état de malaise et de vive inquiétude.

Il faut remonter six mois en arrière pour bien comprendre par quel concours de circonstances et quels cheminements bizarres ils avaient été amenés à se rendre sur la planète où ils se trouvaient présentement.

Ce soir-là – après avoir erré un peu comme des âmes en peine dans la médiocre ville de Tlousat, capitale du médiocre globe qui portait pourtant le nom retentissant de Fragador et gravitait autour de la médiocre étoile Sugur, dans la constellation du Cygne – ils avaient fait halte, fatigués et irrités, dans un très médiocre cabaret des faubourgs, non loin de l'astroport. Ils voulaient s'offrir un dernier verre, avant de regagner leur cargo pour y dormir, car ils n'avaient même plus de quoi s'offrir des chambres dans un hôtel.

L'endroit, malgré les chromes luisants du bar, les quelques appareils de divertissement, encor plus rutilants, qu'on voyait sur le mur du fond, et le sourire avantageux du patron et des serveuses, était, pour un regard même fort peu averti, de la dernière catégorie. Chaises manquant de moelleux, tables passablement cassées, serveuses plutôt laides, bouteilles de liqueurs peu engageantes. L'air n'était même pas conditionné.

Ils commandèrent quatre *druchlusses*. Un vrai tord-boyau. Mais c'était ce qu'il y avait de meilleur marché.

Ils étaient, en fait, au bout de leur rouleau, et ils se demandaient depuis plusieurs jours avec angoisse s'ils n'allaient pas être obligés de vendre le *Discret*, leur cargo, leur gagne-pain.

Ils buvaient à petites gorgées l'infect breuvage, qui avait au moins le mérite de les réchauffer et ils demeuraient silencieux, tout en jetant des coups d'oeil aux tables voisines.

La clientèle n'était pas plus reluisante que l'établissement : des marins de l'espace probablement en chômage depuis longtemps, des manoeuvres de l'astroport, des hommes de tous âges, aux traits tirés, aux yeux brûlants et peu bienveillants, dont il eût été difficile de dire à quelles occupations ils se livraient, quelques femmes ni jeunes ni belles, trop fardées, souriantes et pitoyables. Une musique sirupeuse

flottait dans l'air épais. Au fond de la salle, plusieurs clients, juchés sur de hauts tabourets, étaient accrochés aux appareils de divertissement, regardaient des films usés, sordidement érotiques, ou faisaient fonctionner des machines à jeux, dans 'l'espoir toujours vain de gagner quelques « crédits ».

Surinx sursauta lorsqu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna brusquement. Et comme l'homme qui s'était permis cette familiarité souriait de tout son large visage congestionné, il sourit lui aussi.

Surinx examina ce personnage, assis tout seul à la table voisine. Il était vieux, probablement même très vieux, bien qu'il fût d'une forte corpulence. Il lui manquait un bras, le gauche, coupé au ras de l'épaule. Lorsqu'il se tourna sur sa chaise, Surinx vit qu'il lui manquait aussi une jambe, la droite. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une mine joviale, cordiale, avenante. Il était vêtu d'une tunique bleu foncé, de bonne qualité, visiblement toute neuve, et qui comportait quelques sobres parements brodés, du genre de ceux qu'affectionnaient sur leur vêtue les « anciens » de l'espace. Il avait sur son épaule le sigle des navigateurs retraités.

— Je ne vous connais pas, dit Surinx, mais sans la moindre nuance d'hostilité.

— Je m'appelle Brang, dit le mutilé.

— Moi, Surinx. Et celui-ci, c'est Drofdo. Le rouquin est Borust. Et le plus petit se nomme Quellog.

Brang les regarda tour à tour avec aménité, d'une façon directe, amicale. Ses yeux bleus avaient l'éclat des vieilles faïences.

— Mes camarades, reprit Surinx, m'appellent aussi « grand-père », à cause de mes cheveux blancs. Il est vrai que je suis leur aîné, mais pas de beaucoup. Il faut dire que si mes cheveux sont blancs, c'est parce que je suis albinos, ce qui me donne un air plus respectable.

— L'âge a blanchi les miens, dit Brang. Soixante-quinze ans, et je ne sais combien d'années de lumière à mon petit compteur personnel. Plus d'un demi-siècle de vadrouilles dans l'espace. Et j'aurais continué sans ce maudit accident, il y a cinq ans. Mais je ne veux pas vous parler de mes malheurs. Dites-moi, les gars... Je vous examinai depuis **lui** moment, car je n'ai rien d'autre à faire que de regarder vivre les autres. Vous n'avez pas l'air bien gais, tous les quatre. Ça ne va pas ?

— Pas trop fort, dit Drofdo avec une mince grimace.

— Je m'en doutais. Parce que vous n'avez pas des têtes à boire du *druchlusse* dans un endroit aussi peu sautillant.

— On a des hauts et des bas, déclara Borust sur un ton sentencieux.

— Et vous m’avez l’air d’être plutôt dans les bas.

— Plutôt, dit Quellog, un petit brun.

— Votre vêture indique que vous avez connu un certain confort. Mais pas vos mines.

Je vois que vous opérez dans l’espace, comme je l’ai fait pendant si longtemps. Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Rien ne va, dit Surinx. Rien ne va plus.

Le visage de Brang, qui, jusque-là, avait été plutôt rayonnant, devint brusquement sérieux. Il fit de son bras unique un geste dans la direction du patron du bar.

— Laissez-moi vous offrir une bouteille de *sloumsé*. On en consomme peu ici. Mais celui qu’ils ont est à peu près convenable. Vous m’avez l’air d’en avoir besoin. Cela vous remontera.

Le patron en personne les servit avec un sourire large comme une casquette. Ils trinquèrent. Ils burent, se sentirent un peu mieux. Surinx passa sa main dans sa belle chevelure d’albinos, et dit au mutilé :

— Pas mauvais, le drink. Et j’ai l’impression que, en ce qui vous concerne, vous ne vous défendez pas trop mal.

Le vieil homme eut un petit rire qui secoua sa grosse carcasse.

— Oh ! moi... Voilà cinq ans que je ne me défends plus. J’attends paisiblement ce qui nous attend tous. Mais ça ne se passe pas trop mal. Oh ! je n’ai pas une fortune. La fortune, je l’ai frôlée une fois. Et si diverses choses, qu’il serait trop long de vous raconter, ne m’en avaient pas détourné, je l’aurais probablement attrapée par les cheveux. Il ne faut pas pleurer sur les occasions manquées. Je n’ai pas à me plaindre. Quelques petites rentes bien solides me suffisent. Tout en viager, et cela fera quelques heureux quand je passerai l’arme à gauche.

— Vous avez l’air encore solide, dit Borust.

Le gros homme congestionné eut de nouveau un petit rire.

— Je l’ai été. Fort comme un taureau. Mais ça ne va plus aussi bien dans les intérieurs depuis que j’ai été démoli. Plus de graisse que de muscles. Pas bon à mon âge. La trogne trop enluminée. Le coeur qui flanche. M’a déjà joué deux ou trois tours. Le prochain sera le bon. N’en parlons pas. A la vôtre.

Ils trinquèrent de nouveau.

— Je vous souhaite de vivre encore longtemps, Brang, dit Surinx avec une évidente sincérité. Grâce à vous, cette fin de soirée est moins morne pour nous.

— Tant mieux. Vous me faites penser à mon vieux temps. J’avais des copains qui vous ressemblaient. Vous avez des têtes intelligentes. Et dans l’oeil des profondeurs...

— Mais pourquoi, diable, Brang, vous êtes-vous retiré sur une

planète aussi peu reluisante ?

L'infirmier les regarda de son oeil bleu un peu ironique.

— Figurez-vous, dit-il, que c'est ici que je suis né, à deux pas d'où nous sommes. J'y suis sans cesse revenu au temps où mes parents que j'aimais bien vivaient encore. Ensuite, je n'ai jamais manqué, tous les deux ans, d'aller faire une visite à leur tombe. j'habite la maison qu'ils m'ont laissée, dans le parc en bordure de l'astroport, la maison jaune, juste au carrefour où se dresse le monument élevé à la mémoire des premiers pionniers. Le coin n'est pas si mal que ça. Et je n'ai jamais pu me passer de voir des astronefs s'envoler et atterrir. De la fenêtre de ma chambre, je suis aux premières loges pour cela.

— Vous êtes drôlement sympathique, dit Borust. Mais pourquoi venez-vous finir vos soirées dans un cabaret aussi miteux ?

— Oh ! je n'y finis pas toutes mes soirées. J'y viens de temps en temps. Mais je vais aussi dans des endroits plus distingués. Je m'offre souvent un bon déjeuner en ville. J'aime voir des gens de toute sorte. Il m'arrive de découvrir ici de pauvres types à qui je rends, si je le peux, quelques petits services. S'ils ont de bonnes têtes, comme vous... Maintenant, racontez-moi votre petite histoire. Si je peux vous aider un tant soit peu.

— C'est simple, dit Quellog. On est au bout du filin...

— En chômage ? Les affaires vont plutôt mal pour l'astronautique en ce moment, dans ce coin de la Galaxie. On vous a vidés du vaisseau sur lequel vous aviez un emploi ?

— On n'était pas employé, dit Surinx. Nous opérons pour notre compte. Associés.

— Il me semblait bien, en effet, que vous n'aviez pas des airs à travailler pour les autres. C'est vous qui dirigez l'équipe ?

— Non, dit Surinx. Tous les mêmes droits. » Personne n'est le patron. Mais comme je suis l'aîné, et à cause de mes cheveux blancs, j'ai un peu le rôle d'arbitre.

— Bonne formule. Et le travail ? Petit cabotage, hein ?

— Oui. Petit cabotage spatial. On a un petit cargo.

— Qui s'appelle ?

— Le *Discret*.

— Un nom pas prétentieux. J'aime ça. J'ai été propriétaire successivement de quatre ou cinq cargos pas très gros. Tous ont eu des noms peu voyants : le *Menu*, l'*Ombre Légère*... J'en ai même eu un qui s'appelait le *Modeste*. L'épate n'a jamais été mon genre. Le cabotage, même à petite échelle, nourrit son homme. Bien que, en ce moment... Que vous est-il arrivé au juste ?

— Une affaire dont on espérait beaucoup, dit Surinx, et qui a mal tourné.

Brang les examina de son oeil bienveillant mais attentif.

— N'auriez-vous pas pratiqué un peu la contrebande ?

L'albinos hésita, puis dit :

— Il nous est arrivé d'en faire, de temps à autre. Mais il s'agissait d'autre chose...

L'infirmier eut un petit rire.

— Ne prenez pas cet air inquiet. Je connais la vie. J'ai moi-même tâté un tout petit peu de la contrebande quand j'étais jeune. Ce n'est pas très payant. Pas de piraterie, j'en suis sûr.

— Pas du tout, répondit Surinx, dans un mouvement d'extrême vivacité. Nous n'avons jamais attaqué personne, jamais fait de tort à personne.

Brang eut un sourire.

— Ne vous fâchez pas... Je me suis bien rendu compte que ce n'est pas votre genre. Je m'y connais en hommes. Je flaire de loin les fripouilles et des bandits. J'ai vu tout de suite que vous étiez tous les quatre de la même étoffe que moi. Alors ? Un peu de prospection et d'exploitation illicites ?

Surinx et ses trois associés se regardèrent. Ils semblaient hésiter.

Les lois galactiques étaient strictes. Les gouvernements des différentes fédérations qui formaient le monde civilisé s'étaient réservé le droit d'explorer et, le cas échéant, d'exploiter les planètes inconnues, ou de vendre des concessions. Les contrevenants étaient passibles de grosses amendes.

— Vous pouvez parler, dit Brang. Je ne considère pas, personnellement, que ce soit un délit bien grave. Les « irréguliers » ne nuisent à personne en essayant de tirer un profit d'une découverte qu'ils ont pu faire au hasard des chemins de l'espace. Pour moi, les planètes encore inconnues devraient être aussi libres d'accès et d'exploitation que l'étaient les continents déserts à l'époque où l'homme commençait tout juste à se répandre sur sa planète mère. J'ai eu, autrefois, parmi mes amis, quelques « irréguliers » de cette sorte qui étaient de très braves gens. Et si mes affaires n'avaient pas correctement marché, j'aurais été moi-même assez tenté de... Je ne me suis pas trompé, hein ?

— Non, dit Surinx. Mais nous avons été roulés par un homme en qui nous avions confiance et qui n'était qu'un escroc.

— Cela arrive... Cela m'est arrivé.

— Nous avons payé cher les renseignements qu'il était censé détenir. Il s'agissait d'un astéroïde riche en platine. Vous savez ce que coûte l'équipement nécessaire même pour une prospection modeste. Bref, nos économies y sont passées.

— J'ai compris. Vous n'avez trouvé que des cailloux.

— Exact. Nous sommes arrivés ici il y a quinze jours, dit

Droflo, à bout de carburant, et pratiquement sans un sou. Depuis, nous cherchons du fret, ou quelqu'un qui nous ferait une petite avance, mais sans le moindre résultat. A cause de cette crise...

— Nous sommes maintenant, reprit Surinx, au bout de la ficelle, comme on vous l'a déjà dit. Et nous n'avons plus qu'une possibilité : vendre le *Discret*.

Brang eut un grand geste. Il balaya l'air de sa main unique.

— Doucement ! s'écria-t-il. Ne faites pas ça ! Car ce serait autant dire jeter votre indépendance par-dessus bord. Mangez plutôt du pain sec et ne buvez que de l'eau pure pendant les quinze jours à venir. En quinze jours, la chance peut tourner. J'ai failli moi-même, dans ma jeunesse, vendre mon premier cargo, le *Menu*, et je n'en aurais pas tiré grand-chose, car ce n'était qu'un vieux tacot que, pourtant, j'aimais bien. Mais je me suis raidi. J'ai remué ciel et terre. Finalement, je m'en suis tiré. Vous vous en tirerez aussi. Je vous donnerai un petit coup de main. Patron ! Apportez-nous une autre bouteille de *sloumsé*.

Les quatre associés commençaient à regarder Brang avec des yeux d'enfants perdus qui contemplant un père retrouvé, très aimant et très secourable.

Ils se mirent à se faire des confidences, à se raconter leurs vies. Les jeunes disaient leurs espoirs. Le vieux leur prodiguait des conseils qu'il tirait de son expérience. Le *sloumsé* – et une troisième bouteille n'avait pas tardé à paraître sur la table – leur montait un peu à la tête. Le très large visage de Brang était de plus en plus congestionné. Mais il rayonnait comme un soleil. Et, de toute la personne de ce vénérable coureur de l'espace, se dégageait une chaude amitié.

Brusquement, il dit :

— Pour commencer, vous viendrez demain tous les quatre déjeuner avec moi. Nous irons au *Grouchno*, où l'on prépare fort bien les meilleurs steaks qu'on puisse trouver sur la planète Fragador. Cela vous fera du bien de prendre un repas un peu convenable. Et nous examinerons ce qu'il est possible de faire pour vous dans l'immédiat. J'aurai sans doute aussi à vous parler d'autre chose qui, certainement, vous intéressera. Mais, pour cela, il faudra que nous fassions un peu plus amplement connaissance avant que je me décide. Car il s'agit de...

Brang s'interrompit brusquement. Il porta à sa gorge la seule main dont il disposât. Son gros visage, si animé l'instant d'avant, était devenu cramoisi. Ses yeux vacillaient dans leurs orbites. De ses lèvres s'échappait un gargouillis de mots informes. Surinx, qui s'était penché sur lui, ne put en saisir que deux ou trois.

— ... crise... chez moi... pas hôpital...

Le patron du cabaret était accouru. Brang eut un spasme et

s'affaissa.

— Il est mort ?

— Non, dit Surinx, qui tâtait le poulx du mutilé. J'ai cru comprendre qu'il voulait qu'on l'emmène chez lui.

— Ce n'est pas moi qui m'en chargerai, dit vivement le cabaretier. Et je doute qu'on trouve ici des volontaires pour une telle corvée. Les gens qui ont fait leur temps n'intéressent plus personne. Je vais téléphoner à...

— Nous allons nous occuper de lui, dit Borust.

— Il nous a redonné goût à la vie, ajouta Quellog. Et nous lui devons bien ça.

Personne n'avait fait mine de se déranger. Le patron haussa les épaules.

— Son véhicule antigrav est devant la porte, dit-il. Le bleu.

Sans une parole, Surinx, Drofdo et Borust soulevèrent délicatement l'infirme. Quellog prit sa canne et sa jambe articulée qui reposaient sur une chaise voisine.

Trois minutes plus tard, ils se posaient devant la maison jaune, dans le parc en bordure de l'astroport. Brang, qui respirait péniblement, avec des bruits de tuyau engorgé, ouvrit un oeil et dit dans un souffle :

— Mes clefs... Dans ma poche gauche... Vous êtes gentils...

Il était de nouveau évanoui quand ils le déposèrent sur son lit. Déjà, Surinx appelait un médecin au téléphone tandis que Borust donnait quelques ordres au robot-serviteur qu'ils avaient découvert dans l'entrée.

Les quatre associés jetèrent enfin un coup d'oeil sur la pièce où ils étaient : une grande chambre, et bien telle qu'ils auraient pu l'imaginer. Sur des rayons, des objets curieux ramenés de lointaines planètes. Les murs étaient tapissés de cartes célestes, de photos d'astronefs ou d'astroports, de souvenirs personnels de toutes sortes. Dans un coin, une grosse malle de navigateur de l'espace, un peu usagée, mais belle encore, comme l'est un meuble ancien même un peu délabré.

— Ça me fait de la peine, dit le petit Quellog. J'avais déjà l'impression que je le connaissais depuis longtemps.

— J'espère qu'il va s'en tirer, dit Borust

Surinx passait machinalement sa main dans sa toison blanche et semblait plongé dans de tristes réflexions.

Le médecin arriva vite. A peine eut-il touché le visage de Brang que celui-ci ouvrit un oeil. Il regarda ceux qui l'entouraient.

— Je suis dans mon lit... Merci... Je n'aurais pas aimé mourir à l'hôpital.

— Il n'est pas question de mourir, dit le docteur. Je vais vous

soigner. Ces messieurs sont vos amis ?

Le vieil homme eut un pâle sourire.

— Oui. Mes amis... et même de bons amis, puisqu'ils ont fait ce que je désirais.

Le praticien avait ouvert sa trousse. Il en sortit divers appareils.

— Faites-moi vivre encore une heure. J'ai des choses à leur dire.

— Une heure ! Mais j'espère bien vous tirer de ce mauvais pas.

Les quatre associés, debout, muets, assistèrent au minutieux examen médical.

— Je vais vous faire une piqûre qui vous remontera.

La piqûre faite, il prodigua quelques bonnes paroles au malade et se retira. Surinx l'accompagna jusqu'à son véhicule antigrav et demanda :

— Il vivra, docteur ?

L'autre secoua la tête.

— Il ne passera pas la nuit.

Des larmes perlèrent dans les yeux de l'albinos.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ? Vous île connaissez sans doute depuis longtemps.

— Pas très longtemps, non. Mais nous l'aimons beaucoup.

Quand il rentra dans la chambre, Surinx entendit Brang qui parlait, d'une voix un peu haletante, mais cependant très distincte.

— Vous êtes gentil de me dire ça, Drofdo. Mais je ne me fais pas d'illusions. Malgré ce qu'a dit le médecin, je sais bien, moi, que je ne passerai pas la nuit. N'essayez donc pas de me remonter le moral. Je n'en ai pas besoin. Il y a longtemps que je suis prêt pour le plongeon. J'ai été content de vous rencontrer avant que ça se produise. Cela m'aurait un peu embêté de n'avoir que mon robot-serviteur pour me tenir la main au moment voulu. Mais, parlons d'autre chose et ne restez pas là, plantés comme des cierges. Asseyez-vous tous les quatre près de mon lit. Les fauteuils ne sont pas mauvais.

Il eut une petite toux rauque. Puis un rire menu.

— Ça va mal dans les tubulures.

Quellog lui passa un linge humide sur le front. Le moribond resta un moment silencieux. Il faisait un visible effort pour rassembler ses pensées.

— Moi qui me faisais une joie de ce repas que nous aurions pris demain ensemble. N'en parlons plus... ni de ce que j'avais l'intention de faire pour vous aider dans l'immédiat. Tout ça, c'est dépassé.

Il eut une nouvelle quinte de toux, plus longue que la précédente.

— Ne vous fatiguez pas à parler, père Brang, dit Surinx. Nous tâcherons de nous débrouiller. Reposez-vous. Essayez de dormir.

L'infirmier eut un sursaut.

— Dormir ! J'aurai bientôt le loisir de le faire tout mon soûl. Pour le moment, j'ai quelque chose à vous dire, et il faut que je le dise vite. Il y a longtemps que je voulais en parler à quelqu'un. Mais je n'ai jamais trouvé personne. Maintenant, le temps presse. Et il y a déjà au moins deux heures – juste avant cette fichue crise – que je me suis dit que ce quelqu'un, ça pourrait bien être vous quatre. Et maintenant, je dis : ce quelqu'un, c'est vous quatre, car j'ai discerné en vous la petite étincelle qui me plaît.

Ils l'écoutaient avec attention, se demandant s'il ne délirait pas un peu.

Brang reprit son souffle pendant un instant et poursuivit :

— Je n'ai plus le moindre parent. Et je ne veux pas m'en aller en emportant ce secret avec moi. Comme vous êtes un peu des « irréguliers », que je vous crois audacieux et que vous m'êtes sympathiques, vous pourrez peut-être en tirer quelque chose. Oh ! je sais bien que les diamants sont moins rares qu'autrefois. Mais ce n'est pas un produit à dédaigner quand il se présente en grosses quantités.

— Des diamants ? dit Surinx sur un ton d'incrédulité.

— Des diamants, oui. Très gros. Très beaux, et qu'on peut presque ramasser à la pelle.

— A la pelle ? s'écria Drofdo.

— Sur une planète inconnue. Une planète que j'ai baptisée Diam, précisément à cause des diamants. Je suis seul dans le monde civilisé à savoir où elle est, très en dehors des routes habituelles. Je faisais alors du cabotage en solitaire, et j'aimais flâner un peu, à bord de *l'Ombre Légère*, un bon petit cargo confortable. J'ai ramené de quoi mener une vie de nabab pendant cinq ans. Mais, comme je me suis lancé dans une existence de super nabab, ça n'a duré que deux ans. J'étais jeune, alors, et je me disais : « Je retournerai sur Diam... » Je n'y suis jamais retourné. Et je vous dirai tout à l'heure pourquoi, mais il faut que je me repose un peu.

Brang avait prononcé ces dernières phrases avec quelque difficulté. Son souffle était court. Il promenait sa main sur sa poitrine. Il ferma les yeux.

Ils respectèrent son silence. Surinx se contenta d'éponger son front, où perlait une sueur abondante. Un quart d'heure s'écoula. Le moribond rouvrit les yeux, esquissa un sourire qui s'éteignit aussitôt.

— Le dénouement est proche, dit-il.

Sa voix était très faible. Sa main fourragea dans une de ses poches et en sortit une petite clef.

Il prononça deux ou trois mots incompréhensibles, toussa

faiblement, sembla se raidir, tendit la clef à Surinx qui la prit, et dit enfin d'une voix presque imperceptible :

— Le coffre, au fond de la chambre. Quand tout sera fini pour moi, vous l'ouvrirez. Un porte-documents ; dedans, les coordonnées de... de Diam. Des photos de la planète. Faites-moi enterrer au cimetière des astronautes. Un peu... Un peu d'argent, aussi, dans le coffre... Prenez-le... Cela vous aidera à vous retourner... Regrette ne pas faire plus...

Il eut une crispation du visage. Surinx lui avait pris la main et la gardait dans la sienne.

— Pas faire plus... Tous mes autres biens en viager... Vous l'ai déjà dit... Sur les photos de la planète, trois croix... indiquent les emplacements... que j'avais... repérés... La croix... bleue... La plus intéressante... Aurais aimé vous accompagner.

— Vous guérirez, haleta Quellog Nous vous emmènerons, Brang.

Il secoua légèrement la tête. Son regard se voilait. Sa voix n'était plus qu'un mince filet de sons presque inaudibles.

— Bonne chance, gars... Faut que... je vous dise... encore... Soyez prudents... Si... si je ne suis pas... retourné sur Diam... c'est parce que... sur cette planète... Choses bizarres... Vais vous expliquer... Bizarres... D'abord, je...

Brang se dressa à demi sur sa couche, répéta :

— D'abord, je...

Puis il ajouta quelques mots incompréhensibles, sauf les derniers qui étaient :

— ... très attention à...

Le moribond eut alors un hoquet terrible, sa tête retomba sur son oreiller et il ne bougea plus.

Surinx, qui lui tenait toujours la main, lui tâta le pouls et dit au bout d'un instant :

— Il est mort.

Ils restèrent pendants près d'une demi-heure immobiles et silencieux, les yeux humides.

Le robot-serviteur fit la toilette du défunt alors que l'aube couleur d'aubergine de la planète Fragador commençait à se manifester.

Dans le coffre, ils avaient trouvé le porte-documents et, dans celui-ci, les papiers dont le vieil homme leur avait parlé, ainsi qu'une vingtaine de photos le montrant en divers endroits, à diverses époques de sa vie, et qu'ils gardèrent comme de précieux souvenirs. La somme d'argent était nettement plus élevée qu'ils n'auraient pu le penser : deux cent mille crédits, assez pour financer une longue randonnée.

Le surlendemain, ils conduisirent leur ami à sa dernière

demeure, au cimetière des astronautes, où ils avaient acheté une concession à perpétuité.

Bien qu'ils aient fait passer un avis dans les journaux, l'assistance ne se composait guère, outre les quatre associés, que d'une douzaine d'hommes dont la moitié avaient des airs de clochards.

— Le pauvre vieux, dit Borust, avait pourtant dû rendre service à pas mal de types dans Je besoin.

— Sûr, dit Quellog. Mais comme le disait l'autre soir le patron du cabaret, les gens ne s'intéressent plus à ceux qui ont fini leur course.

Comme pour saluer le défunt, à l'instant où on laissait glisser son cercueil dans sa tombe, quatre gros astronefs, à quelques secondes d'intervalle – un bleu, un vert, un jaune, et le dernier argenté – jaillirent vers le ciel dans un tonnerre de réacteurs, crachant leurs flammes à pleine puissance.

CHAPITRE III

Surinx avait quitté son fauteuil et était allé regarder dehors par le grand hublot de la salle commune.

La plaine jaune – d'un jaune si éblouissant qu'il aurait fini par fatiguer les yeux si on n'avait pas mis, aux heures les plus chaudes, des lunettes noires pour sortir – s'étendait à perte de vue, fascinante, monotone. Elle aurait été d'une homogénéité absolue sans quelques légers accidents de terrain, quelques plaques brunes, quelques fossés qui formaient des traits sombres. Très loin, à l'horizon, se détachaient sur le ciel bleu de pâles montagnes d'un gris clair. Ça et là, on apercevait aussi de petits points scintillants.

— Tout est calme, dit l'albinos.

Surinx était un homme de trente-cinq ans, de taille moyenne, plutôt trapu. Son visage rond, basané, sans une ride, dont l'expression était à la fois enjouée et audacieuse, faisait contraste avec sa chevelure d'un blanc immaculé.

— N'empêche, dit Borust – qui était, lui, grand, maigre, roux et, à son ordinaire, plutôt laconique – qu'on ferait mieux de repartir sans attendre. Brang...

Surinx eut un geste d'impatience.

— Brang, dit-il, ne nous aurait pas envoyés sur cette planète s'il avait eu la conviction que nous risquions fortement de ne pas en revenir. Il en est revenu, lui. Et s'il avait vécu, il nous aurait certainement accompagnés. De toute façon, il nous avait dit vrai quant à ce que nous trouverions ici. Il ne nous a pas fallu plus d'un quart d'heure pour le constater.

— Oui, fit Drofdo. C'est tentant. Mais si je suis courageux, je ne suis pas téméraire. J'ai encore dans les oreilles le bruit de cette cavalcade. Et nous n'avons pas encore la moindre idée de ce que cela pouvait bien être. Avouez que vous avez tous eu terriblement peur.

Drofdo, le plus jeune du groupe, se servit, d'une main qui tremblait encore un peu, un verre de *sloumsé* qu'il avala d'un trait. C'était un garçon de vingt-cinq ans, bâti comme un athlète, à la mine éveillée, au regard direct et pur. Quand il marchait ou faisait des gestes, on voyait ses muscles puissants saillir sous le tissu léger de sa combinaison gris perle, la même qu'ils portaient tous.

— Peur, bien sûr, dit Surinx, qui reprit sa place dans son fauteuil. Et même horriblement peur. Mais nous devons nous rendre à l'évidence. Nous nous en sommes tirés sans la moindre égratignure. Et

vous avez pu voir comme moi que ces... ces cavaliers incroyables... sont passés auprès de notre cargo sans l'endommager et sans même s'arrêter une seconde pour l'examiner.

Grondt, le muet, poussa un grognement et leur fit signe de venir vers le hublot. Les marques de la frayeur se peignaient sur son visage. Il agita les mains avec fébrilité.

Ils se levèrent tous et allèrent regarder dehors.

Ce qu'ils virent ne leur causa pas la même épouvante que la charge inexplicable et formidable dont ils avaient été les témoins. Mais ils éprouvèrent une stupeur presque aussi forte. Rien ne se passait dans les parages immédiats de l'astronef. La plaine demeurerait nue, déserte. Mais, très loin, à deux ou trois kilomètres, ils virent des cavaliers immenses – pas plus d'une demi-douzaine – plus hauts que des buildings de cinquante étages, qui défilaient lentement, à la file indienne, allant du nord vers le sud. Ils n'étaient pas vêtus d'armures noires. Leurs vêtements, au contraire, bien qu'ils eussent la même rigidité, étaient d'une blancheur éblouissante. Blancs aussi étaient leurs chevaux. Leurs gigantesques silhouettes se détachaient avec une netteté d'ombres chinoises – mais d'ombres claires – sur le ciel de saphir.

Grondt se frottait les yeux avec vivacité comme pour chasser de ses regards cette impossible vision.

— On rêve, murmura Borust.

Les cavaliers hallucinants s'éloignaient avec lenteur vers le sud. Ils disparurent.

— Pourquoi rêverions-nous plus que quand nous sommes sortis ? dit Drofdo. Nous avons vu les traces des chevaux noirs. Si nous allions faire un tour où viennent de passer ces chevaux blancs, nous y verrions certainement dans le sable jaune des empreintes aussi larges que notre astronef.

— Possible, dit Borust. Mais ne comptez pas sur moi pour aller vérifier. Pas maintenant, en tout cas.

Il tendit la main vers la bouteille de *sloumsé*. Mais le muet la happa au vol et eut un geste qui signifiait :

— Assez pour aujourd'hui.

Il arrivait à Grondt d'empêcher ses patrons de boire plus qu'il ne convenait, et ils lui obéissaient généralement.

— Je vais aller voir si je retrouve ces empreintes, dit Quellog, le plus petit des quatre, un homme mince, très brun, très basané, tout en nerfs, au visage long et mobile.

— Non ! dit Surinx sur un ton presque autoritaire.

Quellog le regarda, étonné.

— J'avais pourtant cru comprendre que tu étais plutôt d'avis qu'on reste.

— Oui. Je suis plutôt d'avis. Mais Borust a raison. Ne sortons pas maintenant. Observons ce qui se passe à l'extérieur. Je n'ai pas l'impression que nous craignons grand-chose dans l'astronef. Si, pendant quarante-huit heures, nous ne remarquons rien d'anormal, nous pourrions remettre le nez dehors.

Le muet, qui n'avait pas cessé un seul instant de tendre l'oreille à leurs paroles, fit de la tête des mouvements approbateurs.

— Tu es d'accord, Grondt ? demanda l'albinos.

Ils ne dédaignaient pas de recueillir l'opinion de leur homme à tout faire, qui avait toujours eu un certain flair en ce qui concernait le danger.

Grondt confirma, par la même mimique.

Ils restèrent un moment silencieux, plongés dans leurs pensées.

Drofdó alluma un long cigare mince presque aussi jaune que le sable du désert.

— Quel dommage, dit-il, que le vieux Brang ne se soit pas mieux expliqué.

— Il allait le faire, dit Surinx d'un air songeur. Il venait de nous conseiller d'être prudents. Mais ce n'était sans doute qu'une façon de parler, car nous savons tous très bien que la prudence s'impose sur une planète inconnue. Mais il se préparait à dire autre chose.

— Oui, fit Borust. Et je donnerais cher pour savoir quoi. Ah ! s'il avait laissé quelques explications écrites pour compléter les documents qu'il nous a transmis.

— Ecrire n'était pas son genre, reprit Surinx. Pas plus que le nôtre. Est-ce que vous notez sur un carnet tout ce que vous faites, ou même simplement ce qui vous frappe ?

— Ah ! soupira Quellog, je donnerais cher, moi aussi, pour savoir ce qu'il voulait nous dire. Il a dit : « ... sur cette planète... choses bizarres... » Mais qu'avait-il vu au juste ? Il a dit aussi, et ce devait être un avertissement : « ... faites très attention à... »

— Ce furent même ses derniers mots, leur rappela Borust.

— Oui, mais faire attention à quoi ?

— Nous ne le saurons jamais, reprit le grand roux. Et la mort aurait bien dû attendre encore un petit quart d'heure avant de le frapper. Je pense, toutefois, qu'il n'a pas dû se trouver, comme ce fut notre cas, sous une avalanche de cavaliers passant au-dessus de sa tête avec un bruit de fin du monde. Un homme seul, sur une planète en apparence déserte, n'aurait pas pu y tenir. Il aurait fui dans l'espace dès qu'il aurait rejoint son astronef.

— Qu'en sais-tu ? dit doucement Surinx. Le vieux Brang m'avait l'air d'une trempe à tenir le coup. Nous ne l'avons connu qu'à la fin de sa vie, diminué, mutilé, mais impressionnant encore, lucide,

généreux. J'imagine ce qu'il devait être quand il avait notre âge.

— C'est juste, approuva Drofdo. Mais n'empêche que s'il n'est pas revenu sur cette planète, c'est que quelque chose lui faisait peur, quelque chose qu'il allait nous dire.

— Il n'y est pas revenu, reprit Surinx. Mais il y est tout de même resté le temps de rassembler une cargaison et de repérer deux autres points intéressants. Nous n'y reviendrons peut-être jamais, nous non plus, et pour les mêmes raisons. Mais, maintenant que nous y sommes, à moins qu'un astéroïde ne nous tombe sur la tête, je pense qu'il vaudrait mieux que nous fassions comme lui. Tenez, regardez ça.

L'albinos tira de sa poche un caillou brillant et le posa sur la table.

— Diamant bleu, fit-il. De la grosseur d'un oeuf de poule. Imaginez ce que cela donnera une fois taillé. C'est le premier que j'ai ramassé et que je viens de retrouver dans mon vêtement. Nous en avons laissé plusieurs dizaines de kilos sur le terrain, plus ou moins gros, plus ou moins beaux. Et vous voudriez que nous laissions ça et repartions sans délai, alors que, en quelques jours, nous pourrions remplir notre soute ? Oh ! je sais bien que les diamants ne sont plus qu'une marchandise semi-précieuse, et que nous n'en tirerons, en raison de leur provenance clandestine, que la moitié ou même le tiers de leur valeur, mais suffisamment, en tout cas, pour que chacun de nous – sans avoir fait de tort à personne – puisse s'offrir un cargo de fort tonnage, ou pour que, tous ensemble, nous fondions une société de transports interplanétaires et peut-être même interstellaires. N'est-ce pas de cela que nous rêvons depuis toujours ?

Les autres demeurèrent un instant silencieux. Grondt ramassa la pierre sur la table et l'examina.

— Tu as sans doute raison, dit Drofdo.

— Il a raison à cent pour cent, dit Quellog.

— Je suis d'accord, dit finalement Borust, pour que nous attendions dans l'astronef pendant quarante-huit heures afin de voir ce qui se passe. Ensuite, nous déciderons.

— Et toi, Grondt ? demanda Surinx.

Le muet eut un large sourire. Il fit une profonde courbette, pour marquer son approbation.

Ils retournèrent vers le grand hublot. Tout était calme. Le jour déclinait. Ils tournaient le dos au petit soleil vert, mais vif, de la planète. La grande ombre de leur astronef s'allongeait de plus en plus, pointue et mauve, dans le sable jaune du désert. Le ciel virait au noir à l'horizon. Les étoiles y devenaient plus nombreuses.

— J'ai faim, dit Surinx.

Grondt fit des gestes qui signifiaient : « Je vais vous préparer un potage aux herbes, un hachis aux oignons, un soufflé à la

grédine... »

— Ça ira très bien, lui dit l'albinos.

La nuit se passa sans incident. Ils ne dormirent que d'un sommeil léger, mais ils dormirent. La journée du lendemain fut calme, elle aussi. Ils la passèrent à jouer aux cartes ou à utiliser les appareils de divertissement dont ils disposaient. Mais, toujours, l'un d'eux montait la garde aux hublots, inspectait du regard les alentours. Le paysage demeurerait semblable à lui-même, dans son immobilité jaune.

La nuit suivante fut plus agitée. Vers le milieu de celle-ci, ils furent tous réveillés par un bruit qui semblait causé par un grand vent. Cela ne les effraya pas trop.

En fait, ils ne savaient rien sur les conditions météorologiques de la planète. Brang n'avait pas eu le temps de leur en parler avant de rendre le dernier soupir. Mais il était probable que, sur Diam, comme sur célestes dotés d'une atmosphère, il y avait des vents, et peut-être même des tempêtes. Les pluies non plus n'étaient pas exclues, bien que, à vrai dire, ils ignorassent totalement s'il y avait de l'eau sur ce globe apparemment très sec. Le seul nuage qu'ils eussent vu, mais ce n'était probablement pas un nuage – consistait en ce rouleau blanc, devenu une piste entre ciel et terre, sur laquelle s'était déroulé un spectacle de western.

Le bruit monotone s'enfla et changea de caractère. Il y eut des sifflements stridents, des grincements, des halètements de locomotive, des coups sourds mais violents, comme si un marteau-pilon frappait sur une tôle, des sortes de déchirures, puis tout un concert de beuglements, de mugissements qui donnaient à croire que les alentours étaient pleins de bovidés affolés.

Surinx fit la lumière dans sa cabine et sauta de sa couche.

Il gagna la salle commune, où les autres étaient déjà rassemblés, se questionnant mutuellement sur les causes de ce tintamarre.

Ils regardèrent par les hublots, mais ne virent rien d'autre que la nuit épaisse et pourtant étoilée.

— Est-ce un ouragan ? demanda Borust. Un vent soufflant à trois cents kilomètres à l'heure ne ferait pas plus de bruit.

— Un tel ouragan, dit Quellog, provoquerait au moins quelques vibrations dans le vaisseau. Or, je n'en sens aucune.

— On pourrait peut-être allumer les projecteurs, proposa Drofdo. Avec ces ténèbres à couper au couteau, on ne voit absolument rien dehors.

Il regarda Surinx, qui sembla hésiter et, finalement, dit :

— Ce n'est peut-être pas très indiqué. Mais on peut essayer pendant un bref instant.

Il alla abaisser un levier. Le site, autour d'eux, s'illumina

profondément. Mais ils ne virent rien d'anormal. Chose étrange, le sable, qui formait facilement des nuages de poussière comme ils l'avaient constaté durant leur sortie, surtout au passage des « cavaliers noirs », demeurait immobile.

— Pas de tempête, pas de vent, constata Quellog. C'est bien étrange. J'ai envie d'aller faire un tour dehors.

— Je te l'interdis, s'écria Surinx. Comme l'a dit Drofdo, il faut être courageux, mais pas téméraire.

Il ferma les projecteurs. La nuit redescendit autour d'eux comme une chape noire. Mais le tapage continuait. Aux beuglements se mêlaient maintenant des cris stridents et indéfinissables, des rumeurs de torrents en crue, des sortes d'aboiements, et ils crurent même percevoir pendant quelques secondes ils ne savaient quoi qui ressemblait aux flots tonitruants d'un orchestre lointain.

Borust fit le geste de se boucher les oreilles, comme s'il ne pouvait plus supporter un tel vacarme, vacarme qui, d'ailleurs, soudain, s'apaisa pour devenir une sorte de trémolo de flûte.

— Tout cela est absolument inexplicable, fit Borust, dont les regards disaient l'inquiétude.

— Hallucinations auditives ? suggéra Drofdo.

— Va savoir ! dit Surinx avec humeur.

Il passa sa main dans ses cheveux, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il était énervé ou perplexé.

Les bruits reprirent, avec de nouvelles variantes. Une scie circulaire gigantesque semblait, non loin de leur astronef, scier des madriers épais comme des arches de ponts. L'illusion était, en tout cas, si violente, que Quellog ralluma les projecteurs pendant quelques secondes, juste le temps de jeter un coup d'oeil au-dehors. Mais rien, la plaine jaune ininterrompue.

Il y eut aussi comme un concert de tambours et de grosses caisses. Puis ils entendirent des miaulements, des rugissements, et le même tumulte sonore que si une mer déchaînée avait battu les flancs de leur vaisseau.

Le muet était allé chercher une bouteille de *sloumsé* et s'en était servi à lui-même un verre qu'il but avec avidité. Mais quand il fit le geste de servir les autres, Surinx lui saisit le bras.

— Non. Pas d'alcool. Nous sommes déjà assez énervés comme ça. Si encore nous savions d'où proviennent ces bruits insensés et ce qui les cause.

— Ils n'ont, en tout cas, pas l'air dangereux, dit Quellog.

Ils se turent pendant un moment. Ils avaient d'ailleurs du mal à s'entendre quand la houle d'origine inconnue qui leur brisait le tympan atteignait ses points les plus aigus.

— Ça va être gai, dit Drofdo, si ça ne cesse pas.

Ils étaient encore dans la salle commune lorsque le jour parut. Un mince croissant, d'un vert clair et éblouissant, parut à l'est, au ras de l'horizon. Le ciel devenait bleu. Les montagnes, qu'ils avaient vues gris perle quand le soleil plongeait vers l'ouest, étaient maintenant presque noires, et leurs grandes ombres s'allongeaient sur la plaine jaune qui s'éclairait rapidement. Rien ne bougeait. Pas de nuages dans le ciel. Pas de formes suspectes.

Massés tous les cinq devant le grand hublot, ils contemplaient le spectacle de l'aurore qui, sur presque toutes les planètes de la Galaxie est saisissant, et parfois d'une foudroyante beauté, comme c'était le cas.

Le bruit n'était plus qu'un murmure, une sorte de grignotement d'insectes. Il cessa brusquement quand l'astre du jour fut entièrement sorti de derrière l'horizon, un petit disque vert, d'un rayonnement intense.

— Fais-nous du café, Grondt, dit Surinx.

Tandis qu'ils prenaient leur petit déjeuner, Quellog lança brusquement :

— On pourrait peut-être sortir. Tout est calme, maintenant.

— Non, répliqua Surinx.

— Pourquoi dis-tu cela, grand-père ? Nous pourrions au moins essayer de récupérer les sacs que nous avons abandonnés. Ce serait toujours ça de pris.

— Non, répéta l'albinos. Et je dis non parce qu'il était convenu que nous observerions ce qui se passe pendant quarante-huit heures avant de mettre le nez dehors.

— Surinx a raison, fit Borust. Nous étions d'accord sur ce point. Nous n'allons pas changer d'avis à tout bout de champ.

— Très bien, fit le petit homme brun.

Et il se mit à manger avec un bel appétit les toasts grillés et beurrés que leur avait apportés le muet.

— Nous sortirons demain matin si rien ne se passe d'ici là.

Comme ils achevaient d'avalier leur café, Borust, le grand roux, dit tout à coup :

— Je suis convaincu que cette planète est habitée.

— Et après ? dit Quellog. Je suis sûr que c'est une pensée qui nous est déjà venue à tous. Ce n'est pas une raison pour que nous fichions le camp sans essayer d'en savoir davantage. Ce ne serait pas la première fois que nous nous serions posés sur une planète inconnue possédant des êtres vivants. Rappelez-vous les fauves, sur ce globe que nous avons baptisé Gulgur. Des fauves géants autrement dangereux que le tintamarre de cette nuit et de même que ces cavaliers tombés du ciel. Cela ne nous a pas empêchés de poursuivre une prospection qui, d'ailleurs, n'a rien donné. Alors que nous savons qu'ici il y a des

diamants à foison.

— Oui, dit Borust. Mais ces fauves de Gulgur n'étaient que des brutes inconscientes. Tandis que j'ai l'impression que les créatures qui vivent ici sont intelligentes. C'est même une certitude. Les phénomènes que nous avons enregistrés ne peuvent pas avoir une cause naturelle. Donc, ils ont été provoqués... Sous forme d'hallucinations ou de projections mentales... Provoqués par des êtres pensants, probablement plus forts que nous ne le sommes nous-mêmes, peut-être à titre de premier avertissement, et pour que nous vidions les lieux au plus vite.

Il était rare que le laconique Borust fasse des discours aussi longs. Et il ne dissimulait pas son inquiétude.

Quellog eut un léger haussement d'épaules.

— Créatures intelligentes ? dit-il. C'est bien possible. Mais si elles sont intelligentes, elles sont folles.

Le rouquin éclata.

— Folles, peut-être. Mais, dans ce cas, elles n'en sont que plus dangereuses, et peuvent faire n'importe quoi de redoutable à n'importe quel moment. Toute tentative de communication avec elles serait impossible. Je ne vois d'ailleurs pas bien comment nous pourrions communiquer avec des êtres de cette sorte, dont nous ignorons absolument à quoi ils ressemblent et où ils peuvent bien se trouver. Qu'en penses-tu, Surinx ?

L'albinos avait été passablement troublé par la conversation qui venait de se dérouler. Il avait lui-même quelques idées assez confuses sur ce qu'ils avaient vu et entendu.

Mais il n'était pas encore dans son intention d'en faire part à ses amis. Il répondit prudemment :

— Je pense que nous ferions bien d'aller dormir.

La journée fut calme. La nuit aussi.

Ils avaient monté la garde à tour de rôle sans rien remarquer ni rien entendre d'insolite.

Il faisait déjà jour, le lendemain matin, quand Surinx se réveilla. Les rayons du soleil inondaient sa cabine d'une lumière un peu verte.

Il fit rapidement sa toilette. Tout en se rasant, il contemplait avec tendresse le portrait du vieux Brang. Il murmura :

— Ah ! si tu avais pu nous en dire davantage, vieil ami ! Mais peut-être n'en savais-tu pas plus que nous en savons maintenant. Peut-être même moins.

Surinx avait réfléchi à leur situation une bonne partie de la nuit. Et il ressassait maintenant les pensées qui lui étaient venues.

« Qu'il y ait un mystère sur cette planète, se disait-il, ne fait pas de doute. Un mystère plus grand encore que nous ne pouvions

l'imaginer quand nous nous sommes posés dessus. Qu'elle soit habitée d'une certaine façon incompréhensible me paraît évident. Mais nous ne sommes pas venus ici pour élucider de tels problèmes. Nous sommes sur Diam pour y remplir au plus vite notre soute d'une marchandise qu'il n'y a qu'à ramasser. Le mieux est de ne pas penser à autre chose. »

Grondt lui apporta son petit déjeuner, et lui fit comprendre que les autres avaient déjà pris le leur et l'attendaient avec impatience.

Cinq minutes plus tard, il pénétrait dans la salle commune.

— Bon, dit-il. Allons-y.

CHAPITRE IV

Cette fois, ils emportèrent des armes, bien qu'avec le sentiment qu'elles ne leur seraient pas d'une grande utilité, et aussi des jumelles. Et, au lieu de s'en aller à pied, ils prirent place dans le petit véhicule antigrav, un *drogby*, qui faisait partie de leur matériel et qui leur permettrait de rejoindre plus vite leur astronef en cas de nécessité.

Ils se dirigèrent, naturellement, vers l'endroit où ils avaient laissé leurs sacs à demi-pleins. Mais ils eurent la surprise de ne pas retrouver dans le sable les traces de la horde de chevaux noirs, pas plus que le fossé dans lequel ils s'étaient abrités. Les sacs, eux, étaient là, exactement aux endroits où ils les avaient abandonnés. Ils eurent même l'impression qu'ils étaient plus pleins qu'ils ne les avaient laissés.

Mais pourquoi les empreintes, pourtant si nettes, qu'ils avaient vues, et le fossé, avaient-ils disparu ?

— Le vent, sans doute, dit Quellog.

— Il n'y a pas eu de vent, dit Drofdo, même pendant le vacarme nocturne. Pas le moindre petit nuage de poussière dans le paysage durant les quarante-huit heures que nous avons passées à l'observer.

— Voilà qui me confirme, intervint Borust, que nous avons été victimes d'hallucinations. Même les traces des chevaux, nous avons cru les voir alors qu'elles n'existaient probablement pas. Et nous nous sommes imaginés que nous nous dissimulions dans un fossé alors que nous avons dû tout simplement nous coucher sur le sol. Il ne peut s'agir que d'hallucinations provoquées ou de projections bizarres et inexplicables. Mais, pourquoi ces chevaux noirs ressemblaient-ils à des chevaux, et ceux qui les montaient à des hommes, alors que, de toute évidence, il n'y a jamais eu sur cette planète ni hommes ni chevaux ? Pourquoi les bruits terribles que nous avons entendus l'autre nuit étaient-ils tous plus ou moins familiers, alors qu'il n'y a dans les parages ni moteurs, ni tambours, ni scieries, ni rivières, ni orchestres, ni océan ?

Surinx leur fit part alors de ses réflexions et de leur conclusion. Il ajouta :

— Comme nous ne percerons pas ces mystères, tâchons de n'y plus penser. Au travail. Ne nous éloignons pas trop de notre *drogby*.

Quellog, qui observait les alentours à la jumelle, leur dit :

— Là-bas... à deux cents mètres... Ce petit monticule qui a l'air d'un tas de cailloux. Je ne serais pas étonné que ce soient des diamants.

C'étaient des diamants !

Ils amenèrent le véhicule à pied d'oeuvre, et se mirent à en remplir le vaste coffre.

— Nous aurions dû prendre des pelles ! dit Drofdo.

— Elles ne nous serviraient guère, riposta Quellog. Car il vaut mieux faire un tri. Ne prendre que les plus gros, les plus beaux.

— Nous irions plus rapidement avec des pelles, grommela Borust. Plus vite nous aurons fini et repartirons, mieux cela vaudra. D'autant plus que les petits diamants eux-mêmes ne sont pas à dédaigner.

Surinx en examinait une poignée étalée sur la paume de sa main.

— Tous sont bons, dit-il. Les plus petits sont roses, et ce sont les seuls qui soient encore employés en bijouterie. Je me demande d'ailleurs pourquoi on trouve au même endroit des pierres de diverses couleurs.

— Fameuse récolte, en tout cas ! s'exclama le petit brun dont les yeux pétillaient. Cela me rappelle un jour, quand j'étais gamin, où j'étais allé aider un oncle fermier à ramasser ses pommes de terre. Je ne pensais pas, alors, qu'il m'arriverait au cours de ma vie de ramasser des diamants de la même façon.

Le soleil vert montait doucement dans le ciel aussi bleu que la voûte qu'on admirait sous le dôme du grand astroport de Mars, une voûte criblée de points lumineux figurant les étoiles. Ils travaillaient à toute allure, et comme il faisait chaud, la sueur ruisselait sur leurs visages.

La matinée était déjà très avancée quand le grand coffre du *drogby* fut plein.

— Ouf ! fit Borust en étirant sa longue carcasse.

Quellog avait repris ses jumelles et observait l'horizon.

— Vous ne remarquez rien ? dit-il au bout d'un moment, tandis que Surinx refermait le coffre.

Ils regardèrent autour d'eux.

— Non, dit Drofdo. C'est quelque chose qu'on peut voir à l'oeil nu ?

— Je pense bien, car c'est assez gros. Plus exactement...

— Je ne vois pas, dit Borust sur un ton alarmé.

— Vous ne voyez pas, et pour cause.

Ils regardaient de tous côtés. Et, soudain,

Surinx s'exclama :

— Les montagnes ! Les montagnes, très loin à l'est. Elles ont

disparu.

— C'est ma foi vrai, s'écria Drofdo. On ne les voit plus. Sans doute un effet de la lumière.

— La lumière n'a pas changé, dit Borust d'une voix un peu altérée. Le désert, le ciel, ont toujours le même aspect, mais plus de montagnes. Les montagnes ne sont pourtant pas des objets que l'on déplace facilement. C'est encore un tour de... Filons vite.

Il sauta dans le *drogby*. Les autres l'imitèrent.

*

* *

Grondt les accueillit avec des grognements. Lui aussi avait observé par un hublot l'étrange phénomène qu'ils venaient de constater. Et cela semblait l'inquiéter.

Ils mangèrent rapidement. Puis, après avoir déchargé leur véhicule en un clin d'oeil, déversant son contenu dans l'ouverture de la soute, comme si c'eût été du charbon, ils repartirent.

Le tas sur lequel ils avaient travaillé le matin étant épuisé, ils en cherchèrent un autre, n'en trouvèrent pas, jugèrent plus prudent de ne pas trop s'éloigner, et se contentèrent de ramasser le plus vite possible et de mettre dans des sacs les diamants éparés à la surface du sol, qui étaient d'ailleurs très abondants en certains endroits.

— Regardez ce que je viens de découvrir ! s'écria Quellog.

Il brandissait une grosse clef anglaise.

Cela leur donna tout d'abord un choc. Un tel objet en un tel endroit ! Mais Surinx trouva vite une explication qui était certainement la bonne.

— C'est notre ami Brang qui a dû la perdre. Il a dû opérer au point même où nous sommes. Cette zone est celle qu'il avait marquée d'une croix bleue sur ses photos aériennes comme étant la plus propice. Nous allons conserver ce vénérable objet comme un souvenir de lui.

L'hypothèse de Surinx se vérifia d'ailleurs un peu plus tard, car ils découvrirent plusieurs boîtes de conserves vides qui étaient indubitablement de provenance humaine.

Les montagnes n'avaient pas reparu à l'horizon. Tout était calme dans l'immense plaine couleur de safran. Ils purent faire trois chargements pendant l'après-midi. Le seul événement insolite fut le passage, d'une brièveté inouïe, de quatre notes de musique, nettes et bruyantes – do mi sol do – qui semblaient être sorties d'un saxophone tout proche, mais invisible.

Le soleil approchait du bord de l'horizon. Le *drogby* était prêt pour le retour au cargo. Ils étaient exténués, mais contents. Ils reprenaient leur souffle, tout en vidant à petites gorgées des bouteilles de *julna*, une boisson rafraîchissante.

Le grand et athlétique Drofdo, le benjamin du groupe, se livrait à une dernière inspection des lointaines étendues. Ses compagnons l'entendirent s'écrier :

— Ah ! ça, alors ! Ce n'est pas possible. Prenez vos jumelles, vous aussi, et regardez dans cette direction. Mais je dois avoir la berlue. Dites-moi ce que vous voyez.

Ils firent ce qu'il leur demandait.

— Je ne vois rien, dit Quellog.

— Moi non plus, dit Surinx.

— Un peu plus sur la gauche, très loin, mais en pleine lumière.

Ils avaient tous les quatre de puissantes jumelles.

— Oh ! s'exclama Borust sur un ton effrayé. Je vois...

— Je vois, moi aussi, s'écria Surinx. Une femme !

— Je la vois, dit Quellog. Je la vois même très bien. Elle a un costume rouge et des cheveux blonds. Il y en a une autre, un peu plus sur la gauche, brune, celle-là. Et, entre les deux, une gamine, qui a l'air de jouer avec un ballon. Elle porte une petite tunique rose... La femme brune est vêtue de rouge, comme la blonde.

— Je n'ai donc pas la berlue, dit Drofdo de sa voix un peu traînante. A moins que nous l'ayons tous.

— C'est encore un de leurs tours ! s'écria Borust. Comment voulez-vous qu'il y ait des femmes sur cette planète ? Et, surtout, une gamine jouant au ballon. Car elle joue bien avec un ballon. Mais c'est encore une hallucination.

— Nous devrions aller voir ça de plus près, dit Quellog sur un ton animé. Avec l'antigrav, il ne nous faudra pas plus de cinq minutes. Nous saurons enfin de quoi il en retourne.

— Non, non, non, hurla le grand rouquin. Ce serait de la folie. Qui vous dit qu'on ne veut pas nous attirer dans un guet-apens ? Moi, je n'irai pas.

Ils restaient tous les yeux collés à leurs jumelles, troublés, incrédules, incapables de donner la moindre explication à ce qu'ils voyaient.

Surinx parla, sur un ton ferme.

— Tenons-nous-en à la règle que j'ai fixée et que, visiblement, vous avez tous acceptée. Ne pas nous occuper de ces faits étranges. Faire comme s'ils n'existaient pas. Travailler au maximum, comme ce fut le cas aujourd'hui. Nous sommes tous fatigués. Rentrons vite.

La nuit fut sans histoire et, le lendemain, dès l'aube, ils se remirent au travail. L'un ou l'autre d'entre eux, surtout Quellog, s'interrompait assez fréquemment pour observer à la jumelle le vaste paysage. Les montagnes, à l'est, avaient repris leur place et semblaient bien présenter les mêmes formes arrondies qu'auparavant. Mais ils se gardèrent tous de faire des remarques à ce sujet. Ils observèrent la

consigne : ne pas parler des mystères de cette planète, faire comme s'ils n'existaient pas.

Ils avaient calculé qu'il leur faudrait encore une dizaine de jours, si tout marchait bien, pour remplir la soute du *Discret*. Après quoi, et ils étaient tous bien d'accord sur ce point, ils ne perdraient pas une minute pour filer.

Lorsqu'ils regagnèrent l'astronef à l'heure du déjeuner, ils trouvèrent Grondt complètement affolé. Le muet, par des gesticulations, essaya de leur faire comprendre ce qui lui était arrivé. Sa frayeur semblait intense. Il les mena devant le grand hublot de la salle commune, et évoqua des formes avec ses mains, tout en poussant des grognements inarticulés. Ils se rendirent compte que leur serviteur avait vu, tout près du vaisseau, quelque chose qui devait être épouvantable.

Grondt prit dans un tiroir une feuille de papier et un crayon. Il se mit à dessiner, à grands traits, un personnage extravagant, avec des yeux énormes, une bouche comme la gueule de l'enfer, des dents horribles et pointues, un torse en forme de barrique, des mains formidables et velues. Puis, retournant vers le hublot, il donna à entendre que le monstre avait collé son hideux visage contre celui-ci. Le muet fit d'horribles grimaces, pour imiter celles qu'il avait vues. Ses gestes indiquaient la largeur prodigieuse de la tête du personnage, les dimensions de son corps.

— Il était aussi haut que le cargo ? demanda Surinx.

Grondt répondit par l'affirmative.

— Il est resté longtemps ?

Sur sa montre, l'autre indiqua que cela avait dû durer un bon quart d'heure.

— Tu as eu peur, hein ?

L'homme sans langue montra qu'il avait tremblé de tous ses membres. Puis, par une série de gestes frénétiques, l'index pointé vers le ciel, il exprima son sentiment, à savoir que le mi^{eux} serait de repartir sans délai.

— Ce n'était qu'une vision, lui dit Surinx. Tu n'as rien à craindre. Et si cela recommence, ne t'affole pas, bois un verre de *sloumsé* et tourne le dos aux hublots en attendant que ça passe.

L'albinos avait maintenant la quasi-certitude qu'il s'agissait bien d'hallucinations – ou de projections mentales – comme l'avait dit Borust, mais que tout cela, bien que très désagréable, était sans danger. Tout au moins jusqu'à preuve du contraire.

Grondt ne semblait pas très convaincu, et la peur continuait à crispier son visage sans âge. Il prépara néanmoins leur repas, mais sans entrain. Et ils mangèrent en silence.

— J'ai hâte que tout cela soit fini, soupira Borust. Et nous

pourrions peut-être nous contenter de ce que nous avons déjà ramassé, ce qui ne serait pas si mal.

Le nerveux Quellog bondit presque de son fauteuil.

— Tu ne vas pas flancher parce que, sur cette planète, des fantômes nous donnent des concerts et nous comblent de spectacles bizarres ! Un chargement partiel ? Bien sûr, ce ne serait pas mal, étant donné la nature de la cargaison. Mais ça vaut la peine de rester quelques jours de plus pour tripler les bénéfices. Le grand-père Surinx a raison. Nous ne risquons rien. C'est seulement l'idée que nous nous faisons de la chose qui nous tourmente.

Surinx n'était pas absolument sûr d'avoir raison. Mais il lui aurait répugné d'abandonner la partie.

Il l'aurait peut-être fait s'il s'était douté de ce qui les attendait dans le cours de l'après-midi. Car l'après-midi fut fertile en incidents dramatiques de diverses sortes. Et quand cela commença, ils n'avaient pas la moindre idée de la façon dont cela allait finir.

*

* *

Il y eut d'abord une tempête de sable. Grondt, qui ne voulait plus rester seul à bord du cargo, les avait accompagnés.

Ils se rendirent très vite compte que, cette fois, il s'agissait bel et bien d'un phénomène naturel.

Alors que, jusque-là, ils n'avaient pas senti le moindre souffle de vent, ils furent surpris de constater, alors qu'ils venaient de se remettre à travailler dans les mêmes parages, qu'une brise légère leur caressait la peau. Légère et fraîche, ce qui leur fut agréable, car la chaleur commençait à devenir gênante et les faisait transpirer à grosses gouttes.

— Ce petit vent fait du bien, dit Drofdo.

Mais le petit vent ne resta pas longtemps un petit vent. En moins d'une minute, il devint un vent fort, puis un vent très fort, puis une grande rafale atmosphérique, puis une tempête, une tornade, un ouragan.

Les cinq hommes, aveuglés, bousculés, secoués comme du linge sur une corde, se débattaient au milieu de nuages de sable fin plus épais qu'un brouillard intense et saisis de tournolements insensés. Le calme du désert jaune s'était en un clin d'oeil transformé en une furieuse danse des éléments, en un rassemblement de bourrasques terribles, de Grondements d'Apocalypse, de sifflements diaboliques.

Ils s'étaient couchés, protégeant de leurs mains leurs yeux, leurs bouches, leurs narines. Ils rampèrent lentement dans la direction où était leur *drogby*, afin de s'abriter derrière. Mais ce n'était pas une tâche aisée, car ils n'osaient pas ouvrir les paupières. Et quand ils le faisaient, ils n'y voyaient pas à plus d'un mètre. C'est tout juste s'ils

pouvaient respirer. Mais ils comprirent vite que s'ils ne bougeaient pas, ils allaient être ensevelis. Ils se mettaient à genoux, se secouaient, essayaient de se relever, étaient aussitôt plaqués au sol par une gifle géante. Des cailloux, des diamants, sans doute, soulevés par les remous de l'air, les frappaient durement, comme une grêle horizontale. Ils furent tous saisis par l'effroyable pensée que si cela ne cessait pas bientôt, ils étaient perdus.

Par bonheur, cette effarante tempête cessa tout aussi brusquement qu'elle avait commencé. Mais des tonnes de poussière jaune flottaient encore dans l'air et ne retombaient que lentement vers le sol. Ils durent attendre qu'elle se fût diluée pour se redresser.

Le ciel était toujours aussi bleu au-dessus de leur tête. Mais le paysage avait quelque peu changé d'aspect. Des dunes assez hautes s'étaient formées çà et là. Les diamants qui, un peu partout, jonchaient le sol, avaient presque totalement disparu, emportés par les rafales ou enfouis sous une couche plus ou moins profonde de cette matière pulvérulente qui recouvrait presque en totalité la plaine. En revanche, de grandes plaques brunâtres étaient apparues en divers points.

Seuls Drofdo et Grondt avaient pu atteindre le véhicule antigrav et trouver auprès de lui un abri précaire.

Surinx, après avoir toussé, craché, éternué, secoué ses vêtements, s'aperçut qu'il était encore à une vingtaine de mètres du *drogby*. Et il vit, à trois pas de lui un bras qui sortait d'un tas de sable. Il se précipita pour dégager celui de ses compagnons qui s'était ainsi laissé surprendre. Il reconnut Quellog. Le petit noiraud était au bord de l'évanouissement. Quand il fut dépoussiéré et qu'il put ouvrir les yeux, il regarda d'abord son ami d'un air effaré. Puis il vida le flacon de *jolna* que lui tendait Surinx et eut un sourire.

— Je crois que je reviens de loin, dit-il. J'avais déjà vu des tempêtes de sable, mais jamais rien de pareil... Et ce n'était pas une hallucination, hein ? Je préférerais mille fois de nouvelles fantaisies des fantômes à ce que nous venons d'endurer.

Drofdo et Grondt s'étaient approchés d'eux. Borust les rejoignit un instant plus tard. Ils avaient tous les trois l'air passablement secoués.

— Pas hospitalière, la planète, dit Drofdo.

— Et regardez-moi ça, s'écria Quellog. Les diamants ont été ensevelis comme je viens de l'être moi-même. Il va falloir, pour les ramasser, les déterrer comme des pommes de terre. Ça ne va pas hâter le travail.

Ils se dirigèrent vers le *drogby*.

— Il nous faudra des semaines, dit Borust, pour compléter le chargement. Et probablement avec des risques inconnus encore et plus terribles que ceux que nous venons d'affronter. Nous ferions mieux de

repartir.

Surinx ne savait que dire. Il passa sa main dans sa chevelure qui, pour le moment, était presque blonde tant elle était encore garnie de paillettes jaunes.

Quellog, une fois de plus, inspectait l'horizon avec ses jumelles.

— Cette tempête, dit-il, me paraît n'avoir eu que des effets très limités. Nous avons dû nous trouver juste dans l'extrême pointe de l'entonnoir d'une tornade. A moins d'un kilomètre d'ici, les terrains n'ont pas l'air d'avoir été secoués comme des tapis pleins de poussière. Je vois des masses de cailloux, et même de petits tas. Sûrement des diamants, comme ici. C'est là qu'il faut aller pour achever notre chargement.

— Et nous faire prendre, lança Borust avec véhémence, dans un autre ouragan qui sera peut-être encore pire que celui auquel nous venons d'échapper ! Merci bien ! Les pierres précieuses m'intéressent, mais ma peau plus encore. Ne comptez plus sur moi.

— Couard ! aboya Quellog.

— Je ne te permets pas...

— Tu n'es qu'une lavette.

— Petit salaud ! Je vais te faire voir...

Ils allaient se jeter l'un sur l'autre. Surinx et Drofdo les séparèrent. La violence des hommes allait-elle succéder à celle de la nature ?

— Soyez raisonnables, dit le jeune athlète en les maintenant, de ses poignes d'acier, écartés l'un de l'autre. Si on se met à se quereller, tout est fichu.

— Vous êtes stupides, tous les deux, renchérit Surinx d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. Si le vieux Brang pouvait vous voir, il ne serait pas fier de vous. Nous sommes tous énervés par ce qui se passe sur cette sacrée planète. Mais nous avons tous été bien contents d'y trouver des diamants en quantité illimitée et nous aimerions bien en emporter le plus possible. Avouons que nous avons tous eu plus ou moins peur à un moment ou à un autre, et que nous nous sommes tous demandé s'il ne vaudrait pas mieux fuir. Tâchons de raisonner avec calme. Nous avons tous maintenant la certitude que nous avons eu des hallucinations, dont nous ignorons les causes, mais qui étaient sans danger. La tempête de sable que nous venons de subir était beaucoup plus redoutable et c'est probablement contre un tel risque que Brang voulait nous mettre en garde. Mais l'homme ne s'est-il pas installé sur des planètes où les phénomènes de ce genre sont monnaie courante ? Nous avons été surpris et mis en mauvaise posture, faute d'avoir apporté jusqu'ici le matériel nécessaire pour faire face à des incidents de ce genre. Ce matériel, nous l'avons à bord

du *Discret*. Comme l'après-midi n'est encore que peu avancé, je vous propose donc d'aller le chercher et de reprendre ensuite notre travail à l'endroit qu'a repéré Quellog. Nous n'aurons ainsi perdu que peu de temps.

Personne ne dit mot. Les autres réfléchissaient. Le petit brun et le rouquin continuaient à se jeter de mauvais regards.

— Allons, serrez-vous la main, dit Drofdo. Et toi, Quellog, excuse-toi, car tu as eu le premier des mots offensants.

La tension se prolongea pendant quelques secondes.

Puis Quellog éclata de rire. Il tendit sa main à Borust qui la prit.

— Je regrette, dit-il. Mais vous savez bien que je suis soupe au lait. Ce que je dis dépasse souvent ce que je pense. Cela ne nous empêchera pas de boire tous ensemble une bouteille de Champagne, quand nous serons de retour dans le monde civilisé.

— En route ! cria Surinx.

CHAPITRE V

L'ouragan de sable jaune n'avait été, ce jour-là, qu'une première et pénible surprise. Ils allaient en avoir une autre, bien différente de la première, et même une troisième, d'une tout autre nature.

Ils venaient d'arrêter leur *drogby*, à moins d'un kilomètre de leur astronef, dans un endroit qui, d'emblée, leur sembla propice. Les cailloux luisants y abondaient. Ils formaient même, çà et là, de petits tas où ils pourraient les ramasser très vite en utilisant les pelles qu'ils avaient apportées. Ils n'avaient qu'à s'éloigner de quelques pas du véhicule pour trouver une récolte abondante.

Leur premier soin fut de sortir du coffre les panneaux légers, robustes, munis de tout un appareillage très simple, qu'ils pourraient, en cas de menace de tempête, transformer rapidement en abris.

Tout était calme. Après une dernière inspection des sites environnants, ils venaient de commencer le ramassage des diamants quand *la sonnerie du poste de radio de leur drogby* se mit à crépiter. *Ils se* regardèrent, étonnés. Ce poste n'était pas puissant. La source de l'appel devait donc être très proche car ils n'avaient capté aucun message, même avec le poste du cargo, depuis près d'une semaine, car pour atteindre Diam, ils avaient dû passablement s'écarter des ultimes relais de communication dans cette partie fort peu fréquentée de la Galaxie.

Surinx alla brancher le contact. Une voix autoritaire jaillit aussitôt de l'appareil. Et cette voix disait :

Police de l'espace à équipage cargo rouge non encore identifié posé dans désert non loin de la ligne équatoriale. – Venons de repérer par télescopes électroniques votre astronef et le véhicule antigrav auprès duquel vous vous trouvez. Vous avons surpris en flagrant délit de prospection et exploitation illicites sur une planète inconnue. Restez où vous êtes. Serons auprès de vous dans sept ou huit minutes et continuons à vous surveiller. Toute tentative de fuite ne ferait qu'aggraver les sanctions dont vous êtes passibles. Accusez réception de ce message.

Surinx hésita, puis prononça le mot : « Reçu ». Il coupa aussitôt le contact et poussa un énorme juron.

Ses compagnons, qui s'étaient approchés, avaient tous entendu la sommation qui leur était faite et portaient instinctivement leurs regards vers le ciel.

Quellog *laissa échapper, lui aussi, quelques paroles malsonnantes*

et ajouta :

— C'est bien pis que tout ce qui nous est arrivé jusqu'à maintenant. Mais nous n'allons pas nous laisser fabriquer comme ça avec notre soute déjà plus qu'à demi-pleine.

Il tira son fulgurant de sa ceinture.

— Ne fais pas l'idiot ! lui cria Surinx. Nous n'aurions pas le dernier mot. Et même si nous devions l'avoir, je ne mange pas de ce pain-là.

Mais, déjà, Drofdo avait happé l'arme du petit brun et l'avait fourrée dans sa propre poche.

— Jamais de violences, dit-il, sauf en cas de légitime défense. C'est ce qui a toujours été convenu entre nous.

— Oui, dit Borust, et grand-père à raison. Ah !... Il n'y avait pas une chance sur dix mille pour que cela nous arrive en cet endroit. J'avais presque totalement nous sommes des « irréguliers ».

Et il a fallu que cela tombe sur nous ! Ces lois sont stupides.

— Stupides, mais en vigueur..., dit Surinx. Nous sommes cuits. Il n'y a qu'à attendre.

— Ne pourrions-nous pas, reprit Drofdo, tenter de regagner le *Discret* en vitesse et foncer dans le cosmos ?

L'albinos haussa les épaules.

— Nous aurions encore moins de chances d'échapper à leur poursuite qu'une mouche à celle d'une hirondelle. Et, en plus de l'amende, cela nous vaudrait sans doute de la prison. Restons où nous sommes. Nous n'avons rien de mieux à faire.

Ils se turent pendant une minute. Ils regardaient en l'air, consternés, pareils à des gosses surpris par un gardien dans l'entrepôt d'un récupérateur de ferraille.

— Je les vois ! s'écria Borust, tandis que le muet montrait, lui aussi, de l'index, avec des grognements, un point blanc apparu dans le ciel.

Ce point blanc était quelque chose comme le point final mis à leurs espoirs.

Pour Surinx, dont l'ambition avait toujours eu un caractère raisonné, donc raisonnable, s'évanouissait en fumée son rêve de devenir le directeur d'une importante entreprise de transports spatiaux. Quellog, qui s'était déjà vu le propriétaire d'un cargo qu'il aurait exploité seul et qu'il avait déjà baptisé le *Brang*, en souvenir du vieux mutilé, voyait s'écrouler une si intéressante perspective. Borust, lui, sans en rien dire à ses compagnons, avait songé à renoncer au métier d'astronaute, qui lui avait toujours inspiré des craintes. Son dessein, maintenant détruit, aurait été de s'acheter une ferme sur une planète aimable, car il avait des goûts bucoliques. Quant à Drofdo, il n'avait jamais eu d'idée bien arrêtée sur ce qu'il ferait de ses gains, si

ce n'est qu'il entendait se payer d'abord une large tranche de bon temps. Grondt lui-même, bien qu'il ne fût que le modeste serviteur, avait souhaité avec ferveur le succès de l'entreprise. Il savait que ses patrons seraient généreux, et même, en l'occurrence, très généreux. L'effondrement de leurs espoirs à tous allait sans nul doute l'obliger à chercher une autre situation, ce qui ne serait pas facile en raison de son âge et de son infirmité.

— Savez-vous si les amendes sont grosses ? demanda Borust.

— C'est très variable, dit Surinx. Il y a, paraît-il, des juges qui pensent, comme nous, que la prospection des planètes inconnues devrait être libre, et qui montrent de la mansuétude. C'est une question de chance. Mais, de toute façon, notre cargo sera confisqué, ainsi que sa cargaison. Vous pouvez dire adieu au *Discret*.

— Ah ! soupira Borust, nous aurions mieux fait de le vendre.

— Ne regrettons rien. Il y a toujours un risque à prendre dans les opérations de ce genre, et, si nous avions réussi... En tout cas, je garde toute ma reconnaissance au vieux Brang. Il ne nous avait pas menti. Il nous a même drôlement aidés à tenter cette aventure.

— Si, au moins, nous étions repartis ce matin, soupira encore Borust.

L'albinos regarda le rouquin et eut un petit rire.

— Toi, lui dit-il, tu aurais mieux fait de t'installer fermier quand tu étais plus jeune.

— J'ai toujours regretté de ne pas l'avoir fait, avoua Borust.

Le point blanc grossissait rapidement dans le ciel bleu. Bientôt, ils distinguèrent à l'oeil nu les formes élégantes du patrouilleur de la police galactique. Ils comprirent, en voyant avec quelle souplesse et quelle aisance rapide il évoluait dans les hautes couches de l'atmosphère, combien il eût été vain de tenter une fuite avec leur cargo.

L'engin qui brillait au soleil ralentit sa course pour effectuer son atterrissage. Il passa au-dessus de leurs têtes, décrivit encore une large courbe, et se posa dans le sable luisant à sept ou huit cents mètres d'où ils étaient, et environ à la même distance de leur propre cargo.

*

* *

— Inutile d'aller à leur rencontre, dit Surinx. Ils nous ont dit de rester où nous étions. Attendons-les donc ici. Un peu de marche leur fera du bien.

Deux minutes s'écoulèrent. Puis ils virent un sas s'ouvrir à la base du patrouilleur. Quatre hommes en sortirent, vêtus de l'uniforme blanc de la police de l'espace. Pendant un bref instant, ils semblèrent discuter entre eux.

— Ils se demandent, dit Quellog, s'ils doivent prendre leur véhicule antigrav pour venir jusqu'à nous. La marche à pied ne doit pas leur convenir. Ah ! si... Ils se décident... Ils se sont mis en mouvement... Ils viennent dans notre direction...

— Tâche d'être poli avec eux, fit Surinx. Il ne servirait à rien d'envenimer les choses.

— Bien, grand-père...

Les cinq « irréguliers », debout, côte à côte, près de leur *drogby*, attendirent, désolés mais calmes, que la main de la loi s'abattît sur eux.

Il se passa alors, très rapidement, plusieurs choses étranges et passablement dramatiques. Ce fut la troisième surprise de la journée.

Surinx et ses compagnons virent les policiers blancs s'immobiliser brusquement, alors qu'ils n'avaient guère fait plus d'une quarantaine de pas. Puis ils les virent faire demi-tour et s'enfuir vers leur astronef, affolés, de toute la vitesse de leurs jambes. Dans le même instant, un bruit soudain d'avalanche retentit derrière les « irréguliers », qui, tous, se retournèrent brusquement pour voir ce qui se passait. Ils furent pétrifiés.

Un engin absolument gigantesque, haut comme un gratte-ciel et d'une largeur de cinq ou six cents mètres, fonçait sur eux avec une vitesse extrême.

Cela ressemblait à la fois à un rouleau compresseur, à un bulldozer, à une moissonneuse-batteuse, à un cuirassé terrestre, à un blindé d'une taille inimaginable, avec des tourelles métalliques, des cabines, des engrenages de toutes sortes, des chenilles d'acier à la base, le tout d'une éclatante couleur verte.

Cela faisait le même bruit que mille moteurs, mille concasseurs, mille véhicules à vapeur, et se dirigeait vers eux à la vitesse d'un cheval au galop. Mais c'était encore beaucoup plus impressionnant que l'avait été la charge des cavaliers noirs. Un tel monstre mécanique semblait capable de broyer toute une ville en un clin d'oeil.

Grondt, épouvanté, faisait de grands gestes frénétiques en montrant un personnage lui-même gigantesque qui était juché sur une plate-forme de l'ahurissant engin, un personnage aux yeux exorbités, aux dents saillantes et pointues qui, sans doute, était le même que celui qu'il avait vu derrière le hublot de leur astronef.

Borust fit mine de s'enfuir. Surinx le saisit par le bras et lui cria dans le vacarme :

— Fuir ne servirait à rien. Ça va être sur nous dans moins d'une minute et, moins d'une minute plus tard, ça atteindra le patrouilleur de la police. Couchons-nous et serrons les dents. Il s'agit probablement d'une nouvelle hallucination, ou d'une projection du

même genre que les précédentes. Dans ce cas, nous ne craignons rien. Cela passera sur nous comme un vent léger. Couchez-vous, couchez-vous tous.

Comprenant qu'il n'y avait rien de mieux à faire, ils lui obéirent.

Surinx avait gardé les yeux grands ouverts. Il continuait à observer l'astronef de la police. Ses occupants venaient de l'atteindre. Ils s'engouffrèrent précipitamment dans le sas dont la porte se referma.

Mais, la seconde d'après, l'albinos ne put s'empêcher de fermer les paupières, tandis que tout son corps se crispait et frissonnait, en proie aux affres de la terreur physique. L'engin fantastique arrivait sur eux, précédé d'une clameur métallique intolérable.

Les cinq hommes vécurent quelques secondes d'épouvante. Malgré le vacarme comparable à celui qu'aurait fait un orchestre de marteaux-pilons, Surinx perçut le hurlement strident poussé par le grand roux qui était couché auprès de lui.

Quand il rouvrit les yeux, il vit deux choses. Il vit l'espèce de bulldozer monumental poursuivre sa course folle, et il vit, au-dessus de cette énorme et rapide broyeuse mécanique, le patrouilleur de la police qui fonçait vers le ciel de toute la puissance de ses réacteurs déchaînés.

Il poussa un soupir de soulagement et regarda ses compagnons, qui avaient encore des mines terrifiées et n'osaient pas se relever. Borust et Grondt poussaient encore de petits gémissements.

— Calmez-vous, leur cria-t-il. C'est fini.

— C'est bien fini ? demanda Drofdo. C'est incroyable. Je n'ai même pas une égratignure. Comment est-ce possible ?

Surinx passa sa main dans ses cheveux et eut un petit rire encore un peu tendu.

— Non seulement c'est fini, dit-il, mais l'intrusion inopinée de cette espèce de forteresse d'acier nous a sauvé la mise. Le patrouilleur qui était venu pour nous cueillir a regagné l'espace. Ses occupants ont dû être encore plus épouvantés que nous, car ils ne savaient pas ce que nous savions déjà sur cette ahurissante planète, et je suis sûr qu'ils ne sont pas près de revenir. Ils doivent d'ailleurs nous croire tous morts. Et ils seront déjà loin, quand ils commenceront à reprendre leurs esprits et à songer à jeter un coup d'oeil derrière eux. Réflexion faite, restons couchés encore un moment, pour le cas où ils inspecteraient la planète avec leurs télescopes électroniques. Ce dont je doute, d'ailleurs, car ils doivent être bien trop occupés à discuter sur ce qui s'est passé. Mais il vaut mieux être prudents.

L'engin fabuleux, dont la masse était passée sur eux sans même les effleurer, s'éloignait dans le désert et, bientôt, il disparut.

Quant à l'astronef blanc, il s'était perdu, lui aussi, dans le ciel.

— Mais comment tout cela a-t-il pu se faire ? répétait Drofdo.

— Ce que nous avons vu et entendu n'était pas réel. Pas plus qu'une image de cinéma à trois dimensions. Nous en avons maintenant la preuve absolue. Hallucination ou projection ? Cela n'a, au fond, qu'assez peu d'importance, car, si ce sont des créatures intelligentes et invisibles qui nous ont joué cette comédie, il est clair qu'elles ne peuvent pas nous atteindre physiquement. Et nous n'en demandons pas plus. Si, dans un instant, je voyais les montagnes qui sont là-bas s'avancer vers nous et s'abattre sur nous, je n'éprouverais plus la moindre crainte.

Malgré ces explications, Grondt continuait de trembler et les autres n'avaient pas encore l'air complètement rassurés.

— Attends que nous nous remettions un peu de nos émotions, dit Drofdo. Car, depuis ce matin, nous avons été plutôt servis. Et regarde les traces laissées dans le sable par le super-rouleau compresseur.

— Je ne les vois pas, fit Surinx.

— Moi non plus, affirma Quellog.

— Elles sont pourtant bien visibles, protesta Drofdo.

— Cela prouve tout simplement, reprit l'albinos, que vous subissez encore un peu les effets de l'hallucination.

— Possible, dit Borust. Mais je n'aime pas beaucoup être manœuvré ainsi par des forces incompréhensibles.

— Moi non plus. Mais cela vaut mieux que si nous avions été écrabouillés.

Ils restèrent un moment silencieux et immobiles, le nez dans le sable jaune.

— Croyez-vous, demanda Borust, que la police de l'espace fera une nouvelle incursion sur cette planète ?

— Possible, dit Surinx. Mais je suis bien tranquille. Nous serons partis avant qu'elle ne revienne. Et il est douteux qu'elle se pose au sol. Je crois plutôt que la planète du vieux Brang, sur la foi du rapport de ceux qui nous ont rendu visite et sont repartis si précipitamment, sera classée parmi les corps célestes très dangereux et dont il vaut mieux ne pas s'approcher. Ce qui nous permettrait, si nous en avions plus tard envie, d'y revenir sans la moindre crainte d'être surpris.

Borust poussa un soupir.

— Moi, en tout cas, je n'y reviendrai pas. Tiens... tu avais raison, Surinx. Je ne vois plus les traces de l'engin.

— Moi non plus, dit Drofdo.

Le muet fit comprendre qu'il les voyait encore. Mais, pour lui aussi, cela se dissipa, cinq minutes plus tard.

Surinx se leva et inspecta le ciel et les alentours à la jumelle.

— Tout est calme. Le patrouilleur doit être loin. Remettons-nous au travail. Depuis que nous sommes ici, je ne me suis jamais senti aussi optimiste. Quand nous regagnerons l'astronef, nous boirons une bonne bouteille de *sloumsé* à la mémoire de notre ami Brang. Je suis tellement confiant que je me demande si, avant de repartir, nous ne pourrions pas faire une petite tournée d'exploration avec le *drogby*. Jusqu'à ces montagnes, par exemple.

— Pourquoi pas ? dit Borust, ce qui étonna les autres.

Mais Borust était maintenant convaincu qu'ils ne risquaient effectivement rien.

Ils se remirent à ramasser des diamants.

CHAPITRE VI

L'optimisme dont avait fait montre l'albinos après la série d'incidents qui avait marqué cette journée gagna tous les autres au cours des jours suivants.

Le lendemain, en effet, il ne se passa rien. Ni le surlendemain. Ni les jours suivants. Et les nuits furent paisibles et silencieuses.

— Les fantômes se sont calmés, dit Quellog. Ils ont dû comprendre que leurs petites manigances ne nous dérangent pas.

— A moins qu'ils ne se soient endormis, fit gaiement Borust, dont la nervosité et les craintes avaient totalement disparu.

Il se voyait déjà à la tête d'une ferme bien outillée.

Les « irréguliers » étaient sur la planète depuis quinze jours. La soute du *Discret* était presque pleine. Ils avaient découvert, sans aller beaucoup plus loin qu'ils ne l'avaient fait jusque-là, un terrain où on marchait littéralement sur des diamants. Leur travail avait été encore plus facile et très rapide.

— Quel dommage, disait Quellog, que nous n'ayons pas un cargo dix fois plus grand !

— Nous reviendrons, ripostait Drofdo, avec une escadre de super-cargos !

Ils travaillaient dans l'ardeur et la joie, sous le ciel toujours imperturbablement bleu comme un sombre saphir. Ils s'étaient même habitués à la chaleur, parfois torride sur le coup de midi.

Leur joie fut portée à son comble lorsqu'ils virent disparaître dans la soute – bourrée jusqu'à la gueule – une dernière poignée de pierres précieuses.

— Vive Brang ! cria le petit brun.

— Et espérons, dit Surinx, que nous ne ferons pas de mauvaises rencontres pendant le trajet de retour.

Borust, qui remplissait les fonctions de navigateur, avait déjà préparé un itinéraire un peu compliqué, mais qui évitait les voies les plus fréquentées de l'espace.

Ils burent non pas une, mais deux, des bouteilles d'un très vieux *sloumsé* qu'ils gardaient en réserve pour les grandes occasions. Leur ultime journée de labeur avait été aussi tranquille que les précédentes. Le seul petit fait insolite – mais qui les avait plus amusés que troublés – avait été un air de flûte sautillant et guilleret, qui avait duré une demi-minute.

La chaleur de l'alcool aidant, Surinx se laissa aller à un petit

discours dans lequel il loua leur courage et leur sagesse à tous. Il eut la larme à l'oeil en saluant la mémoire du vieux Brang, sur la tombe duquel ils se promirent d'aller porter une énorme gerbe de fleurs. Puis il leva son verre au succès de leurs futures entreprises.

Emporté par son élan, il ajouta :

— Et nous ne pouvons pas moins faire que d'imiter jusqu'au bout le vieil ami à qui nous devons la fortune. Je vous ai dit l'autre jour que j'aimerais, comme lui, me livrer à une petite exploration de la planète avant que nous repartions. Nous pourrions y consacrer la matinée de demain, voire même la journée. Après quoi, en route pour l'espace. Vous êtes d'accord, hein ?

Le visage de Grondt, animé jusque-là par le *sloumsé*, se ferma brusquement.

A la surprise de tous, Borust fut le premier à répondre :

— D'accord.

Quellog ergota un peu.

— Ne vaudrait-il pas mieux repartir cette nuit même ?

— Est-ce toi qui, maintenant, vas jouer les lâcheurs ? lui dit Surinx.

— Bon, bon. J'étais simplement redevenu prudent, maintenant que nous tenons le bon bout. Mais c'est d'accord.

— Et toi, Drofdo ?

— Oh ! moi, je suis toujours de l'avis de la majorité. Et comme elle est déjà acquise...

— Toi, Grondt ?

Le muet fit nettement comprendre qu'il aimerait mieux qu'on s'en aille au plus vite.

— Nous ne t'obligerons pas à nous suivre, lui dit l'albinos. Tu resteras dans l'astronef.

Mais Grondt agita les deux mains en signe de protestation. Tout compte fait, il préférerait les accompagner, plutôt que de rester seul au milieu de ce désert, avec le risque de voir apparaître un monstre grimaçant derrière le hublot.

Ils dormirent bien, se levèrent avant l'aube.

Dans le coffre du *drogby*, ils mirent de quoi faire un pique-nique et n'oublièrent pas d'emporter les panneaux-abris anti-sable pour le cas où une tornade surviendrait.

Surinx et Drofdo montèrent à l'avant. Borust, Quellog et le muet, plus minces que les deux autres, prirent place sur le siège arrière. Et ils décollèrent en direction des montagnes.

Ils étaient tous gais, sauf Grondt qui continuait à faire grise mine.

Le véhicule antigrav pouvait dépasser sans effort la vitesse de deux cents kilomètres à l'heure et atteindre une altitude de deux mille

mètres. Mais Surinx, qui tenait le levier de commande, ne monta pas à plus de cent cinquante mètres, et navigua à petite allure, afin qu'ils pussent observer plus commodément le terrain.

— C'est plutôt une promenade, dit-il, qu'une tournée de prospection en règle. Je ne crois pas, d'ailleurs, que nous voyions grand-chose d'autre que ces monotones étendues jaunes qui ressemblent à des champs de colza en fleur ou à de la poudre de safran abondamment répandue sur un plat de riz.

— Vive quand même la planète Diam ! s'écria Quellog. Nous y reviendrons sans doute un jour. Mais j'avoue que ce n'est pas ici que j'aimerais passer mes vacances. Ça manque trop de verdure et d'eau.

Grondt grogna, pour marquer qu'il était bien de cet avis.

Le petit brun, qui était un maniaque des télescopes et des jumelles, et qui examinait minutieusement le sol au-dessous d'eux, fit part aux autres d'une observation qu'il venait de faire.

— J'ai l'impression que les diamants se raréfient. Veux-tu descendre un peu, Surinx ?

L'albinos manoeuvra le levier. L'instant d'après, ils volaient presque en rase-mottes.

— Exact, dit Surinx. Je crois que nous sommes arrivés à la limite de l'extraordinaire gisement.

— Nous ne pouvions tout de même pas penser qu'il y avait des pierres rares sur toute la surface de cette planète, intervint Borust. Le vieux Brang n'avait repéré que trois points où elles étaient abondantes.

Surinx continuait à voler relativement bas.

Ils étaient maintenant à mi-chemin des montagnes, et celles-ci, très sombres au moment de leur départ, devenaient plus claires, avec des reflets gris perle sur leurs crêtes arrondies. Ce n'étaient guère que de hautes collines.

Ils restèrent silencieux un moment, le visage fouetté par l'air relativement frais du matin. La griserie de leur réussite continuait de les habiter. Drofdo fredonnait une chanson à la mode. Borust, malgré le vent de la vitesse, avait allumé un long petit cigare jaune. Il dit :

— Ces montagnes n'ont pas l'air de même nature que le reste du terrain.

Quellog, le plus fort des cinq en géologie, lui fit remarquer que sur la plupart des planètes connues, la diversité des roches était beaucoup plus grande encore, et que, derrière les montagnes, ils allaient peut-être découvrir un sol tout différent de celui qu'ils survolaient.

Drofdo l'interrompit brusquement.

— Là, devant nous... une petite tache rouge. Cela me frappe parce que nous n'avons encore rien vu de cette couleur dans le

paysage.

— Si, dit Borust. Les femmes en rouge. Mais c'était un mirage.

— Allons examiner ça, dit Surinx.

Il manoeuvra pour atterrir, sauta à terre, à dix mètres de ce qui avait retenu l'attention du jeune athlète. Ses compagnons l'imitèrent. Et, l'instant d'après, ils étaient tous les cinq en ligne, immobiles, contemplant un objet qui les stupéfiait non par son étrangeté, mais par son aspect familier.

Surinx fut le premier à réagir.

— Pas de doute. Cela provient de notre civilisation.

Mais comment un tel objet pouvait-il se trouver là, dans ce désert, non loin des montagnes rondes qui viraient au gris clair. Qui l'avait abandonné ?

— Ce n'est certainement pas le vieux Brang qui a laissé cette étonnante épave, reprit l'albinos. Il n'avait, à coup sûr, rien de semblable dans son cargo.

— Nous avons peut-être encore une hallucination.

— J'en doute.

Surinx poussa l'objet du pied, puis le ramassa.

— Voyez, ce n'est pas une projection mentale. Ce n'est pas immatériel, c'est solide. Ça a un poids. C'est en bois, peint en rouge, avec des ornements verts en plastique. C'est un produit de série. Et je vois même la marque. Attendez.

Il lut.

« Ortemboz. – Fabricant de jouets. – Murly. – Planète Léandre. – Sol 71.105. »

— Ma planète natale, s'exclama Borust. On y fabrique, en effet, beaucoup de jouets. C'est là que je songe à me retirer. Ah ! ça... !

Ils restèrent perplexes. Surinx se passa la main dans les cheveux.

L'objet était un cheval monté sur un socle basculant et visiblement destiné à un enfant de six à sept ans.

— Ah ! ça..., répéta Borust.

— Mais qui d'autre que le vieux Brang, fit Quellog, aurait pu venir sur Diam ? Est-ce que ce ne serait tout de même pas lui qui aurait abandonné ça ici ?

— Voilà qui me paraît plus qu'improbable, reprit Surinx. Notre vieil ami, rappelez-vous, nous a dit qu'il ne s'était jamais marié, qu'il n'avait pas de frères, ni de soeurs, donc pas de neveux. Et s'il avait un jour acheté un tel jouet, ce n'aurait pas été pour l'emmener dans son cargo, mais pour l'offrir à un gosse. Et si même il l'avait eu dans son astronef, il ne se serait pas promené avec dans le désert. Faut-il, alors, supposer que d'autres « irréguliers » sont venus sur ce globe ? C'est possible. Mais je ne vois pas non plus des « irréguliers » emportant

dans leurs bagages un cheval rouge en bois.

— Encore un mystère ! s'exclama le rouquin. Et qui n'est pas moins troublant que les autres.

— Ce n'est pas une raison pour nous attarder, dit l'albinos.

Il emporta sous son bras le petit cheval et le mit dans le coffre du *drogby*.

Ils repartirent, lentement, observant avec attention le terrain, pour voir s'ils n'y découvriraient pas d'autres épaves mystérieuses.

Dix minutes plus tard, ils étaient au pied de la montagne.

La ligne de démarcation entre celle-ci et la plaine était nette. Le désert jaune s'arrêtait brusquement où commençait une pente douce. Le sol devenait lisse, très dur, d'un beau gris clair et luisant.

Pour la seconde fois, ils mirent pied à terre.

— Curieuses collines, dit Surinx.

Quellog s'agenouilla. Il tira de sa ceinture un minuscule marteau de minéralogiste. D'un geste nerveux, il frappa une petite saillie pour détacher un fragment de roche, mais il n'y parvint pas.

— C'est dur en diable ! On dirait du métal.

Il dut s'y reprendre à trois fois, et en tapant comme un sourd, pour faire tomber un minuscule fragment. Il sortit de sa poche une petite loupe et examina la cassure.

— C'est bien un métal, fit-il. Une bizarre structure. Mais du diable si je peux dire de quel métal il s'agit ! Probablement un corps encore inconnu.

— Ça a l'air intéressant, dit Drofdo.

— Possible. Et même probable. Je m'y entends assez en minéralogie. Mais il faudrait un spécialiste des métaux pour nous dire de quoi il retourne. Sans doute serait-il même obligé de se livrer à un examen en laboratoire. Qui sait ? Nous venons peut-être de faire une découverte encore plus sensationnelle que celle des diamants.

Ils examinèrent le fragment à tour de rôle, mais sans qu'aucun d'eux pût apporter plus de précisions que le petit brun. Celui-ci glissa le spécimen dans sa poche.

— Nous ferons analyser ça quand nous serons de retour.

— Toutes ces montagnes semblent faites de cette même substance, dit Surinx.

— Ça en a bien l'air. Et quel gisement, s'il s'agit d'un métal rare !

Ils firent quelques pas sur la surface lisse. Grondt s'étala de tout son long.

— Ça glisse terriblement ! s'exclama Drofdo. On aurait du mal à aller à pied jusque là-haut.

— Remontons dans le *drogby*, dit Surinx. Nous allons jeter un coup d'oeil sur le paysage qui est de l'autre côté.

Trois minutes plus tard, ils se posaient sur une petite plate-forme près d'un col.

— Ça sent l'ail ! dit Borust.

— Je ne sens rien, dit le jeune athlète.

— J'ai le sens de l'odorat très développé. Oh ! ce n'est qu'une odeur légère, presque imperceptible. Mais je vous dis que ça sent l'ail.

Ils se mirent tous à renifler. Seul le muet fit comprendre par sa mimique qu'il était d'accord avec le rouquin.

Ils n'avaient qu'une vingtaine de pas à faire pour atteindre le sommet du col. Mais cela n'alla pas sans quelques difficultés. Ils glissaient tous terriblement. Quellog recueillit encore deux ou trois fragments de roche et déclara :

— Même structure qu'en bas. Ces montagnes forment un bloc d'une rare homogénéité.

Il éternua.

— On dirait, ajouta-t-il, que l'air se rafraîchit. Et c'est ma foi vrai. Un vague parfum d'ail vient de pénétrer dans mes narines.

Quand ils atteignirent le sol, ils s'immobilisèrent et firent tous :

— Oh !

Non pas parce qu'ils percevaient tous, maintenant, et nettement, des effluves alliacés, mais parce que le paysage qui aurait dû s'étaler devant eux était caché par un épais brouillard blanchâtre. De ce brouillard, sans doute, devait émaner l'odeur à la fois familière et très insolite en un pareil endroit.

Ils sentirent aussi comme une mouillure légère et fraîche sur leurs visages.

— De la vapeur d'eau ? demanda Surinx.

— Certainement, dit Drofdo. J'en ai sur les lèvres. Cette fois, c'est vraiment un nuage, un authentique nuage, mis à part le fait qu'il a un vague goût d'ail. Un nuage qui flotte au ras du sol, sans doute. On voit de tels phénomènes dans les montagnes de beaucoup de planètes : une vallée ensoleillée, et celle d'à côté remplie de brouillard.

— N'empêche, dit Quellog, que je n'aimerais pas beaucoup aller me promener là-dedans. Je préfère redescendre vers le *drogby*.

La prudence les fit tous redescendre.

— Que fait-on ? demanda Borust.

— On va attendre un peu, dit Surinx. Il souffle un vent léger, et ça va peut-être se dissiper. Nous retournerons voir dans une demi-heure. Et si cette purée de pois subsiste, nous mangerons un morceau, puis nous regagnerons le *Discret*. Car il est préférable, je pense, de ne pas se lancer à l'aveuglette avec l'antigrav dans une zone inconnue.

Ils furent tous d'accord. Ils s'assirent sur la pente lisse de la

colline et allumèrent de petits cigares.

— Nous avons, en tout cas, fait une constatation intéressante, dit Borust. Il y a de l'eau sur cette planète. Sans doute pas très abondante, mais il y en a.

— J'espère qu'elle n'est pas toxique, fit Quellog. L'odeur de ce brouillard ne me dit rien qui vaille.

— Nous n'avons, en tout cas, éprouvé aucun malaise. Mais tu as raison de poser la question. Il faudrait faire une analyse.

Au bout de vingt minutes, Drofdo n'y put plus tenir. Il se leva en disant :

— Je vais voir si ça s'est dissipé !

Il escalada à quatre pattes, pour ne pas glisser, les quinze ou vingt mètres qui les séparaient du sommet. A peine eut-il atteint celui-ci qu'il cria :

— Venez, venez vite...

Ils se précipitèrent, et quand ils eurent rejoint leur compagnon, ils firent tous :

— Oh !

Devant eux s'étalait à perte de vue un paysage plat qui ressemblait en tous points à celui qu'ils connaissaient si bien : une immense plaine jaune avec, çà et là, des plaques plus brunes, là où il n'y avait pas de sable. Dans les lointains, quelques lambeaux de brouillard blanc flottaient encore et s'effiloçaient. L'odeur d'ail avait disparu.

Mais ce n'était pas la découverte d'un site semblable à celui qui leur était familier qui leur avait fait pousser un « oh ! » de surprise. Et même de grosse surprise, de très grosse surprise.

Juste au-dessous d'eux, à cent mètres à peine du pied de la colline, gisait sur le flanc, obliquement, dans une couche probablement épaisse de sable jaune, un assez gros astronef de couleur bleue.

Quellog fut le premier à tirer ses jumelles de leur étui.

— Pas de doute ! s'écria-t-il. C'est un vaisseau en provenance de notre civilisation. Je vois même deux des lettres de son nom, peintes en blanc, un O et ce qui doit être un P ou un B. Le reste est caché par le sable. Les sas, tout au moins ceux qu'on voit de ce côté, sont fermés.

— Oui, fit Surinx. Un astronef accidenté. Il a dû percuter la planète la pointe en avant. Elle est en partie enterrée dans le sable. Il n'a pourtant pas l'air trop endommagé. Il se préparait d'ailleurs à atterrir très normalement. A son autre extrémité, son appareillage d'atterrissage en souplesse est correctement déployé. Je me demande ce qui a pu lui arriver au dernier moment.

Quellog scrutait les alentours à la jumelle.

— Pas trace de vie nulle part, dit-il.

— Rien d'étonnant, reprit Surinx. Allez donc savoir ! Cette épave est peut-être là depuis cinquante ans. S'il y a eu des survivants, ce qui est fort possible étant donné que le vaisseau ne semble pas s'être écrasé violemment au sol, comment auraient-ils pu survivre sur une telle planète ? Ils n'ont pas dû tarder à mourir de faim. Nous retrouverons peut-être leurs ossements. Car il nous faut aller examiner ça de plus près.

Personne ne fit d'objection, mais il était visible que Drofdo n'était pas très chaud pour ce genre de recherches, et que Grondt l'était encore moins.

Ils regagnèrent le *drogby* et plongèrent vers la plaine. Mais, avant de se poser, ils décrivirent quelques larges cercles autour de l'épave et inspectèrent avec soin tous les environs. Ils n'aperçurent rien, ni de vivant, ni de mort.

Les astronautes, avertis qu'ils étaient, identifièrent vite le vaisseau comme étant un moyen courrier destiné au transport des voyageurs – une quarantaine – mais qu'il avait dû être transformé en vue d'une petite expédition scientifique officielle, ce qui expliquait sans doute qu'il soit venu dans ces parages éloignés de toute circulation. Il était d'un modèle qui ne datait pas de plus de dix ans. Son rayon d'action devait être voisin de cinq cents années de lumière.

Tous les sas étaient hermétiquement clos, ce qui étonna les « irréguliers », mais leur donna à penser que tous les occupants avaient péri dans la catastrophe. Ils ne songèrent même pas à essayer de les ouvrir après s'être posés. Ils n'avaient aucun outil dans leur *drogby* qui fût assez puissant. Et ils n'étaient même pas sûrs que ceux qu'ils avaient emportés dans leur cargo conviendraient pour une telle besogne. Quant aux hublots, d'un modèle qui ne permettait pas de voir de l'extérieur à l'intérieur, ils étaient aussi durs que la coque, et il ne fallait pas songer à les défoncer.

Ils dégagèrent avec leurs mains le sable qui cachait en grande partie le nom de l'astronef, et ils lurent : *L'Obstiné*. Sous ce nom, un sigle qui confirmait qu'il s'agissait bien d'une expédition scientifique.

— *L'Obstiné* ! s'exclama Borust. Ça me dit quelque chose... Ne s'agirait-il pas de ce vaisseau d'exploration dont on a annoncé qu'il s'était perdu corps et biens ?

Surinx réfléchit.

— Tu dois avoir raison. Cela me revient aussi à l'esprit. *L'Obstiné*, oui. Cela doit remonter à un an et demi. Deux au maximum. Je crois même me rappeler qu'il a, en effet, disparu dans ces parages... Le chef de l'expédition était un grand savant dont j'ai oublié le nom.

Ils se promenèrent un moment autour de l'épave, cherchant des indices qu'ils ne trouvèrent pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Quellog.

— On va regagner le *Discret*, dit Surinx. Mais je suis très tenté de jeter un coup d'œil à l'intérieur de ce vaisseau. Nous pourrions revenir cet après-midi en apportant ce qu'il faut pour percer un trou dans la coque.

— A quoi ça servirait ? fit Drofdo.

— A être un peu mieux renseignés, dit Borust, pour le cas où nous déciderions de signaler la chose aux autorités.

Quellog bondit littéralement.

— Tu n'es pas fou ? Signaler la chose ! Et attirer l'attention sur nous ! Tu oublies que nous avons un chargement précieux et clandestin dans notre cargo... Et que le patrouilleur de l'espace qui a fui précipitamment a dû signaler dans son rapport la présence d'un petit tacot suspect sur cette planète... Prévenir les autorités ! C'est bien la dernière chose à faire ! Et cela ne ramènerait pas les malheureux qui ont péri dans cette catastrophe. Non, non. Nous allons rentrer et appareiller immédiatement. J'en ai assez de cette planète à surprises.

— Bon, bon, fit l'albinos. Ne t'énerve pas, Quellog. Tu as sans doute raison. Et c'est uniquement la curiosité qui me donnait le désir d'en savoir un peu plus. Filons.

Grondt poussa un bruyant soupir de soulagement.

— Et le pique-nique ? dit Borust. Je commence à avoir faim.

— Tu ne veux pas manger auprès de cette macabre ferraille ? plaisanta Drofdo. Moi, ça m'a coupé l'appétit.

Ils montèrent dans le *drogby*, prirent rapidement de l'altitude, survolèrent la chaîne de collines gris perle qui luisaient sous le soleil comme si elles avaient été faites d'une matière précieuse et translucide, puis ils filèrent vers l'ouest à toute vitesse.

Bientôt, ils aperçurent, encore peu distincte dans les lointains, la masse rouge de leur cargo.

Mais, un instant plus tard, Quellog, qui avait repris ses jumelles et les avait portées à ses yeux, poussait un cri.

Une nouvelle et ultime surprise les attendait tous. La plus terrible qu'ils eussent connue depuis qu'ils étaient sur cette planète, bien qu'elle ne comportât pas de danger imminent. La plus effroyable par tout ce qu'elle impliquait.

Grondt poussa une sorte de hurlement étranglé. Quellog émit un juron retentissant et sinistre. Borust se frotta les yeux comme s'il doutait de ce qu'il voyait. Drofdo était devenu pâle comme un linge. Surinx, le visage crispé, se passa une main dans les cheveux et murmura :

— Affreux !

CHAPITRE VII

Ils descendirent de leur *drogby*, atterrés.

Leur cargo était toujours là, mais tout avait changé.

Le *Discret* était intact et vertical, mais, au lieu de reposer sur son assise naturelle, il avait sa pointe enfoncée dans le sol, et, si l'on peut dire, les jambes en l'air. A vingt-cinq mètres au-dessus de leurs têtes se déployait, comme un bizarre et complexe appareil de télégraphie optique, son large train d'atterrissage.

Au lieu de ressembler à une sorte de gros cigare trapu, l'astronef avait maintenant l'aspect d'un monstrueux arbre rouge, au tronc énorme et surmonté d'un grêle branchage.

Pendant un long moment, ils demeurèrent incapables de prononcer une parole, frappés par une stupeur sans limite et par une terreur sans nom.

Les sas de sortie, qui se trouvaient à la base du vaisseau, étaient maintenant inaccessibles. Et si, même, ils avaient pu les atteindre et les ouvrir, à quoi cela leur aurait-il servi ? Ils n'auraient pas pu repartir.

Surinx eut la sensation que son entendement était gelé lorsqu'il tenta de se demander comment une pareille chose était possible. Même une tornade dix fois plus violente que celle qu'ils avaient subie quelques jours plus tôt n'aurait pas pu renverser le *Discret*. Et même si elle y était parvenue, il était impossible qu'elle le repiquât en terre, le nez en avant, à la verticale.

— Nous sommes perdus ! dit Drofdo d'une voix effroyablement calme.

C'était la seule conclusion logique.

— On pourrait essayer de..., dit Quellog.

— Essayer quoi ? fit Borust hargneusement. Essayer quoi ?

— D'atteindre les sas.

— Nous n'avons pas d'échelle, dit Surinx. Et il en faudrait une diablement longue. Pas d'outils pour débloquer les fermetures qui sont probablement coincées. Pas de chalumeaux atomiques pour percer un trou dans la coque. Oh ! nous pourrions essayer, avec le *drogby*, de nous poser sur le train d'atterrissage. Mais ensuite ? Nous n'avons pas de cordages, et il en faudrait pour descendre le long de la coque glissante jusqu'au sas. Et ça nous avancerait à quoi ? De toute façon, nous sommes cloués sur cette maudite planète.

— Les vivres, dit Quellog. Nous pourrions atteindre les vivres.

Car nous n'avons que le pique-nique qui est dans le coffre de l'antigrav. De quoi tenir trois jours au maximum. Tandis que si nous récupérons les vivres, nous tiendrons deux mois et pourrons espérer un secours avant d'être morts de faim. Peut-être une patrouille de la police de l'espace.

L'espoir est si profondément chevillé dans le coeur de l'homme qu'ils en venaient à se raccrocher à n'importe quoi, et à souhaiter la venue de ce que, une heure plus tôt, ils auraient encore considéré comme la peste.

— Oui, les vivres, bégaya Drofdo. Il faut qu'on les récupère.

Le jeune athlète, qui avait déclaré avec le morne calme de la résignation que tout était perdu, se cramponnait maintenant à cette possibilité, s'agitait.

— Il faut percer la coque, cria-t-il. Il faut tenter n'importe quoi.

Il sortit son fulgurant de sa poche et se mit à tirer sur l'épais blindage. Pris de la même frénésie, les autres l'imitèrent et, pendant une minute, le bruit crépitant de leurs armes puissantes – dont ils concentrèrent le tir sur un même point, à un mètre au-dessus du sol – retentit dans le silence du désert jaune. Mais ils ne firent guère plus qu'arracher la peinture sur une petite surface.

Cela, du moins, calma un peu leurs nerfs. Car ils éprouvaient tous un terrible besoin d'agir, de parler, de faire n'importe quoi pour ne plus penser à la situation dans laquelle ils étaient.

Borust était allé ouvrir le coffre du *drogby*. Il en tira d'abord le petit cheval rouge, île mystérieux jouet, qu'il jeta au sol avec colère. Puis il sortit les panneaux transformables en abris anti-sable.

— Avec ça, dit-il, on pourrait peut-être faire une échelle pour atteindre les sas.

Pendant une heure, ils s'employèrent à ce travail, sciant, découpant, essayant d'assembler les morceaux. Ils s'affairaient tous sur cet étrange chantier. Mais les mots qu'on entendait le plus souvent étaient :

— Ça ne colle pas.

Ils persévérèrent, et il leur fallut encore une heure pour se rendre à l'évidence : ça ne collerait jamais. Jamais, avec les éléments dont ils disposaient, ils ne pourraient construire une échelle de vingt mètres de long.

Un abattement terrible se saisissait d'eux. Le muet s'était laissé tomber sur le sol et gémissait.

— J'ai affreusement faim, dit Drofdo.

— Il faut manger, admit Surinx. Mais attention ! Rationnement féroce. Quelques bouchées chacun pour le moment. Et quelques gorgées de liquide. Ça devra suffire jusqu'à demain.

Ils approuvèrent d'un air morne.

— Viens avec moi, Borust, reprit l'albinos. Nous allons faire l'inventaire des vivres que nous avons. Et préparer les rations. Vous pouvez d'ailleurs tous venir, pour constater qu'il n'y a pas de tricherie.

Tandis qu'ils comptaient les quelques boîtes de conserves, les paquets de biscuits, les tubes de mets concentrés, les bouteilles, ils découvrirent, au fond du coffre, une bâche et trois des sacs en robuste matière plastique qui leur avaient servi à ramasser les diamants.

— Voilà ce qu'il nous, faut ! s'écria Quellog. Voilà ce qui nous permettra d'atteindre l'un des sas par le haut. En découpant ça en lanières, on pourra faire un câble. Je suis volontaire pour tenter la chose. C'est moi le plus léger.

Plus question de manger, tant ils avaient hâte de savoir si une telle tentative réussirait. Une demi-heure plus tard, ils avaient effectivement confectionné un câble assez long qui fut attaché à la taille et aux épaules du petit brun. Celui-ci prit place sur le siège avant du *drogby*, après avoir passé dans sa ceinture toute une collection d'outils légers, les seuls dont ils disposaient. Surinx monta à côté de lui pour piloter. Les autres restèrent au sol.

L'antigrav, qui était un véhicule précieux, ne pouvait malheureusement pas s'immobiliser en l'air, ce qui aurait permis d'atteindre les ouvertures du cargo sans ces complications et ces acrobaties. Il s'éleva lentement, décrivit un petit cercle et alla se poser, avec d'infinies précautions, entre les six pattes compliquées du train d'atterrissage. Puis il s'y immobilisa, dans un équilibre assez précaire.

En bas, Borust, Drofdo et Grondt retenaient leur souffle.

Avec des gestes lents et calculés, Quellog quitta son siège, se laissa glisser hors du véhicule, puis le long de la coque. L'albinos l'aidait dans cette manoeuvre. Il atteignit assez rapidement le sas et se mit au travail. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front. Le soleil vert chauffait encore avec ardeur.

Quellog utilisa d'abord, naturellement, ce qui était la clef normale d'ouverture. Il s'escrima pendant près de dix minutes, se balançant au bout du câble comme une araignée au bout de son filin.

— Je n'y arrive pas ! cria-t-il enfin. La coque a dû subir des tensions en se retournant brutalement, et quelque chose est certainement bloqué.

— Essaie avec les autres outils, hurla Drofdo. Ce serait trop bête d'échouer.

Le petit brun essaya, transpirant et s'énervant de plus en plus, habité par une angoisse que ses compagnons partageaient. Une demi-heure s'écoula ainsi, dramatique, interminable. Drofdo et Borust lui lançaient de vains conseils. Le muet agitait ses mains, comme pour transmettre des messages incompréhensibles. Finalement, Quellog cria

d'une voix enrouée :

— Rien à faire et je n'en peux plus. Il faut que je redescende.

Lorsque le *drogby* l'eut déposé à terre, il répéta :

— Rien à faire, et pourtant, je me suis démené. Si on pouvait arriver à coucher le cargo, ce serait plus facile. On s'y mettrait à plusieurs.

— Coucher le cargo ! s'exclama l'albinos. Avec quoi ? En le poussant avec nos mains ? Si encore on avait des explosifs, on pourrait essayer. Mais les explosifs sont dans le placard de la salle des machines. Nous ferions mieux de manger un peu.

— Je n'ai plus faim ! cria Drofdo sur un ton de colère terrible. Autant crever tout de suite.

L'athlète tournait en rond comme un fauve en cage. Brusquement, il s'arrêta, se baissa, ramassa un diamant qui avait roulé sous son pied. Un énorme diamant bleu qui, taillé, aurait eu des feux magnifiques. Il le regarda un moment, l'air hébété, puis il le lança de toute la force de son bras musclé contre la coque de l'astronef où il fit un bruit sec comme une détonation.

— Saloperie ! beugla-t-il. Dire qu'on en a une pleine soute ! Et que ça ne nous servira à rien ! A rien !

Il s'approcha du vaisseau, se mit à taper sur sa paroi à coups de poing, à coups de pied.

Puis il repoussa violemment Surinx qui s'était approché de lui pour le calmer et lui avait posé la main sur l'épaule.

— C'est ta faute, albinos ! Si nous étions repartis hier soir, au lieu d'aller faire cette promenade imbécile, nous serions loin, maintenant, et bien tranquilles, avec la perspective de nous la couler douce. Je ne sais pas ce qui me retient de te casser la figure.

— Calme-toi, Drofdo, dit doucement Surinx. Nous sommes tous à la même enseigne. Brang ne serait pas fier de toi s'il pouvait te voir.

— Brang. Ah ! parlons-en, de celui-là. Il aurait mieux valu que nous ne rencontrions jamais ce vieil abruti.

— Je t'interdis, Drofdo.

Mais l'autre, au comble de la fureur, se jeta sur l'homme aux cheveux blancs. Quellog et Borust se précipitèrent pour les séparer. Même Grondt intervint. Il y eut une courte mêlée, qui souleva une poussière de sable jaune. Ils eurent du mal, même à quatre, à maîtriser l'athlète. Finalement, celui-ci se laissa tomber au sol et se mit à pleurer à gros bouillons, comme un enfant.

Au bout d'un moment, Surinx alla lui toucher la main.

— Tu ferais mieux, Drofdo, de venir manger quelques bouchées.

Ils mâchèrent très lentement, en silence, le peu de nourriture

qu'ils s'étaient octroyé pour la journée. Ils jetaient des regards obliques et effrayés sur l'astronef à l'ombre duquel ils s'étaient assis. Tout était d'un calme terrible. La journée basculait vers son déclin, mais le soleil était encore relativement haut dans île ciel.

— Je me demande, fit Quellog comme s'il se parlait à lui-même, comment notre tacot a pu se retourner d'une façon pareille ?

— Nous n'en saurons jamais rien, dit le rouquin d'une voix empreinte de résignation, car nous allons sûrement mourir. Mais ce sont sûrement ces mêmes créatures intelligentes, capables d'émettre des projections mentales, qui ont décidé d'en finir avec nous. J'en étais venu à croire qu'elles ne pouvaient rien faire d'autre que susciter des images immatérielles, et cela m'avait rassuré. Nous voyons bien, maintenant, que leur puissance est terrible, très au-delà des possibilités humaines. Elles auraient mieux fait de nous tuer d'un seul coup.

Personne ne dit mot. L'hypothèse de Borust semblait la plus plausible.

— Allons-nous-en d'ici, fit brusquement Drofdo, qui semblait avoir recouvré, sinon tous ses esprits, du moins son calme.

— Pour aller où ? fit Quellog.

— N'importe où. Cette planète n'est peut-être pas partout désertique. Nous sommes presque à l'équateur. En montant vers le nord, nous trouverons peut-être des plantes, des bêtes, de l'eau. L'eau, nous savons déjà qu'il y en a depuis que nous avons vu ce brouillard. Nous pouvons tenir encore trois ou quatre jours. Je ne veux pas crever avant que nous ayons épuisé toutes nos chances. En quatre jours, nous pouvons faire du chemin avec le *Droghy*.

— Si tu veux, dit Borust. Faire ça ou ne rien faire. Mais il vaut mieux bouger, si nous ne voulons pas devenir fous ou enragés.

Le muet, qui avait écouté avec attention ce qu'ils disaient, s'agita soudain. Il essayait avec ses mains de leur communiquer quelque chose qu'il avait en tête.

— Je crois qu'il veut nous faire comprendre, suggéra Quellog, que nous ferions bien de retourner d'abord auprès de cet astronef que nous avons découvert ce matin.

Grondt fit de véhéments signes de tête affirmatifs.

— Il a peut-être raison, dit Surinx. Nous n'avons pas essayé d'ouvrir les sas de ce vaisseau. Comme il est infiniment plus commode de les atteindre que sur le *Discret*, nous pourrions tenter la chance, et dans de meilleures conditions. Si les passagers ont été tués dans la catastrophe, nous trouverons des vivres en abondance, et, dans le cas contraire, nous trouverons au moins un outillage puissant qui nous permettra de pénétrer dans notre cargo.

— D'accord, dit Drofdo. C'est là qu'il faut d'abord aller. Mais

faisons vite.

De nouveau, ils se raccrochaient à n'importe quel brin d'espoir.

*

* *

Ils ne purent pas ouvrir, malgré leurs efforts surhumains, les sas de *l'Obstiné*. Et Surinx, qui avait, avec le *drogby*, survolé les alentours, allant assez loin dans toutes les directions, revint auprès de ses compagnons sans avoir rien découvert.

La nuit tombait. Ils étaient exténués. La faim les tenaillait. Tout leur semblait hostile autour d'eux, le silence, le ciel déjà d'un noir intense, piqueté d'innombrables étoiles inaccessibles, le sable du désert qui avait pris une teinte rousse de plus en plus foncée, la montagne toute proche, dont les pentes lisses luisaient encore faiblement. Ils pensaient avec effroi aux créatures invisibles et incompréhensibles qui les avaient mis dans cette situation. Toute diversion, même terrible, même sous la forme d'une charge de cavaliers noirs ou d'un monstre mécanique se ruant sur eux, eût été pour eux un soulagement.

Mais une paix effroyable régnait sur le site enténébré. Le sommeil vint les saisir tour à tour comme une bénédiction.

CHAPITRE VIII

Surinx s'éveilla, frappé par les premiers rayons du soleil. Il fut étonné d'être couché dans le sable au lieu de reposer dans sa cabine. Mais le souvenir de ce qui s'était passé la veille lui revint instantanément. Il fut envahi par la peur. Et la première sensation qu'il éprouva fut celle d'une soif intense.

A côté de lui, Borust dormait encore et prononçait dans son sommeil des mots inintelligibles d'une voix geignante. Il devait faire un vilain cauchemar.

La montagne toute proche, éclairée en plein par les rayons verts de l'aube, se détachait sur le ciel comme une sorte de rideau gris perle fait d'un satin très luisant.

L'albinos passa sa main dans ses cheveux pleins de sable, puis sur son menton où sa barbe commençait à être dure.

« Plus question de se raser », songea-t-il. Cette banale remarque lui confirma toute l'horreur de leur situation.

Borust bougea à sa droite, et se dressa sur son séant, les yeux fermés, en murmurant :

— Non. Qu'on me laisse encore dormir.

A sa gauche retentit un juron. Quellog venait de s'éveiller. Il bredouilla lui aussi quelques mots. Et son premier geste fut de sortir ses jumelles de leur étui, tout en disant, d'une voix plus distincte :

— Là-bas, quelque chose qui bouge.

Borust ouvrit enfin les yeux. Il avait dû entendre la phrase prononcée par le petit brun. Il prit lui aussi ses jumelles.

Surinx les imita. Il se préparait à regarder dans la direction indiquée par Quellog – car il lui semblait en effet apercevoir quelque chose de rouge qui remuait – lorsque le petit homme mince et noiraud s'écria :

— Des femmes ! Deux femmes et une fillette !

— Je les vois ! s'exclama le rouquin. Je les vois très distinctement... Ce sont les mêmes que nous avons vues déjà il y a quelques jours. Mais elles n'existent pas. C'est encore une projection mentale, une hallucination provoquée.

Surinx, maintenant, les regardait lui aussi avec ses jumelles.

— Effarant, dit-il. Elles étaient terriblement loin quand nous les avons observées pour la première fois, alors qu'elles sont maintenant tout près ; pas plus de trois cents mètres, juste au pied de la montagne. Elles sont assises.

Ils firent silence un instant, retenant leur souffle.

— C'est fou ce que je les vois distinctement ! dit Quellog d'une voix excitée. Dans mes lunettes, c'est comme si elles n'étaient pas à plus de deux mètres. J'ai l'impression que je pourrais presque les toucher si j'allongeais le bras. Je ne peux pas croire qu'il ne s'agit que d'une projection immatérielle. Vous les voyez bien ?

— Très bien, dit Surinx. Et j'ai la même impression. Elles ont l'air parfaitement vivantes et en bonne santé. D'un naturel incroyable. Les couleurs, le relief, et même le frémissement de la vie. La blonde a l'air très jeune. Elle sourit. La fillette tient un ballon rouge sur ses genoux. Elle lui donne de petits coups du plat de la main. Et, pourtant, ce n'est pas possible.

— Non, ce n'est pas possible, reprit Borust. Comment des femmes réelles, des femmes et une fillette en chair et en os, pourraient-elles se trouver dans ce désert, au pied de cette montagne, sur cette planète qui n'est habitée que par des créatures invisibles et malveillantes ? C'est encore un de leurs vilains tours qu'elles nous jouent. Je reconnais que, cette fois, l'aspect de ces personnages nous donne l'illusion parfaite de la réalité, et qui plus est d'une réalité absolument humaine. Mais c'est un leurre, un mirage. Elles n'existent pas.

— Certainement pas, dit Surinx.

— Et si c'étaient des passagères de l'astronef dont l'épave est à côté de nous ? lança Quellog d'une voix passionnée.

L'albinos secoua la tête.

— Impossible, voyons ! Comment auraient-elles survécu, depuis plus de dix-huit mois, dans ce monde dépourvu de toute ressource ? Comment seraient-elles restées dans un tel état de fraîcheur ? Voyez leurs vêtements, qui ont l'air tout neufs. Leurs chevelures bien frisées. J'ai même l'impression qu'elles sont discrètement fardées. Des femmes arrivées ici à bord de *l'Obstiné* ? Non ! Leurs fantômes peut-être. Mais je ne crois pas aux fantômes.

— Oh ! s'écria Quellog, sur cette planète, nous devrions pourtant commencer à croire à n'importe quoi. Parce que n'importe quoi y est possible. En tout cas, nous devrions aller voir ça de plus près.

Il se leva brusquement.

— Vous venez ?

Les deux autres se levèrent aussi. Surinx chercha du regard Grondt et Drofdo. Le premier dormait encore, à demi enfoui dans un tas de sable et ronflait doucement. Il est vrai qu'il avait absorbé sans en rien dire à personne une petite poignée de sachets soporifiques qu'il avait trouvés dans la trousse pharmaceutique du *drogby*. Quant au jeune athlète, il était sur l'épave. Il essayait de nouveau,

désespérément, d'ouvrir un des sas.

L'albinos et le rouquin semblaient hésiter.

— Dépêchons-nous, dit Quellog. Tâchons d'arriver où elles sont, avant qu'elles ne disparaissent.

— Est-ce bien prudent ? fit Borust. N'est-ce pas un piège ?

Le petit brun eut un rire sans joie.

— Que risquons-nous ? Qu'avons-nous à perdre, dans la situation où nous sommes ? Allons, venez.

Il s'élança dans la direction où ils ne voyaient plus, maintenant qu'ils regardaient le paysage à l'oeil nu, que des taches rouges se détachant comme des coquelicots au pied d'un rocher gris clair.

— Je les entends rire, dit Surinx. Et elles nous font des signes.

— C'est qu'elles nous ont vus, fit Quellog.

Borust, qui marchait à quelques pas des deux autres, leur cria :

— Ces rires ne me disent rien qui vaille. Des femmes perdues sur cette planète depuis dix-huit mois, même à supposer qu'elles aient pu survivre, ne riraient pas. Méfions-nous.

Ils n'étaient plus qu'à une cinquantaine de mètres de l'extraordinaire « apparition ». Les deux femmes et la fillette s'étaient levées et agitaient gaiement la main au-dessus de leurs têtes. La fillette lança son ballon rouge en l'air et le rattrapa.

Surinx, bien qu'il fût maintenant presque enclin à croire à n'importe quoi, trouva ce comportement bizarre. Il s'attendait à voir s'évanouir en fumée l'image gracieuse qu'il avait sous les yeux. Borust persistait à penser qu'il ne pouvait s'agir que d'un stupéfiant artifice. Mais il s'attendait plutôt, lui, à voir l'impressionnante et aimable « projection » se transformer en un monstre dévorant.

— Gardons nos distances, fit-il.

— Je veux les toucher, dit le brun. Je veux m'assurer si elles sont réelles ou pas. Qui nous dit que le petit cheval rouge que nous avons trouvé de l'autre côté de la montagne n'a pas appartenu à la fillette ? Il était bien réel, lui. Et si ces femmes ont survécu, nous avons désormais, nous aussi, une chance de nous en tirer.

En fait, il ne voyait pas bien comment. Mais l'espoir est un sentiment presque indestructible.

Ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres les uns des autres. Borust s'arrêta. Ses deux compagnons continuèrent à avancer.

Une inquiétude tardive dut saisir Quellog. Il stoppa lui aussi. Surinx continua de marcher, avec la sensation qu'il était en train de vivre un rêve agréable mais absurde, et sans savoir comment celui-ci allait se terminer.

La femme brune, plus âgée que l'autre, et qui devait être la mère de la fillette, s'avança alors vers lui, souriante, et lui tendit la main en prononçant ce simple mot :

— Bonjour !

Surinx lui prit la main, une main très blanche, aux doigts effilés, très douce au toucher, et en même temps très ferme, très réelle, très évidente, irréfutable dans son authenticité.

Pourtant, le sentiment d'irréalité qu'il éprouvait s'accrut encore, au point qu'il en eut presque le vertige.

Il dit machinalement, d'une voix un peu rauque :

— Bonjour !

Tout cela lui semblait incroyable.

Il y eut un instant de silence. Mais la femme continuait de sourire aimablement, avec un grand naturel.

— Vous vous promenez ? dit-elle.

L'albinos en fut stupéfait, plus stupéfait que par n'importe quoi d'autre qu'elle aurait pu énoncer. Elle lui parlait comme elle l'aurait fait avec des amis rencontrés par hasard au cours d'une excursion. Et la sensation de rêve se fit plus intense encore. Mais il obéit à la logique absurde de cette sensation et répondit :

— Oui, nous faisons une petite promenade. C'est agréable avec ce beau temps.

Il ajouta, ce qui était tout aussi insolite :

— Etes-vous vivante ?

Elle eut un petit rire cristallin.

— Naturellement. Je m'appelle Maria Malrus.

— Je m'appelle Surinx, dit l'albinos.

Les deux autres s'étaient rapprochés et contemplaient cette scène avec des yeux ronds.

La fillette accourut. Elle avait une robe rose, un ruban rose dans ses cheveux noirs, un visage fin et très animé. Elle regarda les trois hommes sans le moindre signe d'étonnement ou de crainte, et leur demanda :

— Vous n'auriez pas trouvé mon petit cheval que j'ai perdu de l'autre côté de la montagne ?

Ils eurent un mouvement d'incrédulité. Mais Quellog répondit vivement :

— Si, mademoiselle. Et si nous avions su où vous trouver, nous vous l'aurions déjà rapporté.

— Oh ! dit la fillette, quand nous ne sommes pas par ici, nous sommes où il y a des herbes.

— Des herbes ? fit Surinx, avec le sentiment de plus en plus vif que le rêve continuait. Des herbes ? Où ça ?

La femme brune se pencha vers la fillette et lui dit sur un ton de réprimande affectueuse :

— Tu parles trop, ma chérie, à tort et à travers.

La jeune fille blonde, qui jusque-là n'avait pas bougé,

s'approcha en riant et dit :

— Bonjour, messieurs. Mira veut dire qu'il y a de l'herbe sur Jolno, la lune de Grussin.

— Grussin ? fit Surinx.

— C'est le nom de cette planète.

— Mais elle n'a pas de lune, dit Borust, qui, pour la première fois, se mêlait à cette étrange conversation. Nous n'en avons pas vu en tout cas.

— On ne la voit pas d'ici, jamais. Elle est toujours au-dessus du même point de ce globe, de l'autre côté. Elle est verte.

— Vous l'avez vue ? demanda Quellog.

La femme brune eut un léger haussement d'épaule.

— Qui sait ? Peut-être en rêve. L'herbe est très douce.

Borust s'approcha de la jeune fille.

— Puis-je toucher vos cheveux ? demanda-t-il.

Elle sourit.

— Bien sûr. Ils ne vous mordront pas.

Il approcha sa main, très timidement, comme avec une vive appréhension, des mèches blondes, et d'abord se contenta de les frôler. Elle se mit à rire.

— Avez-vous peur que ça vous électrocute ?

— Je ne sais pas, dit le rouquin. Tout est si bizarre ici.

— Oh ! fit-elle en riant, je ne suis pas bizarre du tout. Voulez-vous que je vous donne un coup de poing ?

— Vous me feriez plaisir.

Elle le frappa à l'épaule, assez fort.

— Voilà. Vous êtes content ?

— Très content, dit Borust, l'air effaré. C'était un vrai coup de poing.

I'l ne savait plus que penser. Ses deux amis le regardaient, partageaient son effarement, ne savaient plus où ils en étaient, tant cette conversation prenait une tournure invraisemblable.

— Sautez à pieds joints ! dit Borust.

Elles sautèrent, en riant bruyamment.

« Nous sommes fous ? pensa Surinx. Ces femmes sont folles aussi, si elles existent. » Il allait leur poser une question, mais Borust le devança, et posa précisément celle qu'il avait sur les lèvres :

— Etes-vous des créatures humaines ? Ou des fantômes ? Ou quoi ?

Leur rire redoubla.

— N'avons-nous pas l'air de ce que nous sommes ? dit la brune. Faut-il que nous vous montrions nos extraits de naissance ? Mais nous ne les avons pas sur nous. Tenez, regardez. Je me suis écorchée l'avant-bras il y a un moment en me frottant à un rocher. Ça

saigne encore un peu. Les fantômes ne saignent pas.

Ils virent le sang rouge qui, en effet, perlait encore sur une petite écorchure, et cela les frappa plus que tout 'le reste.

— Mais comment êtes-vous venues ici ? s'écria Surinx.

La jeune fille s'approcha de lui et, au lieu de répondre, posa ses doigts fins sur les cheveux un peu embroussaillés de l'albinos.

— Vous êtes tout blanc, dit-elle, et pourtant vous avez l'air tout jeune. Mais ça vous va bien. Vous êtes jeune, n'est-ce pas ?

— Assez.

— Quel âge ?

— Trente-quatre ans. Mais comment êtes-vous arrivées ici ?

— Moi j'ai dix-neuf ans, et je m'appelle Dasy Hoft.

— Mais comment êtes-vous arrivées sur cette planète ?

— Dasy Hoft. Et je me sens très légère. Voyez...

Elle s'élança, partit comme une flèche à un mètre au-dessus du sol et se posa moins d'une demi-seconde plus tard à soixante mètres d'où ils étaient, sur un petit rocher luisant d'où elle leur fit des signes joyeux avec sa main.

Les trois hommes, qui commençaient à les croire bien vivantes, furent brusquement replongés dans le domaine de la fantasmagorie.

La femme brune les regardait d'un oeil assez malicieux.

— Ma jeune amie est un peu follette, dit-elle. Nous sommes en effet si légères... Mais je vais répondre à la question que vous avez posée tout à l'heure. Comment pensez-vous que nous sommes venues, en chair et en os, sur cette planète ? Comme vous l'avez fait vous-mêmes, sans doute. Dans un vaisseau spatial, bien entendu. Celui dont vous voyez là-bas l'épave. On l'appelait *l'Obstiné*. Son nom est d'ailleurs toujours sur la coque.

L'albinos, le rouquin et le petit brun eurent un mouvement dont ils ne savaient pas très bien eux-mêmes s'il était de soulagement ou de stupeur. Et les questions fusèrent de leurs bouches :

— Comment avez-vous pu survivre ? Y a-t-il eu des victimes dans la catastrophe ? Y a-t-il d'autres survivants ? Où sont-ils ? Où êtes-vous installés ? Peut-on ouvrir les sas de votre astronef ?

— Doucement, dit la femme brune. Nous ne sommes pas pressées. Vous non plus.

— Je veux mon petit cheval, dit la fillette.

Quellog se pencha vers elle, lui prit la main.

— Mais oui, mademoiselle. Venez. Je vais vous le rendre. Il est là-bas dans notre *drogby*.

La jeune fille blonde revenait vers eux à petits pas dansants. Ils se mirent tous en route, dans la direction du vaisseau.

— C'est notre moment de silence, dit la femme brune.

Excellent exercice qui accroît notre légèreté. Taisez-vous tous.

*

* *

Quand ils arrivèrent près de *l'Obstiné*, Grondt dormait toujours dans le sable.

— Il est muet, dit Dasy qui venait de retrouver la parole.

— A quoi voyez-vous cela ? demanda Surinx.

— Aux poils qu'il a dans les narines. Laissez-le dormir. Il rêve qu'il est devenu le patron d'une pâtisserie.

Drofd, qui s'escrimait toujours vainement sur la plaque d'ouverture d'un sas, se laissa glisser jusqu'à terre, mais demeura sans voix.

La petite Mira, à qui Quellog venait de remettre son cheval rouge, poussait des cris de joie.

— C'est bien lui ! Je me demande comment j'ai pu faire pour le perdre.

Elle l'enfourcha et se mit à se balancer.

Tout tournait dans la tête de Surinx. Il balbutia :

— Mais enfin, pouvons-nous savoir...

— Savoir quoi ? demanda la blonde Dasy.

— Comment vous avez pu vous en tirer depuis que vous êtes ici ? C'est-à-dire depuis dix-huit mois.

— Dix-huit mois ? dit Maria. C'est bien possible. Asseyons-nous dans le sable. On y est bien.

Ils lui obéirent machinalement. Drofd était venu les rejoindre, l'air complètement ahuri. Il s'écria d'une voix tremblante :

— Y a-t-il des vivres dans cette épave ?

— Des vivres ? fit Maria. Je ne sais pas. Probablement. Aucune importance.

— Mais enfin, s'écria brusquement Quellog, de quoi vous nourrissez-vous ?

— Vous avez faim ? s'exclama Dasy. Oh ! comme c'est drôle.

Le petit brun se fâcha :

— Pas drôle du tout ! Nous mourons d'inanition... et de soif.

— Il fallait le dire plus tôt, fit posément Maria. Comment aurions-nous pu le savoir ?

Elle fouilla dans une espèce de grand sac de plage qu'elle avait posé entre ses jambes, en tira une petite boîte bleue, l'ouvrit, la présenta à Quellog.

Celui-ci regarda d'un air méfiant les pastilles jaunes qui s'y trouvaient. Finalement, il en prit une et l'aval.

— Glouton ! dit Dasy. Il faut sucer. C'est bien meilleur. Mais l'effet est le même quand on avale d'un coup.

Surinx prit lui aussi une pastille et suivit le conseil. Un parfum

de miel, de rose, de cannelle, de lard fumé et de chèvrefeuille se répandit dans sa bouche.

— Faites silence, dit Maria. Attendez que le chant des nourritures éclate en vous.

L'albinos et le brun eurent tout à coup un sourire béat.

— Maintenant buvez, leur dit la femme brune, en leur tendant un petit flacon. C'est de l'eau. Elle sent légèrement l'ail, mais il faudra vous y faire. Et une gorgée suffit. N'en prenez pas plus.

Drofdó s'était précipité sur la boîte bleue et en avait sorti trois pastilles. Maria lui donna une claque sur la main.

— Une seule ! Vous voulez éclater, ou quoi ? Une seule par jour, et vous serez amplement nourri.

Borust ne prit qu'une pastille, avec une légère circonspection. Tous burent une gorgée au flacon que la femme avait tiré de son sac.

Le silence pendant un moment pesa sur eux. Un silence léger comme une plume et rempli de sourires.

— C'est extraordinaire, dit Surinx. Je n'ai plus faim, ni soif. Où trouvez-vous ça ?

— Nous ne les trouvons pas. C'est le maître qui nous le donne, leur déclara la jeune fille.

— Quel maître ?

— Le maître de la planète et de Jolno : Brang.

Ils eurent tous quatre un sursaut involontaire.

— Brang ? s'exclama Surinx. Quel Brang ?

— Brang, dit la femme brune. Il n'y en a pas deux. Vous ne le connaissez pas ?

CHAPITRE IX

Tout tournait de plus en plus vite dans la tête de Surinx. Et il eut de nouveau la sensation assez grisante, mais incongrue, qu'il rêvait. Grisante, parce qu'il était repu et abreuvé. Incongrue parce que tout cela lui semblait impossible. D'autant plus que la fillette venait, avec son cheval de bois, de s'envoler dans les airs. En outre, le nom de Brang avait surgi au milieu de tout cet embrouillamini. Quelle étrange coïncidence ! Mais qui n'était sans doute que l'effet d'une association d'idées, à l'intérieur d'un rêve.

— Brang ? bégayait-il. Brang ? Vous dites bien Brang ? Comment est-il fait ?

— Comment i'l est fait ? sourit Maria. Généralement, comme vous et moi.

— Pourquoi généralement ?

— Parce que ce n'est pas toujours le cas.

— A quoi ressemble-t-il ?

— A un homme, parbleu.

Surinx ne put s'empêcher de demander :

— Est-il infirme ?

— Ma foi, non.

— Je veux dire : ne lui manque-t-il pas un bras et une jambe ?

— Quelle idée ! Il est grand et large, solide, souriant, avec un visage très large, plutôt rougeaud, un nez assez fort, des yeux d'un bleu de faïence.

— Vieux ?

— Plutôt vieux, mais très alerte.

— Ça ressemble à Brang, dit rêveusement Surinx. Mais ça ne peut pas être notre Brang. Il lui manquait le bras droit et la jambe gauche. Et, d'abord, il est mort.

— Ah ? fit distraitemment Dasy.

Quellog suivait des yeux les évolutions de la fillette, qui, au-dessus de leurs têtes, décrivait des cercles sur son cheval rouge.

— Comment peut-elle faire ça ? demanda-t-il.

— Oh ! dit sa mère, elle *fléoute*. Rien n'est plus facile. Vous n'avez donc jamais essayé ? Levez-vous. Regardez un point au loin, et pensez : « Je veux être là-bas dans un dixième de seconde. » Puis dites tout simplement et mentalement : « Brang ». Vous y serez.

Quellog se leva. Ils le virent hésiter. Puis ils l'entendirent murmurer : « Brang. » Mais il resta sur place.

— Raté, dit Maria. Mais je suis stupide. C'est que vous n'avez pas le *houfni*. Et le *houfni*, seul Brang peut vous le donner. Mais vous ne le connaissez pas encore.

— Où est-il, ce fameux personnage ? demanda Drofdo.

— Comment savoir ? dit Maria. Probablement sur la lune verte, en train de faire une partie de ping-pong avec mon mari.

— Votre mari ? s'exclama Surinx.

— Bien sûr. Le commandant Malrus, le père de Mira.

— Il y a donc d'autres survivants ?

— Bien entendu. Il n'y a que des survivants. Nous sommes trente-huit en tout, trente-neuf si on compte le chien Zozo, un épagneul.

— Mais la catastrophe ?

— Il n'y a pas eu de catastrophe. Nous nous sommes posés très normalement sur la planète, que nous venions explorer. Je suis mathématicienne. Après l'atterrissage, nous sommes tous partis faire un tour, dans quatre *drogbies*. Quand nous sommes revenus, nous avons trouvé *l'Obstiné* les pattes en l'air. Un mauvais moment à passer. Mais, une demi-heure plus tard, nous avons rencontré Brang, qui *fléoutait* gracieusement dans les parages.

Les quatre hommes méditèrent sur cette bizarre déclaration. Surinx secoua la tête, comme pour en chasser des hypothèses saugrenues. Borust semblait pétrifié. Il n'avait rien dit depuis un long moment.

— Mais maintenant, fit-il, où logez-vous ?

La jeune blonde répondit :

— Oh ! c'est selon. On dort très bien dans le sable, comme le fait en ce moment votre ami le muet. Et sur Jolno, la lune verte, on a des hamacs, des cabanes, des liqueurs glacées, des fruits de *canclignes* et de *marbelles*, et tout ce qu'on veut. On *fléoute*, on *triscagne*, on chante, on *drassigne*. On joue à l'un ou à l'autre des soixante-douze jeux. On regarde les spectacles.

— Vous pouvez aller sur cette lune verte ?

— Bien sûr. En *fléoutant*. Mais on ne peut pas aller beaucoup plus loin. Seul Brang le peut. Mais Brang, c'est autre chose.

— Il est gentil avec vous ? questionna Surinx.

— Il est gentil, il est fantasque, il est imprévisible. Il s'amuse parfois à nous faire peur, quand il lâche ses grands chevaux noirs dans le désert, ou ses monstres chevelus, ou ses tornades. Mais nous le connaissons bien depuis longtemps. Il arrive pourtant encore à nous faire peur, quand il dévisse son bras et le pose sur la table tout en continuant à parler et à rire.

Surinx allait poser une autre question, quand la fillette vint se poser auprès de lui en criant :

— C'est l'heure du *djéhirlé*. Il faut qu'on parte.

Les deux femmes se levèrent précipitamment.

— C'est vrai, dit Maria.

Elle tendit son sac à l'albinos.

— Prenez ça... Vous y trouverez à manger et à boire. Au revoir.

Elles se mirent toutes trois à *fléouter* avec une rapidité inconcevable, et la seconde d'après, elles disparaissaient derrière la montagne.

*

* *

Les quatre hommes restèrent un moment bouche bée, contemplant le point du ciel où elles s'étaient évanouies.

— Pince-moi, dit Quellog à Drofdo. Pince-moi fort pour me réveiller. Je veux savoir si je ne rêve pas.

— Des apparitions, murmura Borust. Sûrement des apparitions sans la moindre consistance.

— Pourtant, dit Surinx, j'ai toujours ce sac dans la main. Et je n'ai plus faim. Ni soif.

Un grognement les fit se retourner. Le muet venait de se réveiller. Il bâilla, en cachant poliment sa bouche sans langue avec sa main. Il s'étira, se leva. Une expression de détresse se peignait sur son visage sans âge. Par des gestes simples, il fit comprendre qu'il était tenaillé par une faim terrible et une soif plus terrible encore.

Surinx fouilla dans le sac qu'il tenait toujours, en sortit la boîte bleue, tendit une pastille à Grondt.

— Suce ça, et tu iras mieux.

L'autre examina longuement ce qui ressemblait à un bonbon au miel, puis le mit dans sa bouche. Au bout d'un moment un sourire naquit sur ses lèvres minces.

— Maintenant, bois ça. Une gorgée. Pas plus.

Il but et fit comprendre qu'il se sentait mieux.

Quellog lui expliqua alors ce qui leur était arrivé. Il ne voulut pas le croire.

— Nous ne sommes pas encore sûrs, dit Surinx, que nous y croyons nous-mêmes. Quelle planète ! Mais quel est donc le nom que ces femmes lui donnaient ?

— Groussin, ou Grussin, fit Quellog. C'est peut-être son vrai nom. Vont-elles revenir ?

Au fond d'eux-mêmes, ils le souhaitaient de toutes leurs forces.

— Peut-être, dit Borust. Et cela ne signifierait pas encore qu'elles sont bien réelles. Ce qui me chiffonne, c'est cette façon qu'elles ont de s'envoler. Une impossibilité absolue, donc une illusion. N'empêche que si elles revenaient, cela aurait au moins le mérite de

nous distraire. Que faisons-nous ?

— Le mieux est de nous asseoir et d'attendre, dit Surinx. Si elles doivent revenir, ce qui est bien possible car elles nous ont dit « au revoir », c'est ici qu'elles reviendront.

Ils s'installèrent dans le sable, sauf Drofdo qui resta debout et qui, au bout d'un moment, s'écria :

— Brang !

Les autres sursautèrent.

Le benjamin de leur groupe agitait les bras d'une curieuse façon et répéta « Brang » deux ou trois fois.

— Que fais-tu ? lui demanda le rouquin.

— J'essaie de m'envoler, vous le voyez bien. Elles appellent ça *fléouter*.

— Idiot ! lui dit Surinx. Tu te prends pour un oiseau ?

Le grand gaillard athlétique eut un rire nerveux. Il répéta :

— Brang ! Brang ! Brang ! Ça ne colle pas. Je n'ai pas... comment appelaient-elles ça ? Le *houfni*. Vous y croyez, vous autres, à ce personnage qui se dévisse le bras et qui serait le maître de cette planète ?

— Oh ! fit Borust, qu'il y ait dans ces parages une entité intelligente et puissante capable de réaliser bien des choses, j'y crois depuis le jour de notre arrivée. Et qu'elle puisse se dévisser un bras, une jambe ou même la tête, si elle en a une, ou donner l'illusion qu'elle le fait, ne serait pas plus extraordinaire que ce que nous avons déjà vu. Mais ne trouvez-vous pas surprenant que les femmes avec qui nous venons de parler nous l'aient désignée sous le nom de Brang, et nous l'ait décrite comme ayant les apparences d'un homme dont le visage n'est pas sans ressemblance avec celui du vieil astronaute à cause de qui nous sommes précisément sur cette planète ?

— Cela ma frappé, moi aussi, dit Surinx. Mais il ne peut s'agir que d'une curieuse coïncidence. Le brave ami qui nous a aidés à venir ici, nous l'avons nous-mêmes porté en terre. Et, de toute façon, je ne le vois pas bien dans le rôle de maître tout-puissant d'une planète.

— Je persiste à regretter, intervint Quellog, qu'il n'ait pas eu le temps de nous dire tout ce qu'il avait vu sur Diam.

— C'est vrai, reprit l'albinos. Pour nous, cette planète s'appelle Diam. Je ne pensais même plus aux diamants, et je donnerais tous ceux qui sont sur ce globe pour me retrouver en un lieu civilisé. Mais notre Brang à nous, s'il l'avait pu avant de mourir, n'aurait certainement rien fait d'autre que nous parler d'une tempête de sable et des quelques « apparitions » dont il avait dû être le témoin, et qui l'avaient sans doute effrayé.

— Probable, dit Borust.

Le soleil vert montait doucement dans le ciel. Surinx ouvrit la

boîte bleue qui était dans le sac de la femme brune et compta les pastilles qu'elle contenait. Il y en avait cent soixante-trois. Il compta aussi douze flacons pleins et un à demi plein.

— A raison d'une pastille par jour, et d'une gorgée d'eau, dit-il, cela devrait nous permettre, étant donné que nous sommes cinq, de tenir environ un mois. A supposer que les effets soient bien tels que cette Maria nous l'a dit.

— Ces femmes n'avaient pas l'air de trop mal se porter, fit remarquer Drofdo.

— Si elles étaient réelles, oui, dit Borust.

— Les pastilles, en tout cas, le sont, lança Quellog avec quelque vivacité.

— Ah ! on ne sait plus que penser ! constata Drofdo.

En fait, ils erraient entre le doute, le sentiment d'avoir rêvé, la croyance à l'existence des deux femmes et de la fillette, l'espoir, la dépression mentale.

— Nous avons touché leurs mains, reprit le petit brun et même leurs cheveux. Mais pourquoi ne nous ont-elles pas demandé comment nous étions arrivés sur cette planète, et ce que nous venions y faire ? Elles avaient l'air de trouver tout naturel que nous nous promenions autour de cette épave. Des créatures humaines ne se seraient pas comportées de cette façon-là. C'est « ce qui m'intrigue le plus, moi.

— Elles semblaient passablement insouciantes, fit observer le rouquin.

— Et notre conversation avec elles a immédiatement pris un tour plutôt bizarre, nota Surinx.

— Et elles sont parties si brusquement, dit Drofdo.

— N'essayons pas de comprendre, reprit Borust. Nous sommes les jouets de forces capricieuses.

— Elles ont dit elles-mêmes que leur Brang était fantasque, leur rappela Quellog. Et puis...

Il lança un juron retentissant et ajouta :

— Ça ne sert à rien de discuter. Parlons d'autre chose en attendant.

Mais ils ne purent pas parler d'autre chose tout au long de cette journée interminable et d'un calme oppressant. Le soleil semblait ne pas bouger dans le ciel. Le sable jaune n'avait pas le moindre frisson. Les montagnes gris perle demeuraient immuablement semblables à elles-mêmes. Une planète morte où retentissaient, près de l'épave d'un astronef, les vaines paroles de quatre hommes en proie à l'incertitude et à la terreur du lendemain.

Seul le muet ne disait rien. Mais il n'en pensait pas moins.

*

* *

Le lendemain fut plus long et plus monotone encore.

Ils avaient ressassé maintes fois tout ce qu'ils avaient déjà dit sur leur fantastique aventure, et l'ennui s'ajoutait maintenant à la crainte. Ils n'avaient même pas un jeu de cartes pour, se distraire.

Ils tournaient comme des âmes en peine autour de l'épave de *l'Obstiné*, ou bien ils se couchaient dans le sable et regardaient le ciel d'un oeil morne.

Trois jours s'écoulèrent ainsi, de plus en plus pénibles.

Du moins les pilules et les flacons produisaient leur effet. Ils ne souffraient pas de la faim. Ils n'en étaient pas tellement surpris, car ils avaient utilisé eux-mêmes des aliments concentrés, les pastilles, il est vrai, se présentaient sous un volume infiniment plus réduit. Et ils se demandaient comment une simple gorgée d'eau sentant l'ail pouvait apaiser leur soif pendant vingt-quatre heures.

Au début du quatrième jour, alors qu'ils étaient en train de prendre leur unique « repas » quotidien – ce qui était vite fait – ils virent un éclair mauve passer dans le ciel, au-dessus de la montagne, et, dans le même instant, Maria, la femme brune, mais vêtue de mauve cette fois, fut debout devant eux.

— Bonjour, dit-elle, le sourire aux lèvres. Comment allez-vous ?

Borust fut le premier à se ressaisir.

— Bonjour, dit-il. Nous allons bien. Nous commençons à nous demander si nous vous reverrions jamais.

— Oh ! fit-elle, ne nous étions-nous pas dit « au revoir » ? Au fait, comment êtes-vous arrivés sur cette planète ?

Enfin, la question qu'elles avaient omis de poser lors de la précédente rencontre.

Surinx ne jugea pas nécessaire de lui cacher la vérité.

— Dans un cargo, dit-il, qui s'appelle le *Discret*, et qui est quelque part, le nez enfoncé dans le sol, à une centaine de kilomètres d'ici. Nous sommes ce qu'on appelle des « irréguliers ». Nous étions venus pour ramasser des diamants. Nous en avons trouvé beaucoup et les avons mis dans notre soute quand nous avons constaté que nous ne pouvions plus repartir...

— Ah ? fit-elle. Des diamants ? Quelle drôle d'idée ! Quoi de plus vain qu'un diamant ? Mais vous êtes des « irréguliers » ? Très bien. Je vous félicite. Et vous ne pouvez pas repartir ? C'est encore mieux.

— Hé ! dit Drofdo. Nous préférierions ne pas rester dans un endroit aussi démunie de tout.

— Démunie ? Excusez-moi. J'avais oublié le sens de ce mot. Mais c'est drôle que vous trouviez cette planète démunie. Ah ! pendant que j'y pense, nous avons signalé à Brang que vous étiez ici. Il

nous a dit qu'il le savait déjà. Bien entendu, il ne pouvait que le savoir.

— Et qu'a-t-il dit d'autre ? demanda Surinx.

— Rien. Pourquoi aurait-il dit autre chose ? A propos de Brang, il faut que je vous raconte... Hoft vous le raconterait mieux que moi, mais ça ne fait rien, je vais Vous le dire.

— Qui est Hoft ? demanda Quellog. Ce nom me dit quelque chose.

— Ah ! c'est vrai. Vous ne le connaissez pas. C'est le père de Dasy, que vous avez vue avec moi. Un physicien célèbre, le chef de notre expédition. Il nous a toujours dit qu'il avait connu Brang avant que nous n'arrivions sur Grussin, ce qui est à peine croyable, mais ce qui est certainement vrai, car Hoft ne ment jamais.

L'albinos se passa brusquement la main dans les cheveux et s'écria :

— Il a connu Brang avant que...

— C'est ce qu'il raconte. Il l'avait rencontré à Dosminge, la capitale de la planète Druf, où était notre base. Je suis d'ailleurs originaire de Druf. Ils avaient sympathisé. Et Brang, qui était alors un vieil astronaute à la retraite, ayant appris que Hoft préparait officiellement un voyage d'exploration sur des planètes inconnues, lui avait dit : « Allez donc sur Grussin. Vous y trouverez des choses étonnantes. » Il avait donné au physicien toutes les coordonnées, et il allait lui confier des indications extraordinaires lorsqu'il était mort subitement.

Surinx pâlit, verdit, fourragea de nouveau dans sa chevelure.

— Et, s'exclama-t-il, vous l'avez retrouvé vivant sur cette planète-ci ?

— Oh ! on voit bien que vous ne connaissez pas Brang. Il fait sur Grussin des tas de choses tout aussi extraordinaires, et c'est pourquoi vous voudrez y rester. Mais il faut que je file. Mon mari m'attend pour planter des *hilolisses*. Au revoir.

Elle disparut aussi rapidement qu'elle était venue.

Ils furent un moment sans pouvoir parler. Grondt se tapotait 'le front comme pour dire :

— C'est une histoire de fous.

Ah ! la femme en mauve leur avait au moins apporté un nouveau sujet de conversation.

— Absolument incroyable ! dit enfin Surinx.

— Impossible ! proclama Drofdo.

— Vous voyez bien, affirma Borust, qu'il s'agit d'une nouvelle façon de nous faire tourner en bourriques.

— Et si pourtant c'était vrai ? dit rêveusement Quellog.

CHAPITRE X

Le lendemain matin, ils venaient de sucer leurs pastilles. C'était pour eux le meilleur moment de la journée : ils entendaient « chanter » en eux toutes les essences et tous les principes d'une nourriture mystérieuse et raffinée. Ensuite, l'ennui de l'attente, du désœuvrement, recommençait.

Grondt bâillait, en mettant soigneusement sa main devant sa bouche. Surinx essayait de se distraire en faisant de petits dessins dans le sable. Borust méditait. Drofdo se livrait à des exercices de gymnastique pour entretenir sa superbe musculature. Quant à Quellog, comme à l'ordinaire, il ' étudiait dans ses jumelles le paysage, que pourtant il devait connaître dans tous ses détails.

Ils entendirent un sifflement allègre. C'était l'air d'une vieille chanson d'astronautes qu'ils connaissaient fort bien. Ils se retournèrent tous brusquement, car cette petite musique insolite avait pris naissance dans leur dos. Ils virent alors un personnage qui venait de surgir de derrière l'épave du vaisseau spatial et qui s'avavançait vers eux d'un pas nonchalant.

De saisissement, ils faillirent perdre le souffle.

— Bonjour, les amis ! leur dit le personnage.

Aucun d'eux ne répondit. La stupeur bloquait les paroles dans leur gosier et même les pensées dans leur cerveau.

— Hé ! quoi, fit l'insolite promeneur, vous ne me reconnaissez pas ?

Ils ne le reconnaissaient que trop bien. Et en même temps tout, en eux, se refusait à 'le reconnaître.

Il portait une tunique bleue ornée de l'insigne des anciens navigateurs de l'espace. Il était coiffé d'une casquette plate d'où sortaient des touffes de cheveux blancs. Il était large, grand, trapu, solide, et il avait un visage extrêmement large, rougeaud, tanné, presque cramoisi, souriant et même hilare, de beaux yeux d'un bleu vif, un nez assez fort.

Il reprit :

— Je m'attendais à un accueil plus chaleureux de la part de vieux amis. Mais c'est l'émotion de me revoir, sans doute, qui vous coupe le sifflet.

Surinx s'écria d'une voix étranglée et craintive :

— Vous n'êtes pas Brang ! Pas le Brang que nous avons connu.

— Hé ! qu'en savez-vous ? On commet tant d'erreurs sans le

vouloir. On se promène dans cet univers au milieu de tant d'illusions qu'il est toujours présomptueux de lancer des affirmations péremptoires.

Quellog fit un effort terrible pour déclarer d'une voix tremblante :

— Brang était infirme, mutilé.

Le personnage eut un petit rire qu'ils connaissaient bien.

— Voulez-vous, mon cher Quellog, que je dévisse ma jambe gauche et mon bras droit pour vous convaincre ?

— Non, non, ne faites pas ça, s'écria Borust. Je ne pourrais pas le supporter.

— Bon. Bon. Je reste comme je suis. Je ne veux pas, mon cher Borust, mettre à mal vos nerfs trop sensibles.

— Vous n'êtes pas Brang, répéta l'albinos. Brang est mort. Nous l'avons nous-mêmes porté en terre.

— Hé ! que savez-vous de la mort ? Je veux dire de ma mort à moi. Pouvez-vous affirmer que vous n'avez pas été victimes en l'occurrence d'une petite illusion ?

— Vous n'êtes qu'un fantôme ! lança Drofdo. Et un fabricant de fantômes.

Le retraité de la navigation spatiale éclata d'un rire généreux.

— Ha, ha ! vous avez aimé mon petit cinéma, j'espère. Mais moi, je ne suis pas un fantôme. Allons, avancez. Serrez-moi la main. La main droite, si vous avez peur que l'autre ne se dévisse. Touchez-moi. Palpez-moi.

Ils ne bougèrent pas. Ils restèrent plantés comme des quilles ahuries à cinq pas de l'extraordinaire personnage, qui, pourtant, semblait bien inoffensif et cordial.

— Voyons, reprit celui-ci, auriez-vous oublié la charmante et unique soirée que nous avons passée ensemble dans une taverne plutôt miteuse de Tlousat ? Il me semble même que nous avons bu pas mal de *sloumsé*.

— Oui, dit Surinx, les dents serrées. Nous nous souvenons fort bien. Mais le Brang avec qui nous avons bu et parlé, n'était pas vous. Vous lui avez simplement emprunté sa voix et son visage. Et si vous n'êtes pas un fantôme, ou une apparition, ou une hallucination, si, comme je le crois et comme vous nous le demandez, il est possible de vous palper, de toucher votre nez, vos cheveux, vos bras, vous n'êtes en tout cas pas un homme.

Le sourire du vieux navigateur s'élargit.

— Je suis un homme en ce moment. Oh ! je conviens que demain je serai peut-être autre chose. Et autre chose encore la semaine prochaine, ou dans sept cents ans. Mais pour le moment, je suis bel et bien votre vieux Brang, celui qui vous a redonné goût à la

vie, et qui va vous y redonner goût une fois de plus. Tout d'abord, puisque j'ai parlé de *sloumsé*, laissez-moi vous dire que j'en ai apporté une bonne bouteille, une vraie, que nous allons boire ensemble en l'honneur de nos retrouvailles.

Il tira effectivement de la sacoche accrochée à sa ceinture un gros flacon et une timbale. Il remplit celle-ci et la tendit à Surinx qui la prit machinalement. Il sortit de son sac, successivement, cinq autres gobelets destinés au rouquin, au petit brun, à l'athlète et au muet, se réservant le dernier qu'il remplit aussi à ras bord et leva en disant :

— Trinquons.

Ils burent, retrouvèrent la saveur familière, délicieuse et forte du *sloumsé*, ce qui les réconforta.

— Et maintenant, s'écria Borust, faites-nous savoir quel est le sort que vous nous réservez. Puisque nous sommes en votre pouvoir et que vous nous avez déjà donné un aperçu des tours que vous pouviez nous jouer sur cette maudite planète.

Le personnage à la tunique bleue leva une main apaisante.

— Ne vous ai-je pas dit à l'instant que je voulais pour la seconde fois vous redonner goût à la vie ?

Ils continuaient à Je regarder avec des yeux incrédules.

— Qui êtes-vous ? demanda Surinx. Ou plutôt, qu'êtes-vous ?

Le nouveau venu, l'incroyable nouveau venu, lui posa¹ gentiment la main sur l'épaule.

— Nous en reparlerons une autre fois. Pour le moment, finissons ce carafon. Asseyez-vous.

Ils lui obéirent, avec des gestes de somnambules. Borust se demandait s'il devait avoir peur ou pas.

Ils burent de nouveau. Brang fit claquer sa langue et dit :

— Pas mauvais, hein ?

— Très bon, fit Quellog. Du vrai *sloumsé*.

Il y eut un petit silence, plein de questions, de stupeurs, d'incertitudes, de vagues craintes, de grands espoirs.

— On dit que vous êtes le maître de cette planète, fit l'albinos.

— Oh ! c'est beaucoup dire. Qui est le maître de qui ou de quoi ? Si celui qui se pose le premier sur un monde désert en devient le propriétaire, eh bien ! celui-ci m'appartient !

— Vous êtes très puissant, dit Drofdo. Vous êtes capable de choses extraordinaires. On ne le dirait pas en vous voyant.

Le gros rire éclata de nouveau.

— Cela vous confirme qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

— C'est vous, n'est-ce pas, osa demander Surinx, qui avez mis notre cargo les jambes en l'air ?

Nouveau rire, plein de cordialité.

— Un simple jeu de société. Une petite expérience de physique

amusante. Mais c'était pour vous éviter des ennuis beaucoup plus graves. Vous, Surinx, et je vous le dis de science sûre, vous seriez mort de mort violente, réellement, et irrémédiablement mort, dans les trois mois, et vous, Quellog, vous auriez subi le même sort, dans les mêmes circonstances. Un accident d'ascenseur. Vous, Borust, vous auriez péri, victime d'un incendie, à la même date, dans la ferme que vous auriez achetée avec l'argent d'un héritage, et au cours de la première nuit qui aurait suivi votre installation. Vous, Drofdo, vous auriez fini dans un drame passionnel, sous les coups d'un mari jaloux. Pour vous, Grondt, je suis moins sûr, car je vous connais moins bien, mais j'ai tout lieu de penser que votre trépas précoce aurait eu pour cause une arête de poisson qui vous serait restée dans le gosier.

Le muet eut un grognement apeuré et porta sa main à sa gorge.

— Il vaut donc mieux que vous restiez ici et que vous soyez voués à des morts plus douces. Maintenant, fini de rire, et passons aux choses sérieuses. Levez-vous.

L'ancien navigateur avait pris une voix terrible pour prononcer ces dernières paroles.

Ils se levèrent, épouvantés. Lui s'était éloigné de quelques pas et les regardait d'un oeil narquois.

— Surinx, approchez.

L'albinos hésita, puis obéit. Il dit d'une voix rauque :

— Vous n'allez tout de même pas me tuer ou me jouer quelque vilain tour ? Quand je pense que nous avions pour le vieux Brang une affection sans borne, et que nous nous étions juré d'aller porter des fleurs sur sa tombe à notre retour.

— J'en suis très touché. Mais ne soyez pas stupide. Vous tuer ? Quelle idée ! Tournez-vous.

— Qu'allez-vous faire ?

— Surtout, ne bougez plus. Je vais mettre en vous le *houfni*.

Brang posa sa main sur la tête du cosmonaute, et ils entendirent un petit bruit de crécelle.

— Surtout, ne bougez pas. Il n'y en a que pour une minute.

Les autres contemplaient ce spectacle incompréhensible, immobiles comme des candélabres.

— Bon. Voilà qui est fait. Au suivant. A vous, Borust. Vous êtes vraiment un très beau rouquin et vous auriez fait un fermier de premier ordre. Mais il vaut mieux y renoncer pour un sort plus digne de vos pensées secrètes et poétiques et de votre goût de l'indépendance.

Le bruit de crécelle se fit entendre de nouveau. Les mains de Borust tremblaient légèrement.

Le même cérémonial se répéta pour les trois autres.

— Et maintenant, dit Brang, je vais vous emmener dans un endroit plus riant et plus humide que celui où nous sommes. Mais auparavant, il faut que nous fassions un petit essai. Vous savez déjà, je crois, ce qu'est le *houfni*, ou tout au moins à quoi ça sert.

Ils le savaient vaguement, puisque les femmes en rouge leur en avaient parlé. Cela les avait d'ailleurs un peu rassurés d'entendre ce mot.

— C'est, dit Drofdo, ce qui permet de *fléouter*.

— Très exact, mon garçon. Vous allez désormais voler comme des hirondelles ou des condors, mais beaucoup plus vite. Vous voyez que nous n'aurez pas tout perdu en retrouvant le père Brang. Venez ici, Surinx. Repérez là-bas ce tas de cailloux, à environ cent cinquante mètres. Considérez que c'est là que vous voulez aller, ne le perdez pas des yeux, et dites : « Brang » mentalement, ou à voix haute, peu importe. Dans la même seconde, vous y serez transporté.

— On ne risque pas de se casser la figure en atterrissant ?

— Aucun risque. Aucun apprentissage n'est nécessaire. Ça marche ou ça ne marche pas. Mais dans un cas comme dans l'autre, on ne craint absolument rien. Allez-y ! Ça doit marcher.

Ça marcha. A peine Surinx eut-il dit : « Brang » qu'il fut sur le tas de cailloux. Il fit un grand geste des deux bras et revint de la même façon.

Tous les autres essais furent concluants.

— Et si ça n'avait pas marché ? demanda Quellog.

— J'aurais recommencé la préparation, avec un petit air de crécelle un peu plus fort. Et maintenant, en route.

— Où allons-nous ?

— Sur la lune, parbleu ! Sur ma lune verte ! Nous procéderons par bonds successifs. Qu'on fasse cinquante mètres, cinquante kilomètres ou cent cinquante mille kilomètres, la durée du trajet est toujours la même.

— C'est sensationnel, dit Drofdo. Et c'est grisant. J'ai été champion de saut en longueur de la planète Grilper. Mais je n'aurais jamais cru qu'on puisse faire des bonds pareils.

— On peut aussi aller moins vite, planer, décrire des courbes. Mais cela, il faudra qu'on vous l'apprenne. Je passe devant. Pour vous montrer le chemin. Filez toujours bien dans la même direction que moi. Nous allons faire un premier saut jusqu'au sommet de la montagne. Vous me rejoindrez. Et nous continuerons ainsi jusqu'à destination. Je file.

Il disparut comme un éclair. Et ils virent dans le même instant sa minuscule silhouette se détacher sur le ciel, tout en haut de la plus proche colline.

Ils n'hésitèrent pas à le suivre.

Ils se demandaient toujours un peu s'ils ne rêvaient pas. Ils ne parvenaient toujours pas à se convaincre que ce Brang était le même que celui qu'ils avaient connu et qu'ils avaient laissé dans sa tombe, au cimetière de l'astroport de Tlousat. Mais ils commençaient à éprouver de la sympathie pour ce Brang nouvelle manière. Pour ce Brang fantasmagorique.

En deux bonds, ils franchirent la plaine immense et jaune qu'ils connaissaient déjà, puis une seconde chaîne de montagnes, puis une plaine plus vaste encore.

Après chaque saut prodigieux, ils se retrouvaient tous les six.

— Ça marche ? demanda Brang.

— Follement bien, dit Drofdo. Je n'aurais jamais rêvé de voyager de cette façon-là.

— C'est très commode, dit Brang. Qu'est-ce qui ne va pas, Borust ? Vous semblez un peu pâle. Auriez-vous peur ?

— Du tout, dit le rouquin. C'est formidable. Simplement un léger vertige. Puis-je me reposer une minute ?

— Bien sûr. Le manque d'habitude. Asseyons-nous un instant. Quel est celui d'entre vous qui m'a demandé qui j'étais, ou plutôt ce que j'étais ?

— Moi, dit Surinx.

— Je suis Brang, naturellement. Celui que vous avez connu, et qui vous a donné les coordonnées de cette planète. Au fait, avez-vous trouvé des diamants ?

— Nous en avons rempli notre soute. Mais je n'y pensais même plus.

— Les diamants sont chose si vaine ! Ah ! je vous disais donc que je suis Brang. Mais je suis aussi ce que vous appelez un farceur. Disons un farceur cosmique. Je vous donnerai des détails plus tard.

CHAPITRE XI

Au terme des quatre bonds suivants, ils virent la lune.

Une lune énorme, qui masquait tout un vaste pan du ciel, un peu au-dessus de l'horizon. Une lune fabuleuse, éclairée dans toute sa totalité par le soleil vert, verte elle-même, mais d'un vert tout différent, moins rayonnant, mais plus nourri, plus tangible, comme le serait la toison d'un animal couleur de mousse et d'herbe, plus rafraîchissant, plus appétissant.

Les quatre « irréguliers » et leur serviteur muet contemplèrent un moment sans rien dire ce corps céleste extraordinaire et volumineux.

— La lune énorme ! s'exclama Borust.

— Oh ! fit Brang, elle n'est pas aussi grosse qu'il y paraît. Elle n'est même pas à cinquante mille kilomètres. C'est pourquoi son diamètre apparent semble considérable.

— Elle est touffue, dit Surinx. Qu'est-ce qui pousse là-dessus ?

— Principalement du chiendent. C'est ce qui se répand le plus vite. Une très jolie plante, d'ailleurs. C'est moi qui ai ensemencé Jolno, soit dit en passant.

— Jolno ? Ah ! oui, c'est le nom de ce satellite. Mes compliments.

— Oh ! je n'ai pas grand mérite, dit Brang. Mais vous verrez quand nous y serons.

— Et vous croyez, demanda Borust, que nous pourrions sauter jusque là-bas ? Je veux dire jusque là-haut ?

— Nous sommes venus jusqu'ici pour ça. Préparez-vous.

— Ne risquons-nous pas de périr par manque d'air, ou par congélation durant le trajet ? reprit le rouquin, toujours un peu méfiant.

— Etes-vous, oui ou non, capable de rester sans respirer pendant deux dixièmes de secondes ? Et ne pourriez-vous pas sauter à travers un cercle de feu, ce qui demanderait à peu près le même laps de temps ?

Drofdó se mit à rire.

— En ce qui me concerne, je peux rester trois minutes sous l'eau sans éprouver le besoin de reprendre haleine. Bon. Allons-y.

— Une dernière recommandation, dit Brang. Nous allons nous poser au centre même de Jolno, je veux dire le centre apparent par rapport à l'endroit où nous sommes. Regardez-le bien. Je vais filer le

premier, comme précédemment. Glissez-vous aussitôt dans mon sillage. Mais comme sur les grandes distances, il peut y avoir malgré tout une petite dispersion à l'arrivée, si je me retrouve un peu loin de vous, je vous ferai entendre, dès que nous nous serons posés, un petit air de saxophone. Vous me découvrirez aisément en *fléoutant* dans la direction d'où viendra la musique. Allez ! Je compte jusqu'à trois, et hop !

Brang disparut, et ils lui emboîtèrent tous, si l'on peut dire, le pas.

Surinx n'eut pas le temps de penser à quoi que ce soit, ni d'éprouver quoi que ce soit. Il se retrouva tout seul les pieds dans l'herbe, et passa la main dans ses cheveux blancs. A perte de vue, tout était vert et, un peu au-dessus de l'horizon trônait un globe énorme, d'une ravissante couleur jaune, avec ça et là quelques stries gris perle : la planète Diam, ou Grussin, qu'il venait de quitter. Une bonne partie de sa surface était d'ailleurs dans l'ombre.

Une mélodie endiablée, nasillarde et un peu mélancolique, qui sans aucun doute sortait de la bouche d'un saxophone, venait de sa gauche. Il *fléouta* sans hésiter vers la source de ce petit concert. Il lui fallut s'y reprendre à trois fois avant d'apercevoir Brang qui était couché dans le chiendent, sur un élégant petit tertre.

— Vous êtes le premier, Surinx. Mes compliments. Vous avez dû passablement vous éparpiller, ce qui n'est pas surprenant la première fois. Ça s'est bien passé ?

— Pas eu le temps de m'en apercevoir.

— Tant mieux.

Drofdo arriva. Un sourire d'ange fendait son visage juvénile. Puis Grondt, qui fit de grands gestes pour exprimer, son contentement, puis Quellog. Le petit brun semblait très excité par sa translation instantanée.

Borust fut le dernier.

— C'est un peu effrayant, dit-il. Mais je dois reconnaître que ça a du charme. Il m'est parfois arrivé de rêver que je me déplaçais ainsi. C'était un enchantement, mais rien en comparaison.

— J'ai toujours su que vous étiez un éminent rêveur, lui dit Brang. Mais qu'est-ce qu'un rêve ?

Ils se turent un instant, contemplant la planète couleur safran.

Drofdo reniflait.

— Il règne ici une bien agréable fraîcheur. Mais l'air sent un peu l'ail.

— C'est dû à l'humidité. Pour ma part, je trouve ce parfum très agréable. Vos narines s'y feront aussi. Cela donne d'ailleurs à l'air qu'on respire sur Jolno des vertus toniques.

Les nouveaux venus regardaient le paysage. Quellog avait tiré

ses jumelles de leur étui.

— C'est frais, dit-il, c'est verdoyant, c'est vivifiant, mais un peu désert. Allons-nous rester ici ?

Brang sourit.

— Ma foi, non. J'ai choisi cet endroit parce qu'il est le plus pratique pour l'arrivée d'un groupe de débutants. On risque moins de se perdre. Mais je vais vous mener jusqu'à mes petites installations, à deux cents kilomètres d'ici. L'affaire de cinq ou six bonds et de deux ou trois minutes. Suivez-moi.

Ils bondirent au-dessus du chiendent et, à partir du quatrième bond, ils découvrirent un paysage toujours aussi vert, mais plus nuancé, moins plat, avec çà et là des taches d'autres couleurs, des collines charmantes, des végétaux plus amples, de petits lacs aussi bleus que le ciel, car le ciel était du même bleu intense que sur Diam, des bosquets, des ruisselets, des ruisseaux et même une jolie rivière qui serpentait langoureusement entre des haies de fleurs blanches.

Finalement, ils se posèrent sur une sorte de haute terrasse d'où ils voyaient, au-dessous d'eux, éparpillés dans la nature, des espaces nus sablés, des bandes de gazon formant des décorations abstraites, des parasols multicolores, des piscines, des cabanes qui ressemblaient à des palais, des palais qui n'étaient peut-être que des cabanes, des massifs de fleurs réellement énormes, des sortes de kiosques à musique, des agrès, des lampadaires, de gros ballons et une foule d'autres choses encore, dont quelques-unes très singulières et attrayantes.

— Voici mon domaine, dit Brang. Mes installations ne couvrent qu'un petit millier d'hectares. Le chiendent est allé plus vite que moi. Il est vrai que j'aurais pu aller plus vite que lui. Mais je ne vois pas la nécessité de m'agrandir pour le moment.

Surinx hésita un instant et demanda :

— Où sont les autres ? Je ne vois personne. Je veux parler des gens de *l'Obstiné*. Nous avons cru comprendre qu'ils vivaient ici.

— Oh ! ils vivent où ils veulent et comme ils l'entendent, ce qui sera aussi votre cas. Ils sont peut-être en train de planter des *hilolisses* dans les environs. Ou ceux d'entre eux qui ne craignent pas la chaleur se promènent sur la planète. Ou bien ils font une excursion sur Muss, le satellite de Jolno, car Jolno a lui-même un charmant petit satellite, tout rose et minuscule, qui ne gravite qu'à cinq cents kilomètres de la lune verte. On ne le voit pas en ce moment, mais il ne tardera pas à se montrer.

— Ah ! bon, dit Borust. Où allons-nous loger ?

— Vous n'avez que l'embarras du choix. Je vous conseille de vous installer provisoirement dans cette espèce de pavillon chinois que vous voyez là, juste en face. Sans doute voulez-vous vous reposer.

Vous y trouverez tout ce qu'il faut pour dormir confortablement : des lits en bois, en fer, en plastique, en étain, des coussins, des tapis, des hamacs, des nattes, des couches faites d'air ou d'eau, de tous modèles et de toutes tailles.

— Et vous, Brang, où logez-vous ? Où dormez-vous ? demanda Surinx.

— Je loge dans la maison qui est sur cette terrasse. Je dors n'importe où. Généralement dans une cuvette.

— Une cuvette ?

— Oui, une petite cuvette, comme celles dans lesquelles on se lavait les mains autrefois. Je la remplis d'eau d'abord. Je vous expliquerai plus tard. N'oubliez pas que je suis un farceur. Un farceur intersidéral. Mais je vous laisse. C'est l'heure de ma méditation sarcastique. Je vous reverrai demain, ou l'an prochain. Et n'oubliez pas que vous êtes sur la lune verte, dans le domaine de la désinvolture harmonieuse. Bonsoir.

Il disparut dans la maison baroque près de laquelle ils étaient. Et avant que la porte ne se refermât d'elle-même, ils virent qu'il dévissait sa jambe gauche.

Ils restèrent un moment à contempler cette porte de couleur bleue et sur laquelle étaient peints une planète jaune, un satellite vert, et le satellite rose de ce satellite. On voyait au-dessous l'insigne des retraités de la navigation spatiale.

Drofdó s'écria :

— Qui aurait pu croire que notre Brang, qui déjà sortait de l'ordinaire, était aussi sensationnel ?

Le jeune athlète, négligeant de *fléouter*, descendit quatre à quatre les marches de la terrasse, sauta sur la première barre fixe qu'il rencontra, et fit le grand soleil.

— Et moi je vous dis que c'est notre Brang, répéta Drofdó.

Borust venait de déclarer qu'il avait encore un petit doute dans l'esprit.

— Voyons ! reprit le jeune cosmonaute. Le Brang que nous venons de quitter est capable de trop de choses extraordinaires pour qu'il ne l'ait pas été aussi de sortir d'une tombe.

— Possible, concéda le rouquin. Mais ce n'est pas un homme. Pas un homme comme nous, je veux dire.

— Je m'en moque bien ! Qu'il soit ce qu'il voudra, pourvu qu'il nous assure une vie belle ! Je suis pour la désinvolture harmonieuse, comme il dit. Et le fait qu'il ne soit pas réellement un homme confirme plutôt qu'il est bel et bien aussi le vieux dur à cuir que nous avons connu à Tlousat.

— D'accord, dit Surinx. Mais je n'en suis pas encore revenu.

Ils étaient dans une salle curieusement bariolée, assis dans de

bons fauteuils faits d'une matière transparente. Ils avaient visité l'espèce de pavillon chinois, y avaient trouvé des chambres, des lits, des coussins, des hamacs et toutes sortes d'autres choses utiles ou superflues. Ils avaient traversé également d'autres pièces, de repos, de jeux, de divertissements. Ils étaient maintenant dans celle où l'on entrait directement en venant du dehors.

Une voix sortit d'un mur. Ils reconnurent aussitôt la voix de Brang qui leur disait :

— J'ai oublié de vous prévenir. Si vous éprouvez le besoin de vous restaurer, vous trouverez le nécessaire dans le placard qui est à gauche de l'entrée.

— Des pastilles ? demanda Quellog.

— Non. Les pastilles ne sont faites que pour les excursions. Des nourritures plus solides. Je pense que vous découvrirez un gigot, de la mortadelle et des fruits confits. Sur le rayon au-dessus, il y a des boissons variées. Bonsoir. Je me retire dans ma cuvette.

Ils allèrent ouvrir le placard. Ce que Brang leur avait annoncé y était en effet. Ils n'avaient pas très faim, mais grignotèrent quelques fruits confits et avalèrent une rasade de *sloumsé*.

— Ça va mieux qu'il y a deux jours, dit Borust avec un grand sourire.

— Et ça va aller de mieux en mieux, dit Drofdo.

La porte s'ouvrit. Un homme entra. Il était grand, blond. Quarante ans environ. Vêtu d'une sorte de pagne rose. Il tenait dans sa main une énorme fleur multicolore. Il avait des lunettes. Il souriait, montrait ses dents blanches.

— Ah ! fit-il, c'est vous les nouveaux ? Vous avez *fléouté* jusqu'ici. Bonjour !

— Bonjour, dit Surinx.

— Je m'appelle Hoft, dit-il.

— Ah ! fit Borust, vous êtes le chef de l'expédition de l'*Obstiné*.

— J'étais. Mais il n'y a plus de chef, plus d'expédition, plus d'*Obstiné*, plus de règlements, plus de consignes. Nous avons trouvé notre port d'attache. Bonjour !

— Bonjour, répéta lui aussi Surinx. Vous êtes un physicien célèbre.

— Plus de physicien. Et même plus de physique.

Ils le regardèrent avec curiosité. Malgré sa tenue sommaire, l'homme qui venait d'entrer avait un aspect impressionnant, un air de grande autorité dû à un grand savoir.

Les quatre « associés » avaient toujours eu un léger complexe d'infériorité devant les pontes de la science. Ils n'étaient pas ignares ni incultes. Tous les quatre, ainsi que leur métier d'astronautes l'exigeait, avaient des connaissances poussées en mathématiques. Surinx avait en

outre des notions solides de physique atomique, Quellog de géologie et surtout de minéralogie, Drofdo s'intéressait à la biologie et à la psychologie animales, Borust était un zoologue amateur et savait par cœur une foule de poèmes anciens ou récents. Mais aucun d'eux ne sortait d'une grande école. Il était d'ailleurs sans précédent que des gens sortant d'une grande école soient devenus des « irréguliers ».

L'idée qu'ils allaient rencontrer d'authentiques savants, membres d'une expédition officielle de recherches, les intimidait un peu.

— Je m'appelle Surinx, dit l'albinos.

Ils se présentèrent à tour de rôle. Sauf Grondt que Quellog présenta. Le muet était d'ailleurs le moins complexé des cinq.

Hoft les regardait, semblait les soupeser, d'une façon attentive, mais amicale.

— Vous connaissez bien Brang ? lui demanda Drofdo.

— Chaque fleur a son parfum, répondit l'ex-physicien. Celle que je tiens à la main en possède un qui est remarquable. Sentez. Naturellement, je connais Brang.

— Est-il vrai que vous l'avez vu mourir sur la planète d'où vous venez ?

— N'est-ce pas, que le parfum est délicieux ? Bien sûr, j'ai vu Brang mourir. Mais Brang est une créature qui sort absolument de l'ordinaire.

— Qu'est Brang, au juste ? demanda Surinx.

Hoft eut un sourire qui illumina son beau visage d'intellectuel raffiné.

— Il vaut mieux qu'il vous l'explique lui-même quand il sera en humeur de le faire. Mais cela ne saurait tarder. Vous savez que vous pouvez cueillir des fleurs. Autant que vous voudrez, et faire tout ce qui vous passera par la tête.

— Nous pourrions même nous battre, si cela nous chantait ? demanda Quellog.

— C'est une idée qui ne vous viendra pas. Mais je cherchais du renfort. Nous sommes trois ou quatre, en train de planter des *hilolisses*. Venez donc nous aider. Si toutefois cela vous agrée.

— Avec plaisir, dit Surinx.

— Eh bien ! suivez-moi. Ce n'est pas loin. Nous irons à pied, car vous ne savez peut-être pas encore très bien *fléouter* avec toutes les nuances que cela comporte. Mais vous apprendrez vite.

Ils prirent un sentier rose qui se glissait entre le gazon. Ils gravirent des tertres, longèrent des piscines pleines d'une eau d'un beau bleu, virent des arbres géants surmontés de panaches fleuris, admirèrent des cabanes dont les formes incitaient à la joie, marchèrent sur des tapis et des mosaïques. Au-dessus d'eux passèrent quatre

créatures humaines qui piaillaient gaiement.

— Vous n'êtes qu'une quarantaine, je crois, dit l'albinos.

— Trente-huit exactement. Quinze hommes, dix-neuf femmes et quatre enfants. Trente-neuf avec notre chien Zozo, qui *fléoute* encore mieux que nous. Avec vous, cela fera quarante-quatre... Quarante-cinq si l'on compte Brang.

— Brang est-il le seul de son espèce ?

— Il nous a toujours semblé unimaginable qu'il puisse y avoir ici un autre Brang. Naturellement, il est seul. Mais il aime la compagnie. Il préside nos banquets. Il est le maître de Grussin, de Jolno et de Muss.

— Vous n'êtes tout de même pas ses esclaves ? dit Quellog.

Hoft se mit à rire.

— Ce serait plutôt le contraire ! Il nous accorde tout ce que nous désirons. Ce qui ne l'empêche pas d'être fantasque et désinvolte.

— Mais enfin, qu'est-il ?

— Je vous ai dit qu'il vous l'expliquerait lui-même.

Borust, qui marchait devant eux, esquissa soudain un petit pas de danse, et *fléouta* sur une dizaine de mètres.

— Eh ! lui, cria Surinx. Qu'est-ce que tu fais, rouquin ?

— J'apprends la désinvolture.

— Oui, dit Hoft. La désinvolture harmonieuse. C'est notre mode de vie ici. Nous nous en trouvons fort bien. Vous verrez, vous verrez...

Ils arrivèrent sur une grande esplanade bordée d'arbres magnifiques. Et ils aperçurent aussitôt la petite Mira sur son cheval rouge. Suspendue à dix mètres au-dessus du sol, elle se balançait doucement. Elle cria :

— Hé ! les nouveaux ! Bonjour !

Au-dessous d'elle, deux femmes et un homme semblaient se livrer à quelque travail d'horticulture. Ils reconnurent Maria et Dasy, qui étaient vêtues de bleu et portaient des paniers bleus. L'homme était grand, bran, coiffé d'un petit chapeau pointu et avait le torse moulé dans un léger tissu bleu. Avec une sorte de plantoir, il faisait des trous dans le sol. Il leva la tête quand le groupe approcha d'eux.

— Hé ! s'écria la jeune fille blonde. Voici les désinvoltes du *Discret*. Salut !

Elle se pencha vers le sol pour déposer quelque chose dans un des trous qui venaient d'être creusés.

— Salut ! dit l'homme. Je m'appelle Malrus.

— Le commandant de l'*Obstiné* ? demanda Surinx.

— Ex-commandant. Vous venez nous aider ? Aidez-nous.

— Que faites-vous ?

— Nous plantons des *hilolisses*.

— C'est quoi ? Des graines de légumes ? Ou il va en sortir des arbres en fleurs ?

Maria, qui n'avait encore rien dit, eut un rire léger et cristallin.

— Sur Jolno, dit-elle, les légumes et les arbres poussent tout seuls.

— Mais alors, de quoi s'agit-il ?

— Vous le verrez quand l'éclosion se produira.

— Et ça va éclore quand ?

— Demain soir. Pour l'instant, aidez-nous.

Elle leur distribua des plantoirs et des paniers bleus. Dans les paniers bleus, il y avait de petites boules jaunes, qui ressemblaient un peu à des pois chiches, et n'étaient pas plus grosses.

Ils se mirent au travail.

Ce même soir, sur la terrasse où ils avaient abordé en arrivant, ils firent la connaissance des désinvoltés de *l'Obstiné*, du moins de ceux qui étaient là, car il en manquait une douzaine dont les autres ne semblaient pas se soucier.

Hoft fit les présentations. Chaque nom était accompagné de titres prestigieux : Houlmir, ex-professeur de chimie à la célèbre université de Voala, Krag, ex-prix Loagour de biologie, un prix d'un renom universel, Jaïna Soligne, ex-électronicienne, ex-directrice de la célèbre Fondation Bruisse, Lala Houlmir, psychotechnicienne émérite, d'autres encore, qui avaient professé ou étudié dans des universités fameuses.

L'albinos, le rouquin, le petit brun et le bel athlète se sentaient un peu gauches. Seul Grondt avait l'air très à l'aise, arborait un fin sourire sur son visage sans âge, faisait de petits plongeurs pour saluer les messieurs, baisait délicatement la main des dames.

Mais quand ils eurent pris place un instant plus tard à la grande table commune dressée sur la terrasse, ils se détendirent un peu. Car on parla de tout, sauf de science, de maladies, de politique, d'événements. On riait beaucoup. Tous les propos avaient un parfum de comédie et la légèreté de la mousse du Champagne.

Hoft se pencha vers Surinx qui était assis à son côté et lui dit :

— Vous savez que vous pouvez parler ou vous taire, siffler si ça vous chante, imiter des cris d'oiseaux, ou vous envoler si l'envie vous en prend. Une seule chose est exclue : la gêne, la contrainte, l'ennui.

Les « irréguliers » s'attendaient à voir paraître Brang. Mais Brang ne vint pas.

Borust demanda pourquoi.

— Oh ! lui répondit distraitemment Malrus, il doit être en train de se livrer à une méditation sarcastique, dans sa cuvette.

Quand ils se retrouvèrent seuls dans leur pavillon chinois, les

ex-cosmonautes du *Discret*, en proie à un léger et agréable vertige, échangèrent leurs impressions.

— Ces gens avec qui nous venons de dîner sont bien divers, dit Surinx.

— Tant mieux, fit Quellog. Mais ils ont tous entre eux quelque chose de commun.

— Quoi ? demanda Surinx.

— Un grand air de désinvolture et de bonheur, dit Borust. Nous ne savions guère ce que c'est avant d'arriver ici. Et pourtant j'avais souvent rêvé d'une vie qui...

— Moi aussi, dit Surinx. Tu penses qu'on va être heureux ici ?

— Oui. Et désinvoltés.

Le muet approuva d'un grand mouvement de tête et agita ses mains avec enthousiasme.

CHAPITRE XII

Quand il gagna, le lendemain matin, la salle commune pour y prendre son petit déjeuner, Surinx y trouva Brang, attablé devant un grand café au lait. Il eut un choc. Brang le regardait de ses yeux amicaux. Il n'avait qu'un bras.

— Ne prenez pas, dit-il, cet air de volaille qui vient de découvrir dans son nid un réveille-matin. Je me suis amputé d'un bras pour ressembler davantage au vieux Brang que vous avez connu et que je suis, afin de vous mettre plus à l'aise. Asseyez-vous et mangez.

L'albinos obéit. Il ne savait comment poursuivre la conversation.

— Ne parlez pas, fit Brang. Ne parlez pas parce que vous ne savez pas quoi dire. Souriez. Très bien, très bon et très amical sourire. Je suis d'ailleurs pressé. Il faut que j'aille jeter un coup d'oeil sur les *hilolisses*.

J'étais simplement venu pour vous dire de ne pas manquer ce soir d'assister, vous et vos camarades, à leur éclosion. Ce n'est pas une obligation, bien entendu, mais ça en vaut la peine.

Il se leva et ajouta en riant :

— J'ai gardé mes deux jambes, comme vous le voyez. Pour *fléouter*, il est indifférent qu'on en ait une, ou deux, ou pas du tout. Mais pour marcher, il en va autrement. Et j'aime bien faire un peu de marche de temps à autre. A ce soir, Surinx.

Un instant plus tard, l'albinos disait avec émotion à ses compagnons qui étaient venus le rejoindre :

— Je l'ai vu, j'ai vu Brang. Il sort d'ici. Il nous invite à aller assister à l'éclosion des *hilolisses*. Je n'ai aucune idée de ce que ça peut être.

— Probablement une espèce de feu d'artifice, dit Quellog.

Ce jour-là, ils firent toutes sortes de choses dont la première fut d'aller choisir d'autres vêtements dans un grand hall. Ils se baignèrent dans les piscines. Ils utilisèrent l'abondant appareillage de gymnastique pour grimper, sauter, jongler, s'assouplir les muscles. Et Drofdo fit d'étourdissants soleils à la barre fixe. Ils cueillirent des fleurs pour orner leur pavillon. Ils burent du *sloumsé*, raisonnablement, car Grondt y veilla. La petite Mira leur apprit à *fléouter* en souplesse, à s'immobiliser dans l'air, à ne s'y déplacer que lentement, c'est-à-dire à *triscagner* et à *drassigner*. Ils firent la connaissance du chien Zozo, un magnifique épagneul, intelligent, joueur. Ils jouèrent avec lui,

fléoutèrent avec lui. Ils firent la sieste. Grondt rêva qu'il était chef pâtissier et servait les clients avec désinvolture. Et Quellog, naturellement, observa la planète Jolno à la jumelle.

La journée passa vite et bien. Brang fit son apparition au dîner, où tout le monde, chose rare, était présent. Brang parla beaucoup, sur son habituel ton familier, et fut étourdissant. Brusquement, il demanda aux nouveaux venus :

— Si vous aviez à définir d'une façon symbolique et très brève la vie qu'on mène ici, en quels termes le feriez-vous ?

Les quatre « associés » furent pris au dépourvu. Les idées affluaient dans leurs têtes, mais en trop grande abondance pour qu'ils pussent les clarifier. Ce fut Grondt qui, par une gesticulation éloquente, fit comprendre qu'il voulait répondre.

— Il est muet, dit Drofdo.

— Je le sais bien, dit Brang. Mais même les muets ont cent façons de s'exprimer.

Il tira de sa poche un grand bloc-notes, un crayon, et les tendit à Grondt. Celui-ci se mit à dessiner avec une sorte de frénésie heureuse, puis, quand il eut fini, tendit à Brang son dessin.

Sur celui-ci on pouvait voir la planète Diam, ou Grussin, le satellite Jolno et le minuscule satellite Muss. Et tout autour de ces corps célestes, une guirlande de petits danseurs et de petites danseuses qui se démenaient joyeusement, avec des attitudes élégantes et drôles.

— Hé ! fit Brang, ce n'est pas une mauvaise représentation de notre domaine et de la désinvolture harmonieuse que j'aime y voir régner. Bravo, Grondt ! Mais il est l'heure d'aller voir fleurir les *hilolisses*. En route.

Ils partirent, les uns *fléoutant*, les autres sur de curieux petits vélos, d'autres encore à pied, dans la nuit, belle et calme. Les « nouveaux » s'étaient déjà habitués à la petite odeur d'ail qui flottait dans l'air. Au-dessus de leurs têtes, la planète, presque totalement éclairée, ressemblait à un immense globe d'or et leur dispensait une lumière douce, mais abondante.

En bordure de la grande esplanade s'alignaient des fauteuils. Ils y prirent tous place. Surinx était à la droite de Brang, Drofdo entre Maria et Dasy. Quellog siégeait entre la petite Mira et un garçonnet de sept à huit ans, espiègle et vif, le fils du chimiste Houlmir.

La première chose surprenante qu'ils virent fut une sorte de grand voile bleu sombre qui traversa l'espace et masqua complètement la planète. Les ténèbres s'étendirent sur eux, rendant plus vives les étoiles.

— C'est comme quand la lumière s'éteint au cinéma, dit la blonde Dasy avec un petit rire.

— Qu'allons-nous voir ? demanda le jeune athlète.

— Je ne sais pas. Ce n'est jamais la même chose.

La forêt en miniature de petits bâtonnets qui marquaient l'emplacement des boules jaunes mises en terre devint vaguement phosphorescente. Et, soudain, à la cime de chacun de ces bâtonnets, se forma une petite étoile. Ce fut comme si l'étendue qui s'étalait devant eux voulait faire concurrence au ciel.

— J'avais bien pensé, reprit Drofdo, que ce devait être une sorte de feu d'artifice.

— Attendez ! dit Dasy. Ça ne fait que commencer.

Brusquement, les étoiles éclatèrent, et ce fut de toutes parts comme une éruption de couleurs de toutes sortes, dont beaucoup étaient inconnues des « nouveaux », qui formèrent des lignes, des arabesques, des cercles, des dessins, s'entremêlèrent, se fondirent, se dispersèrent, se réunirent, composant partout des images mouvantes d'une incroyable beauté, tandis que se répandait une musique inouïe, complexe et joyeuse, qui pénétrait les sens, apportait à tous ceux qui étaient là le sentiment d'une vie heureuse et libre.

— Oh ! fit Drofdo. Je crois que je vais m'envoler.

— Attendez un instant, lui dit Dasy. Attendez que ce soit le moment.

Mais déjà le spectacle changeait. Entre les lignes abstraites du merveilleux décor qui se dressait devant eux se glissaient d'incroyables personnages, vêtus avec une richesse et une variété incomparables, ou somptueusement dévêtus. Il y avait aussi toutes sortes d'étonnantes créatures qui ressemblaient à des anges ailés ou à de douces licornes, à de charmantes sirènes, à d'aimables chimères. Et tout cela se mit à tourner, à danser, tandis que la musique devenait endiablée tout en restant sereine. L'espace, non seulement devant eux, mais au-dessus d'eux et tout autour d'eux, n'était plus qu'un immense manège tournoyant et embaumé.

Dasy saisit brusquement la main de Drofdo.

— Venez !

Déjà leurs voisins se levaient, s'élançaient en *fléoutant*. Ils s'élancèrent eux aussi, furent pris dans le mouvement, gagnèrent les zones où il était le plus intense, le plus coloré. Surinx les avait imités, et Borust et Grondt dont le visage était la peinture même du ravissement, et Quellog, qu'ils virent passer comme une flèche endiablée, tenant par la main la petite Mira.

Ils allèrent de plus en plus loin, parmi les créatures de beauté et de rêve, les harmonies et les parfums. Ils tournèrent autour de Jolno, autour de Muss, autour de la planète redevenue un globe d'or. A plusieurs reprises, ils aperçurent Brang qui leur sembla environné d'étoiles plus brillantes les unes que les autres, et dont le sourire était aussi large qu'une constellation.

Le temps ne comptait plus. Cette ronde fantastique autour du « domaine », de leur « domaine », ressemblait, mais à une échelle cosmique, à l'image vivement crayonnée par le muet tandis qu'ils achevaient de dîner. Pendant des heures, ce fut la griserie de la haute désinvolture, des libres espaces et de ce qu'il faut bien appeler le bonheur.

*

* *

L'aube allait paraître quand Brang fit entrer les « irréguliers » dans ce qui était sa « maison ». Ils pénétrèrent dans une salle nue où on ne voyait que des fauteuils et une grande table rouge sur laquelle reposaient des bouteilles et des verres. Leur hôte les fit asseoir, leur servit du *sloumsé*, et leur demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

— Transfigurés ! dit Borust.

Et le laconique rouquin se lança dans un discours pour expliquer en termes poétiques ce qu'il avait éprouvé.

Les autres applaudirent.

— Je ne t'aurais jamais cru aussi éloquent et aussi fleuri, Borust, déclara Surinx. Mais tu as excellemment exprimé ce que nous ressentons tous. Une véritable transformation. Une transfiguration, comme tu l'as dit.

— Bravo ! fit Brang. Vous voilà promus désinvoltés. Le contraire m'aurait étonné. Buvez !

Ils burent.

Brang avait ses deux bras, ses deux jambes, son gros visage cordial, sa tunique bleue portant l'insigne des retraités de la navigation spatiale.

Une question brûlait les lèvres de l'albinos. Il finit par la poser après avoir beaucoup hésité.

— Pourquoi nous avez-vous joué ces vilains tours pendant que nous ramassions des diamants comme des imbéciles qui ne se doutaient pas qu'ils avaient pris pied sur un monde mille fois plus précieux que les gemmes les plus précieuses ?

Le rire cordial retentit.

— Je vous ai déjà dit, je crois, que je suis un farceur. Il m'arrive parfois de jouer de petits tours à mes amis. Mais j'avais une autre raison. Je voulais vous éprouver un peu, savoir comment vous vous comporteriez sous une avalanche de cavaliers noirs. Si vous aviez pris la fuite dans l'espace, je vous aurais laissé partir. Bon voyage et bon vent. Je vous aurais laissé courir vers les destins qui auraient dû être les vôtres.

— Vous connaissez donc l'avenir ? demanda Quellog.

— Un peu, un tout petit peu. Ça ne va pas très loin.

Surinx but une gorgée de *sloumsé* et demanda :

— Mais pourquoi nous avoir fait, à nous, l'honneur de nous amener ici, de nous y avoir poussés, en quelque sorte. Car c'est bien cela, vous nous avez poussés à venir sur la planète jaune.

— Hé ! je vous avais distingués au cours de cette soirée à Tlousat. Vous m'aviez plu et vous sembliez si désespérés ! Et je savais ce qui allait vous arriver à tous les cinq.

— Mais nous ne sommes que de pauvres types, reprit l'albinos. Comparés à ces savants éminents de *l'Obstiné*, que vous avez amenés ici, nous le savons maintenant, de la même façon que nous, nous ne représentons pas grand-chose, de petits « irréguliers », voilà ce que nous sommes.

Brang agita sa main droite.

— Laissez-moi rire ! Prenez-vous le cosmos pour une machine à fabriquer des diplômés et à établir des hiérarchies entre les titres et même les talents ? Je crois que, pour ma part, je sais et je sais faire encore un peu plus de choses que même vos savants les plus authentiquement géniaux. Je ne m'en prends pas moins pour un moucheron qui ne sait rien d'essentiel.

— Oh ! fit Drofdo.

— Si, fit Brang. Un moucheron qui ne comprend positivement rien à rien. Alors ne vous inquiétez pas des différences que vous avez pu constater entre vous et les têtes très savantes de *l'Obstiné*, qui ont compris cela elles aussi depuis qu'elles sont ici, si elles ne le savaient pas déjà. L'univers est un endroit compliqué, dangereux, intéressant, passionnant, détestable ou harmonieux, inexplicable, et où j'ai depuis longtemps décidé de vivre, faute de pouvoir l'expliquer, en état de remuement désinvolte, c'est-à-dire le mieux possible.

Brang but une gorgée, tandis que les autres faisaient silence, suspendus à ses paroles.

— Ce que je sais, c'est qu'il y a un peu partout de petites étincelles qui ne demandent qu'à s'épanouir, mais ne le font généralement pas parce qu'elles sont prises dans des habitudes, des façons de penser, des règlements, des évolutions d'une lenteur incroyable. Si je vous ai choisis pour venir ici, comme j'ai choisi les gens de *l'Obstiné*, c'est parce que j'ai cru découvrir en vous, comme en eux, sous des fatras d'idées absurdes, de préjugés ataviques, de comportements préfabriqués, de tabous, de vanités, de petits orgueils, parfois même de suffisance, une étincelle un peu vive, un grain infime d'appétit différent, de désinvolture, d'aisance, d'irrespect envers les contraintes naturelles ou artificielles. Et je ne m'étais pas trompé. J'ajoute, en ce qui vous concerne, que le fait que vous étiez des « irréguliers » me fut une preuve de votre goût pour l'indépendance, de votre esprit aventureux. Aventure rime avec désinvolture. Et je

savais aussi que votre quête des diamants n'était, au fond de vous-mêmes, qu'un prétexte à vivre autrement. Voilà. A la vôtre.

Il leva son verre. Ils l'imitèrent. Borust dit rêveusement :

— C'est vrai. Quand j'étais petit, je m'inventais des mondes plus beaux.

— Et moi, dit Surinx, j'avais pour moi tout seul une étoile sur laquelle je faisais tout ce que je voulais.

— Et moi, dit Drofdo, j'habitais un parc où je *fléoutais* et *triscagnais* déjà. En imagination.

— J'étais, dit Quellog, propriétaire d'une île où je vivais avec des amis un peu comme on vit ici.

— Vous voyez bien, dit Brang.

Le muet agitait les mains. Le vieux retraité lui donna une feuille, un crayon. Grondt dessina une sorte de palais féerique où l'on voyait sur des étagères des gâteaux monumentaux, des pièces montées merveilleuses. Il se représenta lui-même, beaucoup plus jeune, tenant à la main un plateau sur lequel reposait son chef-d'oeuvre de pâtisserie, au milieu d'un groupe de gens aux visages extasiés et qui tendaient vers lui leurs mains.

— Bravo, dit Brang. Je construirai un palais comme celui-ci. Nous irons nous y régaler.

Le muet eut un grognement de joie, tandis que s'illuminait son long visage sans âge.

— Est-ce vous, demanda Surinx, qui avez chassé d'une si fantastique façon la patrouille policière de l'espace qui était venue pour nous cueillir en flagrant délit d'irrégularité ?

— Naturellement. Oh ! j'aurais pu recevoir aussi ces gens-là dans mon domaine. Mais il m'a toujours semblé que les policiers n'avaient que rarement l'étincelle de la désinvolture.

— Pensez-vous, demanda Quellog, amener ici d'autres... disons d'autres habitants choisis par vous ?

— Bien sûr. Et bientôt je pense, après avoir fait un petit tour sur vos planètes civilisées. Car il vous faudra des épouses, désinvoltées et fidèles. Je crois d'ailleurs avoir déjà discerné que l'un d'entre vous pourrait bien se marier avant l'arrivée d'un nouveau contingent. Peut-être même l'imiterez-vous. Car il y a ici encore quatre jeunes et charmantes personnes qui sont libres.

Drofdo rougit jusqu'aux oreilles, au souvenir de la ronde cosmique dans laquelle l'avait entraîné la blonde Dasy.

Il y eut un instant de silence, interrompu par le passage dans l'air de quelques mesures de la « Marche Nuptiale ». Puis Surinx prit la parole.

— Nous sommes tous convaincus maintenant, très cher Brang, que c'est bien vous que nous avons vu mourir dans la maison près de

l'astroport de Tlousat. Comment une telle chose est-elle possible ?

Un sourire un peu énigmatique passa sur le large visage.

— Oh ! rien de plus facile quand on en possède les moyens et qu'on connaît la technique. Pas de mystère là-dessous. Pas de miracle non plus. Si vous étiez en mesure de comprendre le mécanisme de l'opération, je vous l'expliquerais. Mais ni vous, ni vos savants amis de *l'Obstiné* ne pourriez saisir les notions assez subtiles que cela implique.

— Seriez-vous immortel ? lança Borust.

— Ciel non ! Quelle idée ! Je vous ai dit que je suis un moucheron. Un moucheron un peu farceur. Connaissez-vous des mouchérons qui soient immortels ? Je vivrai simplement longtemps, si le mot longtemps a un sens. Je suis encore tout jeune, bien que, en fait, je sois vieux. Bien plus vieux que je n'en ai l'air.

— Mais qu'êtes-vous ? D'où venez-vous ? lança Surinx, avec l'accent d'une curiosité intense.

Brang se contenta de sourire. Un sourire amusé, malicieux, généreux, amical. Ils le contemplaient tous et il y avait dans leurs regards non seulement une admiration muette, mais une sorte d'adoration.

Il explosa :

— Surtout n'allez pas vous mettre à m'adorer comme une sorte d'idole ventrue, un peu congestionnée, et capable de n'importe quoi. N'allez pas vous mettre dans la tête que je suis tout-puissant. Ce que je sais et ce que je sais faire n'est autant dire rien auprès des possibilités inconcevables que recèle l'incompréhensible cosmos. Je suis simplement un peu mieux outillé que vous pour accomplir quelques petits tours de passe-passe. Cela ne fait pas une bien grande différence, croyez-moi. Considérez que je ne suis rien d'autre que le vieux Brang, votre ami désinvolte, votre compagnon sur ce grain de poussière qu'est le petit système de la planète Grussin, ou Diam, si vous préférez. Je vous dirai une autre fois ce que je suis et d'où je viens. Maintenant, allez dormir. Car je crois bien que je vous ai fait passer une nuit blanche.

Quand ils se retrouvèrent sur la terrasse, tout tournait dans leurs têtes plus encore qu'après la danse des *hilolisses*. Mais ils étaient heureux et ils regardèrent avec amitié Muss, la petite lune rose, qui brillait dans un coin du ciel.

CHAPITRE XIII

Le lendemain, les quatre associés et leur aide muet firent précisément leur première excursion sur la petite lune, en compagnie de Maria Malrus, de l'ex-commandant Malrus, de la jeune Mira Malrus, de Lala Houlmir, de Krag, de Jaïna Soligne et de quelques autres.

Sur Muss, l'herbe était rose, les arbres roses, les ruisseaux roses. Et on trouvait partout de délicieux fruits roses. *Fléouter* et surtout *triscagner* au-dessus d'un tel paysage, *triscagner* étant 'la forme ralentie et souple du *fléoutage*, devenait plus délicieux encore que partout ailleurs. Ils *fléoutèrent* désinvoltement, burent l'eau des ruisseaux qui sentait non pas l'ail, mais la vanille, mangèrent des fruits roses, bavardèrent à bâtons rompus, des bâtons très rompus, car ils passaient d'un sujet à un autre, d'une drôlerie à une autre, d'un gazouillis à un autre.

Les « nouveaux » s'initiaient ainsi aux charmes de la conversation désinvolte, qui se moquait des règles, des idées reçues, des raideurs de la logique et des nécessités de la raison. A ce jeu, Borust se montra le plus habile des quatre. Il composa même un petit poème très court et très absurde qui plut.

— On pourra, dit Maria, prendre ce poème comme point de départ du prochain *djéhirlé*.

— Qu'est-ce que c'est que le *djéhirlé* ? demanda Surinx. J'ai déjà entendu ce mot dans la bouche de Mira, mais sans avoir ce qu'il signifiait.

Lala Houlmir eut un sourire. C'était une grande et belle femme rousse, dont les paroles étaient souples comme de l'osier et légères comme un duvet.

— C'est une petite cérémonie qui se déroule ici de temps en temps. Plutôt une réunion plus ou moins improvisée à laquelle nous tâchons d'être tous présents. Cela consiste à nous lancer des phrases comme des balles, à tour de rôle, des phrases dérivant d'une remarque, ou d'un mot, ou d'un geste, ou d'une odeur ou de n'importe quoi, qui nous a plu au cours des journées précédentes ou du précédent *djéhirlé*. La dernière fois, la phrase était : « Trois pinsons sur une orange font un monde désinvolte. » L'art consiste à fuir le plus possible tout ce qui est banal, terne, quotidien. Le gagnant est invité à souper en tête à tête avec Brang. Je pense moi aussi que le piquant petit poème de notre ami Borust pourrait servir de tremplin lors d'une

prochaine rencontre.

Le rouquin rougit de plaisir.

Drofdo était celui qui manquait le plus d'entrain. Parce que Dasy ne les avait pas accompagnés dans cette excursion, alors qu'elle avait promis de le faire. Mais l'instant d'après, elle tombait du ciel auprès de lui, *fléoutant* à toute vitesse. Et le visage de l'athlète s'illumina. Elle sourit et dit :

— Me voici. Mets-toi bien dans la tête, Drofdo, que désinvolte n'est pas synonyme de frivole.

Ils se tutoyaient déjà.

Non loin d'eux, Grondt faisait de petits dessins sur un bloc-notes et les passait à ses voisins, dès qu'il les avait achevés. C'était sa façon de s'exprimer dans le même style que les autres.

Les « irréguliers » nouvelle manière eurent vite fait connaissance, au cours des jours qui suivirent, avec tous ceux qui étaient là avant eux. Ils tutoyaient maintenant tout le monde, sauf Brang. Ils changeaient de costume tous les jours, car le grand hall où on allait se vêtir était inépuisable. Ils portaient généralement leur choix, comme d'ailleurs le faisaient les autres, sur ce qu'il y avait de plus léger, de plus coloré, de plus insolite. Sur Jolno, la température était douce, toujours égale à elle-même, et l'air avait effectivement une vertu tonifiante, qui agissait non seulement sur le corps, mais sur l'esprit.

— J'ai l'impression, disait Surinx, d'être lavé de toute la crasse d'idées sottes, de désirs imbéciles, de comportements automatiques et saugrenus dont j'étais encombré.

Ils étaient retournés sur la planète Diam, en « touristes *fléoutants* ». Ils en apprécièrent mieux la sévère beauté, l'éclat fascinant. Ils goûtèrent particulièrement la splendeur des levers et des couchers du petit soleil vert.

L'ex-commandant Malrus les y accompagna un jour. Ils allèrent jeter un coup d'oeil sur le *Discret*, qui était toujours au même endroit, et dans la même position, pareil à un arbre au gros tronc rouge. Mais ils ne s'en approchèrent pas. Drofdo haussa les épaules.

— Ce lien avec le monde que nous avons quitté, dit-il, me laisse maintenant aussi froid que si c'était un tas de cailloux.

— Ou même un tas de diamants, surenchérit Quellog.

— Pas le moindre regret ? demanda Malrus.

— Pas le moindre, dit Borust. Et pourtant, Dieu sait si j'ai aimé ce rafiote et détesté cette planète.

— Ah ! vous vous êtes vite adaptés ! reprit l'ex-commandant. Grâce au moucheron... ;

— Le moucheron ? fit Surinx. Ah ! oui, Brang. Comme il se désigne ainsi lui-même, c'est le surnom que vous lui avez donné ?

— Oui, ce surnom-là et beaucoup d'autres. Nous l'appelons aussi le « maître », le « retraits », l'« extravagant », l'« unique », le « prodigieux », le « modeste ».

— Pourquoi le modeste ?

— Parce qu'il est d'une modestie terrible, d'une humilité qui n'a d'égale que sa désinvolture. Nous aussi, nous nous sommes vite adaptés. Adaptés à lui, à sa planète, à sa lune verte et à sa lune rose, au mode de vie qu'il nous proposait. Nous venions pourtant, quand nous l'avons vu, de passer un mauvais quart d'heure autour de *l'Obstiné* planté comme un cierge au bord du désert. Mais, une demi-heure après avoir rencontré le « prodigieux », tout commençait à devenir merveilleux pour nous. Et tout le fut plus encore lorsqu'il nous eût administré le *houfni*. Quand je pense que, avant, j'étais plutôt infatué de ma personne ! Plutôt pète-sec !

— Et tu es devenu pète-doux, dit paisiblement Surinx, avec un bon sourire.

Malrus eut un sourire plus large encore.

— Oui, si cela peut désigner un désinvolté modeste.

— Allons-nous-en, dit Drofdo. J'ai rendez-vous avec Dasy sur le terrain de gymnastique. Je lui apprends à faire le grand soleil à la barre fixe.

Sans attendre les autres, il s'élança en direction des montagnes.

— Les urgences désinvoltées de l'amour, dit Borust. C'est peut-être ce qu'il y a encore de mieux dans tous les mondes possibles.

— Au fait, demanda Surinx en se tournant vers l'ex-commandant, pourquoi, dans ton groupe, appelle-t-on cette planète : Grussin, alors que nous la nommions autrement.

— Pour une raison analogue à celle qui vous fait l'appeler Diam, à cause des diamants que vous étiez venus y chercher. Nous, sur les indications données par Brang avant qu'il ne mourût fictivement sous les yeux de Hoft qui lui tenait affectueusement la main, nous étions venus ici avec l'espoir et la quasi-certitude d'y découvrir du « grussin ». Il s'agit d'un métal inconnu, infiniment précieux, dont Hoft venait de produire synthétiquement quelques infimes parcelles, mais dont il pensait qu'il devait se trouver à l'état naturel quelque part dans l'univers. Il le pensait à juste raison, car toutes les montagnes de ce globe sur lequel nous nous promenons sont constituées uniquement de grussin à l'état pur. Nous venions de nous en aviser, quand nous avons retrouvé notre astronef dans la position que vous savez. Il s'est depuis affaissé sous l'effet d'un glissement de terrain.

— N'avais-je pas dit, s'écria Quellog, que ces collines étaient faites d'un métal rare ? Mais quelle importance ? Je me moque bien, maintenant, des diamants, du grussin, de l'or, de l'antimoine et même

du plomb !

— Tu as raison, mon petit noiraud, reprit l'ex-commandant. Toutes les richesses matérielles ne pèsent pas lourd devant les dilatations heureuses de ce que le « moucheron » appelle l'étincelle. Et puisque nous parlons de Hoft, je dois vous dire qu'il n'a jamais été, lui, un pète-sec, ni un infatué de soi-même. Il était même déjà plutôt désinvolte. C'est ce qui a dû plaire en lui au vieux Brang. Ce n'était pas le cas de tous ceux qui vivaient à bord de *l'Obstiné*. Mais le « retraitsé » nous a tous transfigurés, parce que nous avions tous la petite flamme.

Pendant qu'il parlait, le muet avait fait un dessin. Il s'était représenté lui-même avec un visage éteint, des traits tirés, des yeux ternes et une lippe pendante qui lui donnaient l'air d'un idiot. Au-dessus, il avait crayonné une autre image de soi-même, dansante, *triscagnante*, rayonnante.

*

* *

Ils restaient parfois plusieurs jours sans voir Brang. Celui-ci apparaissait toujours brusquement, en général le soir, et assistait à leur dîner, sur la terrasse, quel que fût le nombre de ceux qui y participaient. Il mangeait de bon appétit, buvait sec, et quand le repas était terminé, il se levait et disait :

— Ah ! je vais vous donner un petit divertissement.

Cela se passait le plus souvent dans un champ de chiendent en bordure duquel il y avait des fauteuils. Les « nouveaux » avaient déjà assisté avec ravissement à trois ou quatre de ces spectacles, qui n'avaient pas l'ampleur de la formidable danse des *hilolisses*, mais qui étaient toujours surprenants, insolites, réconfortants, avec un côté farce, des métamorphoses, des surprises. Souvent, les spectateurs en devenaient aussi les acteurs.

Ce soir-là, ou plutôt cet après-midi, car cela se passa après le déjeuner où le « retraitsé » ne venait que rarement, celui-ci déclara :

— Cette fois, le divertissement est particulièrement dédié aux plus jeunes.

Les quatre enfants, Mira, son amie Fally et les deux petits garçons poussèrent des cris de joie.

Quand tout le monde eut pris place devant une immense plaine verte, Brang demanda :

— Que voulez-vous que je vous montre ?

Mira fut la première à s'écrier :

— Les chevaux noirs ! Les grands cavaliers noirs au galop !

— Oui ! Oui ! dirent ses camarades.

Les ex- » irréguliers » du *Discret* ne furent pas étonnés de voir apparaître dans le ciel, devant eux, au-dessus de l'horizon, un long

nuage blanc qui ressemblait à un rouleau, ni de voir celui-ci se dérouler obliquement dans leur direction, ni de voir s'y former une ligne noire mouvante qui dégringola vers eux.

Les enfants trépignaient et criaient :

— Les voilà ! Les voilà !

La charge déboulait comme un fleuve en crue sur l'immense piste blanche. Elle fut sur eux en trois minutes. Les grandes armures noires luisaient, les chevaux faisaient des bonds énormes. Un western cosmique ! Une chevauchée terrible et magnifique !

Le flot passa sur les « désinvoltés » comme un vent léger.

— Tu n'as pas eu peur ? demanda Quellog à Mira qui était assise à côté de lui.

— La première fois, si. On avait pourtant été prévenus que cela ne risquait rien. Maintenant, on se contente d'avoir un petit frisson.

— Un frisson harmonieux, dit Dasy. Il paraît que, tout au début du cinéma, quand les gens voyaient sur l'écran une locomotive qui fonçait sur eux, ils s'enfuyaient.

— Je les comprends, dit le rouquin. Nous nous sommes enfuis, nous aussi, quand nous avons vu ces cavaliers le jour de notre arrivée sur la planète. Mais nous n'avions pas été prévenus. Et c'est bien autre chose que ce qu'on admire dans les salles de spectacle du monde d'où nous venons.

— C'est la même chose ! lança Brang. Simplement un peu plus grand. Mais, au fond, encore plus simple quant à la réalisation.

Maintenant, les enfants voulaient des clowns. Ils en eurent, gigantesques, et plus drôles que le plus drôle des clowns humains.

Ils voulurent des éléphants ; ils en eurent, et aussi des représentants de toute la faune connue et inconnue de la Galaxie.

Ils voulurent des jongleurs, des acrobates. Ils en eurent. Par centaines.

Mais ils ne demandèrent pas de prestidigitateurs. Le grand « prestidigitateur », d'ailleurs un de ses surnoms, c'était Brang.

A quelques jours de là se tint, sur la lune Muss, un *djéhirlé*.

Il n'y eut pas tin, mais cinq gagnants ex aequo, les cinq nouveaux. On avait sans doute voulu honorer ainsi leur entrée dans la communauté, dans le « domaine ».

Brang les convia, selon l'usage, à souper avec lui.

Le « retraits » était le seul à ne jamais changer de vêtements. Il portait son éternelle tunique bleue. Il avait aussi son visage habituel, très mobile, très vivant, immuablement cordial. Il avait aussi ses deux bras et ses deux jambes.

Les assiettes, comme par un tour de prestidigitation, apparaissaient sur la table dès qu'un convive avait dit ce qu'il désirait

manger.

— Comment faites-vous cela ? demanda Drofdo.

— Oh ! c'est aussi simple que de tirer des lapins vivants d'un chapeau pointu.

— Mais les mets succulents que nous dégustons, voulut savoir Quellog, d'où les tirez-vous ? Ou comment les fabriquez-vous ?

— A peu près de la même façon. Vous savez déjà, voyons, qu'avec n'importe quoi on peut faire n'importe quoi, transformer du nickel en cuivre, de la chaux en sauce béchamel, un hareng saur en une broche de platine. L'espèce humaine fabrique déjà un certain nombre d'aliments synthétiques dont le goût commence à ressembler à celui des produits naturels. Mes procédés sont les mêmes. Simplement un peu plus rapides, un peu plus efficaces, avec l'avantage que je n'ai besoin d'aucun laboratoire ni appareil. L'appareil, c'est moi. Et la matière première, c'est n'importe quoi. Des cailloux ou du chiendent. Je compose et exécute par des procédés du même genre les petits spectacles que je vous donne. Je fabrique de même des vêtements, des habitations, tout ce qu'on veut.

Ils le regardaient, admiratifs, tout en savourant, l'un une sorte de civet, l'autre quelque chose qui ressemblait à des quenelles, et les autres un soufflé au jambon. Surinx tourna sept fois sa langue dans sa bouche et dit :

— Qu'êtes-vous, Brang ? Vous allez peut-être enfin nous le dire ?

— Hé ! le moment ne serait pas mal choisi, en effet. Que diriez-vous si je vous avouais que je suis une boule ?

— Une boule ? sursauta Quellog.

— Je dis bien une boule, et c'est la vérité. Une petite boule, de la taille d'une bille de billard, ou d'une orange. Mais une boule, disons électrique, bien que ce ne soit pas tout à fait le mot qui convienne. Mais je n'en ai pas d'autre à vous proposer,

Ils posaient sur lui des regards passablement effarés.

— Hé ! vous n'allez pas vous étonner ? Vous ne vous attendiez tout de même pas à ce que je ressemble à un porc-épic ou à un lézard vert ? Une boule, tel est mon aspect normal. Et ce n'est pas une plaisanterie, je vous le jure. Une boule vivante, pensante. Ce que vous appelleriez mon métabolisme me donne des capacités qui vous semblent extraordinaires et qui sont pourtant toutes naturelles. A titre d'exemple, je vous dirai que je suis capable d'alimenter en éclairage et en force motrice toutes les planètes d'un système stellaire de forte taille. J'ai des dons d'adaptation et de transformation qui, pour vous, sont formidables. Mais je suis tout comme vous un produit de l'évolution, et j'imagine qu'il y a dans l'univers des créatures encore bien mieux outillées que moi. Vous me demandiez l'autre jour mon

âge, et je vous ai dit que j'étais vieux, et pourtant encore tout jeune. En bref, ma durée de vie doit être du même ordre que celle d'un petit soleil.

Il mangea quelques bouchées d'une sorte de saucisson bleu qu'accompagnait une purée rose, et reprit :

— Pour le moment, et pour longtemps encore je l'espère, je suis Brang. Je Te suis la plupart du temps, sauf quand je dors ou poursuis quelque méditation généralement drolatique. Il me faut un dixième de seconde pour me défaire, redevenir une boule, et pas beaucoup plus d'une demi-seconde pour me refaire, pour refaire Brang, avec un torse, un ou deux bras, une ou deux jambes, la tête que vous me voyez. Mais je pourrais tout aussi bien prendre une tête de girafe. C'est une opération du même genre, ou à peu près, que celle qui consiste pour moi à fabriquer des pâtés en croûte ou des graines d'*hilolisses*. Mais je me plais bien dans la peau du « retraité », avec ma vieille tunique bleue. C'est une seconde nature pour moi. Je me sens homme, et le suis autant que vous. Je mange, je bois, je respire, je transpire. Un anatomiste qui me disséquerait sur la forme où vous me voyez ne pourrait faire qu'une constatation : c'est que j'appartiens physiologiquement à l'espèce humaine. Le médecin que vous avez eu la gentillesse de m'amener, lorsque j'ai eu ma syncope, a fort bien vu que mon coeur allait flancher et que j'allais passer l'arme à gauche, comme vous dites, avant la fin de la nuit.

Surinx eut un grand rire.

— Vous nous avez joué une belle comédie !

— Je suis un moucheron farceur, un moucheron turbulent, un « retraité » désinvolte. J'ai joué assez souvent ce même tour depuis que je me promène. Vous ne vous en seriez pas douté, tandis que vous me racontiez vos malheurs dans l'auberge de Tlousat. Il n'y a dans notre espèce humaine, et vous voyez, je parle comme un homme, sans me forcer, que fort peu de gens, et, parmi eux, j'ai souvent discerné des lecteurs de science-fiction, qui commencent à comprendre que l'univers est une boîte à surprises beaucoup plus compliquée qu'elle n'en a l'air, et qu'on peut y faire les rencontres les plus inimaginables.

— Oui, dit le rouquin. Ça, je l'avais toujours pensé.

— Moi aussi, dit l'albinos. Je lis de la science-fiction depuis ma plus tendre enfance.

— Moi aussi, dit Quellog.

— Et moi de même, dit Drofdo. Mais je n'aurais jamais cru que je rencontrerais un jour un être comme vous.

Grondt ne dit rien, mais il n'en pensait pas moins.

Pendant quelques instants, ils se turent, portant leur attention sur ce qu'ils mangeaient. Les cinq « nouveaux » semblaient un peu rêveurs.

— D'où venez-vous, Brang ? demanda brusquement Surinx.

Le maître du domaine but quelques gorgées de son breuvage préféré, du vin rouge, s'essuya la bouche avec sa grande serviette bleue.

— Je viens de loin, de très loin, et même de beaucoup plus loin. Mais tout est relatif, et on pourrait venir de beaucoup, beaucoup plus loin encore. De l'infini. Disons donc simplement que je viens de loin. D'une autre galaxie qu'on ne voit même pas d'où nous sommes. J'ai la faculté, que je n'ai malheureusement pas pu vous communiquer, de me transporter quasi instantanément sur n'importe quelle distance. Mais avouez que le *oufni* dont je vous ai doté, ce n'est déjà pas si mal.

— C'est merveilleux, dit Drofdo.

— J'appartiens à une espèce vivante dont le nom ne peut se prononcer que sous la forme d'une sorte de soupir électrique. Je me contenterai de désigner mes semblables sous le nom de Brangs, ou plutôt de Brangos, pour faire une distinction avec le nom que j'ai parmi vous. Je n'essaierai même pas de vous décrire leur civilisation. Elle est à la fois fantastique et un peu étriquée. Les formes les plus hautes de l'intelligence, de la connaissance et des pouvoirs créateurs n'aboutissent pas forcément à la compréhension amicale et à la désinvolture harmonieuse. J'étais un Brango plutôt turbulent et indiscipliné, ce qui ne plaisait pas autour de moi. La besogne qui m'était assignée, une besogne que je n'essaierai pas non plus de vous décrire, tant elle était subtile, savante et complexe, ne me plaisait pas à moi à cause de sa monotonie. Pour ramener les choses à votre niveau, je dirai qu'elle devait me faire le même effet qu'à un de vos travailleurs manuels à la production à la chaîne au temps où cette façon de procéder existait encore. J'en ai eu assez. J'ai choisi ma liberté. Ça remonte à... Non, je ne peux pas vous dire à combien d'années. Il faudrait trop de chiffres pour cela.

Borust eut un petit rire.

— Vous êtes en quelque sorte un « irrégulier », vous aussi !

Brang eut un gros rire.

— Vous l'avez dit... Le mot me convient parfaitement, et me plaît. Il me faudrait un an pour vous raconter ce que fut ma vie depuis l'instant où ma petite étincelle a explosé, me projetant dans le mystérieux cosmos comme un pois chiche hors de sa cosse. Je vous raconterai cela par petites tranches, au cours des années à venir. Je peux toutefois vous dire que je ne me suis jamais ennuyé. La vie que nous menons ici, je l'ai déjà menée dans toutes sortes de galaxies, avec toutes sortes de créatures choisies par moi, et qui se sont quelque peu transfigurées à mon contact.

Surinx prit une mine alarmée.

— Vous n'allez pas nous abandonner un jour ? Par caprice ? Car on vous dit fantasque.

— Jamais ! J'ai une imagination fantasque, mais je suis fidèle. Ce sont mes amis, hélas ! qui m'abandonnent. Car les espèces sont mortelles comme les individus. A propos, avez-vous surmonté votre petit complexe d'infériorité par rapport aux savants de *l'Obstiné* ? Mais j'ai tort de vous poser une telle question. Je vois bien que cela ne vous tourmente plus. Je vous ai déjà dit que les différences entre les diverses variétés de moucheron sont au fond infimes. Ce qui compte pour moi, c'est un certain je ne sais quoi qui n'a de nom en au qu'une langue et qui consiste en une étincelle de bonne qualité. Tenez, j'ai vécu pendant je ne sais combien de siècles, sur un autre « domaine », avec des créatures rassemblée par moi et qui n'étaient ni très intelligentes, ni très cultivées, ni très versées¹ dans ce que vous appelez les sciences. Elles ressemblaient à des espèces d'écureuils mais à des écureuils agiles, amicaux et désinvoltes. J'ai passé parmi elles, des heures délicieuses. Je me sentais très bien dans la peau d'un écureuil. Mes seuls moments de tristesse ont toujours été ceux de la fin d'une espèce. J'espère que je resterai très longtemps avec vous et vos descendants.

Ils le regardaient avec adoration.

— Hé là ! fit il, ne vous remettez pas à me contempler comme si j'étais une idole. Je ne veux rien être d'autre pour vous que votre vieux père Brang. Pas même le père Noël, qui m'a toujours paru manquer un peu de vraie désinvolture.

— Très bien, Brang, dit Borust. Ce qu'il y a de merveilleux auprès de vous, c'est qu'on éprouve un sentiment de parfaite sécurité.

Le « retraité » prit un air sérieux, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

— Ne vous y fiez pas, s'exclama-t-il. Comme l'a dit je ne sais plus quel homme, on n'est jamais en sécurité de ce côté-ci de la mort, et j'ignore si on l'est beaucoup plus de l'autre côté. Tout ce qui vit est menacé. A commencer par moi. Le petit soleil qui nous éclaire peut devenir brusquement une nova, et nous serons tous grillés. Une comète grosse comme ce système planétaire peut nous bousculer, un brouillard cosmique meurtrier nous anéantir. J'ai déjà vu des choses de ce genre. Je ferais aisément mon affaire, en les repoussant gentiment, des astronefs qui songeraient à venir nous déranger. Mais il y a un autre péril que je ne veux absolument pas vous cacher, bien qu'il soit très improbable. On me recherche.

Les cinq nouveaux eurent une exclamation.

— On vous recherche ? Qui ça ?

— Mes semblables.

— Depuis si longtemps ? s'étonna l'albinos.

— Le temps ne fait rien à l'affaire. Pour les Brangos, il a une tout autre cadence que pour vous. Ma civilisation n'aime pas les « irréguliers », ceux qui prennent le large, et elle a un service spécial, disons une police, qui s'emploie à les retrouver et à les faire rentrer au bercail. Cette police est peu abondante, mais aussi rapide dans ses déplacements que je le suis moi-même. Il est heureux que quand des recherches s'effectuent dans des milliers de galaxies, sur les planètes de quelques centaines de milliards d'étoiles, les chances de réussite soient minces. Mais les Brangos chargés de ce travail sont persévérants et méthodiques. Et je dois vous dire que je leur ai une fois échappé de justesse. Il y a longtemps, très longtemps. Je tenais à vous le faire savoir, car je veux que, désormais, vous sachiez tout de moi. Il ne faut pas que cela vous coupe l'appétit. Statistiquement, le risque que j'évoque ne peut guère surgir que tous les trois ou quatre millions d'années. Ce n'est pas cela qui doit nous empêcher d'être désinvoltes.

CHAPITRE XIV

Pendant les trois mois qui suivirent, les « nouveaux » achevèrent de s'intégrer à la petite communauté.

Alors que, au début, ils continuaient presque inconsciemment à respecter les liens de leur ex-association, à sortir ensemble, à se distraire ensemble, à ne se mêler aux autres qu'ensemble, à habiter ensemble l'espèce de pavillon chinois, ils s'étaient mis peu à peu, sans d'ailleurs se perdre de vue et sans que leur amitié en fût amoindrie, à agir chacun à sa propre guise, à se créer de nouveaux liens particuliers.

Drofdo avait été le premier, non pas à lâcher leur groupe, mais à mener une vie plus indépendante de ses anciens compagnons. Dasy en était la cause. Il devenait de plus en plus clair qu'un sentiment vieux comme le monde rapprochait les deux jeunes gens. On les voyait sans cesse *fléouter* côte à côte, nager dans l'une ou l'autre des nombreuses piscines du « domaine », aller tous les deux sur la lune rose, qui semblait particulièrement les attirer.

Un jour, le jeune athlète demanda à Brang :

— Est-ce qu'on se marie, dans ce domaine ? Et comment se marie-t-on ?

— Comme partout, dit le « retraité ». On se prend la main, on se dit mutuellement « oui », on répète ce « oui » en présence d'un personnage qui dit « amen » et qui dit : « Je vous souhaite d'avoir beaucoup d'enfants ». Je pourrais fort bien être ce personnage. Qu'en dit la blonde et charmante Dasy ?

— Elle dit « oui », fit Drofdo.

— Eh bien ! nous organiserons une petite fête un de ces jours. Ce sera le premier mariage dans ce domaine. Il fallait bien que quelqu'un commence.

A l'occasion du *djéhirlé* suivant, Dasy et Drofdo furent les gagnants ex aequo. Ils s'étaient montrés merveilleux en se renvoyant comme des balles de ping-pong des paroles légères, piquantes, tendres, sinueuses.

Surinx avait de longues conversations avec Hoft, le père de Dasy, l'ex-chef de la mission scientifique, qui lui enseigna une foule de choses aussi précieuses qu'inutiles.

On remarqua que Borust voyait de plus en plus souvent Maha Bliss, une des quatre jeunes femmes de la communauté qui ne fût pas mariée. A bord de *l'Obstiné*, elle avait été tout à la fois infirmière,

sémanticienne et préposée aux divertissements culturels. Mais elle avait surtout un penchant pour les jeux mystérieux de la poésie et pour les formes poétiques de l'art de vivre. Le grand rouquin maigre n'avait pas tardé à fort bien s'entendre avec elle, ce qui ne surprenait pas, car il avait les mêmes goûts, les mêmes penchants. Ils allaient, eux aussi, assez souvent se promener sur Muss.

Quant à Quellog, il devenait visible qu'il était, lui, séduit par les charmes de Jelly Krurs, disponible elle aussi. Mais il n'osait pas encore se l'avouer. Jelly Krurs, une petite brune mince et vive, ex-géologue et minéralogiste, avait la mobilité d'un feu follet, l'humeur capricieuse d'un papillon, le sourire d'un bébé heureux et espiègle.

Lors d'un de leurs entretiens, il essaya de lui parler de minéralogie, le sujet qu'il connaissait le mieux. Elle lui donna une petite claque amicale sur la main et lui dit :

— Foin de la minéralogie !

Après quoi, elle *fléouta* vers l'horizon. Il n'osa pas la suivre.

Ce fut la petite Mira qui lui ouvrit les yeux en lui disant un jour :

— N'as-tu pas remarqué, Quellog, que Jelly a pour toi des regards bien tendres ?

*

* *

Le mariage de Drofdo et Dasy, qui se déroula dans un décor particulièrement « brangien » dressé au milieu d'un champ de chiendent, fut à la fois somptueux et tout simple. Somptueux précisément à cause du décor, et aussi de la qualité des mets et des breuvages, de la richesse et de la joie qu'apportaient les thèmes musicaux flottant dans l'air autour des convives. Tout simple parce que la cérémonie proprement dite ne dura que quelques secondes. On entendit :

— Oui...

— Oui...

— ... unis... bravo !... Beaucoup d'enfants...

Il n'y eut pas de discours. Ce fut plutôt un *djéhirlé*. Les propos « brangiens » fusaient de tous côtés parmi les rires. Grondt fit cinquante dessins plus piquants et mousseux les uns que les autres. Brang, qui naturellement présidait, et qui ce soir-là portait une curieuse antenne au-dessus de sa tête, se surpassa, si toutefois « se surpasser » pouvait avoir un sens en ce qui le concernait. Pourtant, il semblait, de temps à autre, prendre un air « absent », ce qui ne lui ressemblait guère. Mais, les convives, tout à leur joie, à leurs propos et à leur désinvolture harmonieuse, ne s'en apercevaient pas.

Le repas terminé, Brang se leva et dit :

— Je crois bien que, avant longtemps, nous allons célébrer un

second mariage. Et peut-être même un troisième.

Des clameurs joyeuses s'élevèrent.

— Et maintenant, reprit le « retraits », je vais vous offrir un petit spectacle de cinéma sur un grand écran naturel. Pour le regarder, le mieux est que vous vous couchiez dans l'herbe autour des tables.

Les « anciens » avaient déjà vu un spectacle de ce genre, mais pas les « nouveaux », qui en avaient toutefois entendu parler, mais qui étaient curieux de voir de leurs yeux en quoi cela consistait.

Tous firent ce que demandait Brang. Ils s'allongèrent sur le moelleux tapis vert que formait le champ de chiendent, un chiendent d'une variété très douce. Au-dessus d'eux, juste à la verticale du point où ils se trouvaient, dans le ciel nocturne d'un bleu presque noir, s'étalait, immense, pareille à un plat d'or massif, la planète Diam, aussi nommée Grussin. Elle était éclairée dans sa presque totalité par le petit soleil vert. Même sa partie dans l'ombre demeurait vaguement lumineuse, comme un objet précieux et luisant dans une semi-obscurité.

Cette immense surface, parfaitement circulaire, et qui occupait presque un tiers de la voûte céleste, allait être l'écran « cinématographique » le plus fabuleux dont on puisse rêver. Un écran qui devint gris, puis rose, puis mauve, puis emprunta successivement leurs couleurs et leurs transparences à toutes les gemmes connues. Il était d'un grenat très profond lorsqu'il fut soudain entouré d'une guirlande de danseurs endiablés, ce qui rappelait le dessin symbolique tracé par Grondt sous le coup d'une heureuse inspiration. Aussitôt apparut, sur toute la largeur du disque phénoménal, une inscription qui disait :

« Vivent les mariés ! »

Drofdo en profita pour serrer entre ses bras Dasy qui reposait auprès de lui.

Alors tombèrent, sur tous les assistants, les accents d'une fanfare qui semblaient éclater dans tous les points de l'espace et qui les enveloppèrent tous d'une sorte de langueur ardente, de rêverie exaltée, de douceur pétulante. Aussitôt commença le « film », si un tel mot peut convenir à une évocation aussi colossale, d'une nature quasi inconcevable.

Les « anciens » eux-mêmes n'avaient encore rien vu de semblable.

Ils comprirent tous très vite que Brang leur offrait des aspects de sa propre vie, leur relatait, sous forme d'images impensables, de sons inouïs, inouïs au sens littéral, et avec un humour d'une qualité insoupçonnable, l'histoire de sa propre enfance, sa propre adolescence.

Il les faisait pénétrer dans le monde indescriptible des Brangos. C'était tout à la fois stupéfiant, admirable, hallucinant, parfois

effrayant, parfois touchant, souvent comique, mais d'un comique porté au suprême degré d'incandescence, insaisissable et pourtant clair, dans des décors qui avaient la mobilité de la foudre, la splendeur des plus beaux spectacles de la nature, l'artifice des plus hautes créations de l'art. Un mélange de suprême intelligence, de métamorphoses instantanées, de chutes et de rebondissements, de faits énigmatiques et parfois presque grotesques, de signes qui révélaient que ce merveilleux univers, très au-delà de toutes les conceptions et réalisations humaines, avait aussi ses points noirs, ses manques, ses révoltes.

Les « anciens » et les « nouveaux » du « domaine », frémissaient du choc que leur causait cette révélation faite d'images colorées, fracassantes, d'un relief étonnant, qui se déroulaient en plein ciel, sur la planète Diam-Grussin.

Ils assistèrent à la fuite de Brang, petite boule jaune étincelante, orange cosmique faite comme un soleil, poursuivie par d'autres boules jaunes. Ils virent des aspects du cosmos que nul être humain n'avait jamais enregistrés. Ils virent Brang dans son premier « domaine », au milieu d'une société d'oiseaux intelligents, oiseau lui-même, sur un délicieux petit corps céleste qui ressemblait à une oasis, havre de paix et de charme. Et ils comprirent mieux pourquoi le « vieux retraité », le « moucheron turbulent », avait fui son propre monde et inventé ailleurs la « désinvolture harmonieuse ».

*

* *

Mais, brusquement, l'écran devint noir, puis la planète Grussin reprit son aspect naturel.

Ils poussèrent tous un « oh ! » qui exprimait leur terrible désappointement, comme si brusquement on les avait arrachés à l'un des instants les plus intenses et les plus merveilleux de leur vie, pour les jeter sous une douche glacée.

La voix de Hoft retentit, chargée d'une nuance d'inquiétude.

— Que se passe-t-il, Brang ?

Et Surinx demanda :

— Quelque chose qui ne va pas ?

Brang était déjà debout, le visage empreint d'une gravité qu'ils ne lui connaissaient pas.

De la main, il leur fit signe de se taire.

Il resta un moment ainsi, immobile, pensif.

La petite antenne qu'il avait sur la tête oscillait. Tous retenaient leur souffle. Finalement, il sourit et dit :

— J'ai dû me tromper. Cela m'arrive à moi aussi.

Ils s'étaient levés, et maintenant l'entouraient.

— De quoi s'agit-il ? lui demanda Malrus.

Il eut un geste apaisant.

— Oh ! une vague crainte. Cela m'arrive parfois. Stupidement, mais il est inutile que je vous en dise davantage. Je ne veux pas gâcher une si belle soirée. Je crois, toutefois, qu'il est préférable d'interrompre notre petit spectacle.

Ils se récrièrent, lui posèrent tous ensemble des questions, comme des enfants dont on a brusquement interrompu la récréation. Mais il se contenta de leur dire :

— Amusez-vous. Dansez. Et, quand vous serez fatigués, accompagnez les jeunes époux dans leur nouveau logis. Mais restez ensuite dans les vôtres. Ne vous éloignez pas, ne partez pas en excursion. Il faut que je me retire.

Sur quoi, il *fléouta* brusquement ; autrement dit, il disparut.

Ils restèrent tous assez désarmés. Reprendre la fête ? Le coeur n'y était plus. Une vague inquiétude les tenaillait. C'était la première fois que Brang, leur cher Brang, se comportait ainsi. Ses ultimes recommandations les avaient troublés.

Ils restèrent là, debout, à discuter sur ce qui venait de se passer, mais à en discuter sans désinvolture, à faire des suppositions. Finalement, Dasy s'écria d'une voix un peu étranglée :

— Drofdo et moi, nous allons rentrer. Nous préférons maintenant être seuls.

Ils les raccompagnèrent jusqu'à l'espèce de tour couverte de verdure et de sortes de pivoines qu'ils avaient choisie pour en faire leur demeure.

Tout était comme les nuits précédentes. Les fleurs, éclairées par la douce lumière d'or qui tombait de la planète, avaient des couleurs plus discrètes, mais aussi captivantes que dans le jour. Les étoiles, dans le ciel, scintillaient de la même façon qu'à l'ordinaire. La même grande sérénité reposante régnait dans le paysage. Pourtant, quelque chose semblait changé. Ils n'auraient su dire quoi, car c'était impalpable, invisible.

Ils rentrèrent tous se coucher, avec la vague sensation d'une intrusion de l'insolite dans leur vie heureuse, un insolite qui n'était pas de même nature que celui qu'ils chérissaient. Plusieurs d'entre eux étaient allés frapper à la porte de la maison de Brang, mais n'avaient pas reçu de réponse. Le sommeil, cette nuit-là, mit longtemps avant de les saisir dans ses bras de velours.

*

* *

Surinx fut réveillé par des bruits stridents, des crissemments qui, dehors, rayaient l'espace.

Il eut un sursaut, bondit hors de son lit, se vêtit en hâte, avec ce qui lui tomba sous la main.

L'aube naissante commençait à glisser ses premiers rayons

dans la chambre. Les bruits étranges, qui faisaient grincer les dents, continuaient, s'intensifiaient. Il vit passer dans le ciel un brusque éclair jaune. Cela lui rappela, mais il n'aurait pas pu dire pourquoi, l'une des premières images du « film » interrompu que Brang leur avait montré la veille.

Il passa dans le couloir, descendit l'escalier quatre à quatre, entra dans la salle commune.

Borust et Quellog y étaient déjà. Tous les deux très pâles. Et il entendit le premier qui disait au second :

— Cela ressemble un peu à ce vacarme qui nous a assourdis, une nuit, quand nous étions à bord du *Discret*. Mais c'est autre chose.

— Oui, disait le petit brun. Et même quelque chose de tout à fait différent, de brutal, de grinçant, d'absolument insupportable.

Surinx avait la même impression. Il fit aux deux autres un bref salut de la tête et leur dit :

— Je me demande si cela n'a pas quelque rapport avec ce qui s'est passé hier soir ? Ah ! pourquoi Brang ne nous a-t-il pas donné plus de précisions ! Je me demande...

Sa phrase fut interrompue par l'arrivée de Grondt. Le muet semblait saisi d'effroi. Il faisait des gestes rapides, comme s'il pétrissait de la pâte pour en faire de petits pains ronds.

La clameur faite de stridences qui écorchaient les oreilles cessa brusquement. Et ce brusque silence de néant fut plus intolérable encore. Mais une voix surgit d'un mur, et ils la reconnurent aussitôt.

Cette voix disait :

— Mes amis, mes amis, c'est Brang qui vous parle. Je sais que vous êtes tous réveillés et affolés. Ecoutez-moi bien. Ecoutez-moi vite.

La voix était très nette, avec ses intonations habituelles, mais rapide, précipitée et comme en proie aux nécessités de l'urgence.

— Ne perdez pas une seconde, sortez de vos demeures, vite, vite. N'emportez rien. Le temps presse. Dès que vous serez dehors, *fléoutez* en direction de la planète. Vite, vite.

Fléoutez vers vos astronefs. Je ne peux pas vous en dire plus pour le moment. Je suis d'ailleurs sur la planète. Vite, vite, accourez.

La voix se tut.

Sans échanger une parole, en proie à un sentiment de panique, ils se précipitèrent dehors et aussitôt s'élancèrent vers le ciel. De tous côtés, dans le « domaine », les « désinvoltés » fuyaient. Jamais ils n'avaient mis aussi peu de secondes qu'ils en mirent pour franchir l'espace qui séparait le satellite vert de la planète jaune. Ils avaient foncé tout droit vers les vaisseaux qu'ils croyaient bien avoir à tout jamais abandonnés.

Le *Discret* était toujours au même endroit, toujours vertical. Mais il reposait, et pour les ex- » irréguliers » ce fut un choc, sur son

train d'atterrissage. Ses sas étaient ouverts. Son nez un peu camard pointait vers le ciel.

Drofdo était déjà là, au pied du cargo, et tenait Dasy par la main.

— Nous n'avons pas voulu nous séparer, dit-elle avec un pâle sourire. Et mon père, qui a passé la nuit dans notre tour, est d'accord. Il pense, en outre, que les deux vaisseaux devront faire route ensemble s'il nous faut partir. Il pense que nous devons à l'avenir et quoi qu'il advienne, demeurer unis. Mais il n'a pas eu le temps de m'en dire plus. Il a rejoint *l'Obstiné*.

— Ton père a raison, Dasy, dit l'albinos. Mais il nous faut attendre pour le moment que Brang se manifeste de nouveau. Nous avons tous compris que c'était son intention.

— Tout cela est affreux, dit Drofdo. Et je me demande...

Il n'acheva pas sa phrase.

Grondt poussa un cri étranglé, guttural. Le bras droit tendu, il montrait quelque chose, du côté des montagnes.

Ils regardèrent dans cette direction. Un trait lumineux d'une intensité inouïe sinuait rapidement, comme un serpent de feu, au-dessus du désert. Ils fermèrent les yeux malgré eux pendant deux ou trois secondes. Quand ils les rouvrirent, ils virent, à quelques pas d'où ils étaient, et à quelques mètres au-dessus du sol, une sorte d'orange flamboyante, mais dont l'éclat était supportable. On eût dit un petit soleil apaisé. Aussitôt la voix familière retentit.

— N'ayez pas peur. C'est moi, Brang, sous ma forme naturelle. Je n'ai plus le temps de me montrer à vous sous l'aspect qui vous était familier et qui m'était à moi-même si cher. Il me faut fuir, et vous allez fuir, vous aussi. Ils sont là, ceux qui me cherchent. Ils sont sur Jolno, sur Muss où ils avaient détecté ma présence. Avant dix minutes, ils seront sur cette planète. Je me suis trompé hier soir quand j'ai cru à une fausse alerte. Et, pourtant, je sais assez bien prévoir l'avenir. Je n'ai eu une certitude que plus tard, dans le cours de la nuit. Je n'ai pas voulu vous alarmer trop vite. Il me fallait remettre vos vaisseaux en état, ce que j'ai fait. Ah ! quelle tristesse !... Vous étiez tous comme mes enfants. Vous ne craignez rien vous-mêmes en ce moment. Les Brangos sont heureusement assez civilisés pour ne jamais détruire une créature vivante ni essayer de conquérir d'autres mondes. Mais moi, ils veulent me prendre et m'emmener.

— C'est bien ce que j'avais cru comprendre, cria Surinx.

La petite orange eut deux ou trois scintillements plus vifs.

— Il ne me reste qu'un bref instant. Ce que je vous dis là, je l'ai dit il y a trois minutes à ceux de *l'Obstiné*. Ils vont décoller dans quelques secondes. Restez dans leur sillage. Communiquez avec eux par radio. Ne vous séparez pas. Ah ! je ne me sens pas désinvolte !

Mais tâchez de le rester. Je suis désolé de vous dire que, quand je serai séparé de vous, vous perdrez le bénéfice du *houfni*, vous ne pourrez plus *fléouter*. Mais gardez précieusement tout le reste de ce que vous avez acquis près de moi. Pensez à moi, mes enfants. Je vous aime.

Surinx cria à tue-tête :

— Nous vous aimons, Brang !

Le petit soleil palpita comme un être vivant qu'il était.

— Je le sais. Et cette séparation m'est cruelle. Mais il faut que je parte. Ils arrivent. Je veux garder ma liberté. Je veux rester un moucheron indépendant. Filez, filez vite. Adieu, vous tous. Pensez à moi.

L'orange bondit vers le ciel et disparut instantanément.

— Vite, partons ! cria Surinx. Ses yeux étaient pleins de larmes.

*

* *

Par le hublot de la salle commune, tandis que Quellog manoeuvrait les leviers de départ, ils aperçurent des lignes plus brillantes que des éclairs qui zigzaguaient comme des serpents lumineux au-dessus du sable du désert. Des crissements, des grincements, semblables à ceux qu'ils avaient perçus sur la lune verte, venaient vriller leurs oreilles. L'instant d'après, ils virent trois boules jaunes tourner autour de leur cargo.

— C'est leur patrouille de l'espace ! dit Surinx. Encore moins agréable à voir que celle qui était venue pour nous cueillir.

— Attention ! dit Quellog. On part.

Le cargo décolla lentement, puis prit de la vitesse. Les boules jaunes continuèrent à les suivre, tournant toujours autour du petit vaisseau, puis s'évanouirent brusquement.

— J'espère que notre Brang est déjà loin, dit Dasy. Et qu'ils ne le retrouveront pas.

Des larmes coulaient sur les joues de la jeune femme.

Drofdo la prit par la taille.

— Viens voir notre cabine, dit-il.

Comme dans toutes celles du *Discret*, on y voyait un portrait du vieux « retraité », de l'unique », du « fantastique », du « moucheron », accroché à une des parois. Ils le contemplèrent un long moment en silence.

— Jurons, dit le jeune cosmonaute athlétique, de rester fidèles à son esprit.

— Je me le suis déjà juré, dit Dasy. Et je renouvelle ce serment devant toi.

Quand ils retournèrent dans la salle commune de l'astronef, Quellog était en train d'expliquer à Surinx qu'il venait de faire une

petite tournée d'inspection dans le cargo.

— Tout y est en bon ordre, bien net, bien astiqué. Grondt, qui est parfois un peu négligent, n'en revient pas. Sa cuisine est une merveille. Et il a fait lui-même une découverte extraordinaire. Non seulement les vivres que nous avons laissés sont là, et en bon état de conservation, mais il a trouvé tout un placard rempli à craquer de boîtes contenant les étonnantes pastilles d'aliments archi-concentrés que vous connaissez, ainsi qu'une myriade de petits flacons d'eau qui sent l'ail et dont une gorgée apaise la soif pendant vingt-quatre heures. De quoi subsister, si besoin était, pendant plusieurs années. Et ce n'est pas tout. J'ai constaté dans la salle des machines que nos réserves d'énergie motrice, qui étaient déjà très entamées, ont été portées à leur maximum, et que nos moteurs antigrav plutôt vieux avaient été remis à neuf. Notre *drogby*, que nous avons laissé près de *l'Obstiné*, a réintégré sa niche au-dessus de la soute.

— C'est Brang, s'écria Surinx, qui s'est donné la peine de faire tout cela pour nous, avant de fuir. Quelle amicale créature ! Quel moucheron fantastique !

Ils restèrent un moment silencieux. Leurs pensées suivaient dans sa course cosmique l'être fabuleux auprès duquel ils avaient vécu.

— Où est votre poste de radio ? demanda Dasy. Je voudrais parler à mon père.

— Notre ami Borust, dit l'albinos, est justement en train d'essayer d'entrer en communication avec lui ou avec Malrus. Allons tous le rejoindre. Nous aimerions tous savoir ce qu'ils ont décidé.

Dans la petite cabine de télécommunications, le rouquin était à l'écoute. Il se tourna vers la jeune femme.

— J'ai justement ton père depuis un instant, Dasy. Il m'a dit que tout allait bien pour eux. Je viens de lui dire que tout allait bien pour nous. Il allait m'expliquer ce qu'ils envisagent. Veux-tu lui parler ?

Elle prit l'écouteur qu'il lui tendait et lui dit :

— Branche le haut-parleur, afin que tout le monde entende ce qu'il va déclarer. C'est toi, papa ?

La voix claire de l'ex-physicien retentit dans la cabine.

— Dasy ! Je m'inquiétais pour toi, pour vous tous. Borust vient de me rassurer. J'allais lui dire ce que nous venions unanimement de décider. Et je suis sûr que vous serez, vous aussi, d'accord. Nous pensons que, après notre merveilleux séjour auprès de Brang, après la vie exaltante que nous venons de mener, il ne nous est pas possible de rentrer dans nos vieilles ornières, c'est-à-dire de rejoindre le monde que nous avons connu.

— Bravo, cria Surinx dans le micro.

— C'est toi, Surinx ? J'étais sûr de ta réaction. Alors, nous avons décidé de chercher une planète inhabitée et souriante, ou quelque aimable satellite, pour essayer d'y recréer le « domaine ». Sans Brang, ce ne sera pas facile. Sans lui, nous ne reverrons jamais ce que nous avons vu, ne referons jamais ce que nous avons fait. Mais nous pourrons du moins continuer à vivre selon son esprit et ses enseignements. Rappelez-vous que trois pinsons sur une orange peuvent former tin monde désinvolte.

— D'accord, hurla Drofdo dans le micro. C'est à cela que je pensais. Je t'embrasse, cher beau-père.

Quellog et Borust crièrent, eux aussi, qu'ils étaient d'accord. Même Grondt, accouru, fit de grands signes à Dasy pour qu'elle transmette son acceptation enthousiaste.

— Merci à vous tous ! reprit Hoft. Brang nous a laissé tout ce qu'il fallait pour que nous puissions chercher à travers la galaxie, aussi longtemps qu'il le faudra, l'endroit qui nous conviendra. Malrus est en train de préparer un premier itinéraire qui évitera les voies fréquentées. Il vous le communiquera dès qu'il l'aura établi. Nous nous retrouverons avant longtemps, sur la première planète que nous irons examiner. Et nous resterons constamment en liaison par la radio. A bientôt, amis ! A bientôt, Dasy !

CHAPITRE XV

Avant d'arriver à ce qu'ils considérèrent comme le lieu idéal pour s'y installer, ils errèrent pendant près d'un an, évitant parfois des périls, comme cet essaim d'astéroïdes qui faillit les heurter, et que *l'Obstiné* n'évita que de justesse. Ils croisèrent de loin en loin des astronefs repérés par leurs radars, et avec lesquels ils se bornèrent à échanger des saluts classiques.

Ils rencontrèrent même une patrouille de la police de l'espace qui voulut savoir ce que le *Discret* faisait dans ces parages et parlait de l'arraisonner. Hoft, aussitôt informé par radio, se mit en liaison avec le patrouilleur pour expliquer que le petit cargo rouge était un vaisseau annexe de celui à bord duquel il se trouvait, et transportait des appareils scientifiques.

L'Obstiné avait changé de nom. Il s'appelait maintenant le *Brang*. Et le physicien put montrer par télé à la police, qui s'en contenta, un document l'accréditant comme chef d'une mission scientifique d'exploration.

Il y avait longtemps qu'on avait oublié, sur la plupart des planètes habitées, qu'un certain Hoft et son astronef s'étaient, près de trois ans plus tôt, perdu corps et biens.

— Nous sommes tous maintenant des « irréguliers », disait souvent le physicien en riant. Des « irréguliers » errants, à la recherche d'un paradis.

Ils se posèrent sur de nombreuses planètes qui n'avaient jamais été explorées, afin de les examiner. Chaque fois, ils se retrouvaient tous et passaient ensemble plusieurs jours.

Sur une planète trop froide et trop revêche pour qu'ils puissent songer à y rester, Borust épousa Maha Bliss, la jeune femme à la peau laiteuse, aux yeux verts, à l'âme poétique, qui se montrait particulièrement ardente à conserver les coutumes et modes de vie du « domaine ».

Ce fut l'occasion d'une fête, mais d'une fête, ils s'en aperçurent tous avec mélancolie, qui n'était qu'un très pâle reflet des festivités « brangiennes ».

Sur une autre planète, agréable à certains égards, mais beaucoup trop chaude à leur gré, Quellog se maria avec Jelly Krurs, l'ex-minéralogiste, la petite brime pétillante, et il y eut une autre fête, modeste, mais durant laquelle tous les membres de la communauté purent se réjouir du bonheur visible du couple qui venait de se former.

L'albinos lui-même, Surinx, cessa d'être célibataire. Alors qu'ils étaient encore sur Jolno, au cours des dernières journées flamboyantes et désinvoltes qu'ils y avaient passées, il avait eu des conversations de plus en plus nombreuses avec Hirna Zinz, ex-spécialiste dans une branche difficile de la physique nucléaire. C'était une jeune et jolie personne à la chevelure d'un blond si pâle qu'on aurait pu la croire albinos elle aussi. Grande amie de Dasy, elle avait toujours su conserver, depuis la « catastrophe » qui les avait séparés de Brang, une vitalité désinvolte témoignant de la qualité de « l'étincelle » qu'elle portait en elle.

Elle avait souvent revu Surinx au cours des premiers mois du voyage. Car, après chaque escale d'exploration, il y avait un petit chassé-croisé entre deux des passagers du *Discret* et deux du *Brang*.

Leur union fut célébrée sur une planète qui plut beaucoup à tout le monde, mais où la pesanteur trop forte et l'air trop raréfié ne pouvaient pas convenir pour un séjour prolongé.

Lors de chacun de ces mariages, ce fut Hoft qui officia.

Le savant avait gardé un moral inébranlable, une aptitude à ne rien prendre au tragique, une gaieté foncière, une fidélité à la « désinvolture harmonieuse » qui ne s'étaient jamais démentis, ce qui commençait à ne plus être le cas pour tous les autres, et une foi absolue en la réussite de leur entreprise. Bien qu'il n'y eût aucune hiérarchie dans la communauté, tous sentaient que c'était lui qui incarnait le mieux l'esprit de Brang. Et c'est à lui que l'on s'adressait lorsqu'on se sentait un peu déprimé.

Mais « déprimé » était un mot que nul n'aurait osé prononcer. Tous comptaient bien que lorsqu'ils seraient enfin installés, leur vie redeviendrait non pas telle qu'elle avait été dans le « domaine » du « moucheron mirobolant », mais légère, sereine, heureuse.

Ils étaient entrés dans une zone presque vide d'étoiles, aux confins mêmes de la Galaxie, et, depuis plus de cinq semaines, ils n'avaient pas décelé le moindre astronef sur leurs écrans de radar, ni capté quoi que ce fût sur leurs postes de radio, lorsqu'ils découvrirent, dans le système d'un petit soleil vert, une planète d'assez faible taille, plutôt bariolée, et qui, après les premiers examens faits dans l'espace, leur parut prometteuse.

Elle l'était, et même au-delà de ce qu'ils auraient pu rêver. L'air y était doux et comme satiné, revigorant. Le seul fait de le respirer, comme s'il eût été chargé de vertus particulièrement bénéfiques, incitait à la détente, à la gaieté, suscitait dans l'esprit des pensées aimables, affinées. Le paysage au milieu duquel ils atterrirent, sur la plage d'un grand lac tranquille aux rives sinueuses, offrait dans un faible rayon une variété considérable d'aspects, de formes, de textures du sol, de couleurs, de végétaux, d'espaces nus et d'espaces

couverts, le tout s'harmonisant à merveille.

Ils n'avaient jamais rien vu qui fût à la fois aussi gracieusement insolite et aussi familier, rien qui fût aussi bien équilibré. Leurs yeux ne se lassaient pas d'admirer. Une faible pesanteur les rendait léger, et ils pouvaient sans effort faire des bonds assez considérables, comme s'ils se mettaient à *triscagner*. Les exclamations joyeuses éclataient de toutes parts tandis qu'ils commençaient leur première promenade au milieu de cette nature subtile et généreuse.

Au bout de trois jours, après diverses expéditions rapides et dans toutes les directions à bord de leurs *droghies*, ils avaient acquis la certitude que, non seulement la planète était riche en ressources de toutes sortes, mais qu'ils n'y rencontreraient ni bêtes dangereuses ni insectes venimeux.

— C'est ici que nous allons vivre ! proclama Hoft.

Ils se mirent au travail, dans un grand mouvement d'enthousiasme, pour aménager leur « domaine ». Ils possédaient, surtout à bord de *l'Obstiné*, un important outillage qui leur permit d'édifier sans trop d'efforts des demeures provisoires qu'ils comptaient agrandir et embellir par la suite.

Surinx étant allé avec sa femme Hirna chercher quelques objets dans les cabines du *Discret*, l'albinos eut la curiosité de jeter un coup d'oeil dans la soute, que personne n'avait jamais ouverte depuis leur départ.

— Hirna ! cria-t-il. Viens voir.

Elle accourut, et dit :

— Ah ! oui. C'est là que vous aviez mis les diamants récoltés sur Grussin. Que veux-tu qu'on en fasse ?

— Je me moque bien des diamants ! s'exclama l'albinos. Regarde.

La soute était pleine d'appareils étranges. Plus la moindre trace de cailloux brillants.

— Je me demande, fit-elle, ce que cela peut bien être.

— Oh ! dit l'albinos, c'est certainement un cadeau que Brang nous a laissé. Et, j'en suis sûr, beaucoup plus précieux que des pierres rares.

C'était bien un cadeau de Brang. Tout le monde se pressa autour de l'étrange matériel dès qu'ils l'eurent sorti du cargo. Et Hoft fut le premier à comprendre à quoi il pouvait servir.

Ces appareils allaient leur permettre, et sous les formes les plus variées, de se donner des spectacles « brangiens », de recréer dans une certaine mesure l'atmosphère de Jolno. Avec moins de puissance, hélas, moins d'ampleur, à une échelle beaucoup plus modeste. Mais ce serait néanmoins beaucoup mieux, et beaucoup plus dans l'esprit

qu'ils voulaient préserver, que tout ce que pouvaient leur offrir leurs machines à divertissements.

Le soir même, ils se donnèrent une grande fête, et eurent, pendant deux heures, le sentiment qu'ils étaient revenus sur la planète verte.

— Il a pensé à tout, disait Hoft. Il voulait que nous restions unis, et il nous en a donné les moyens.

— Où peut-il bien être maintenant ? soupirait Dasy. Où peut bien être notre vieux Brang ? J'aurais tant aimé que l'enfant que je vais avoir puisse grandir sous son aile.

La fille de l'ex-physicien attendait un bébé. Ils étaient sur la planète « Brang », car ils l'avaient ainsi nommée, depuis déjà plus de trois mois lorsqu'elle le mit au monde, par une journée d'une pénétrante douceur marquée par l'éclosion, sur les arbres environnants, de fleurs merveilleuses, comme si la nature avait voulu célébrer elle aussi cet événement. Le nouveau-né, un garçon, était superbe. C'était la première naissance qui survenait dans la communauté, et elle fut saluée par celle-ci avec des transports de joie, comme le signe heureux d'un avenir sans nuages.

Le nouveau « domaine » commençait à prendre tournure. Drofdo et Dasy avaient dressé leur demeure, qui n'était guère encore qu'une cabane d'une gracieuse architecture, dans un bosquet d'arbres mauves, tout près du lac où il faisait bon nager et où l'on pêchait en abondance des poissons à la chair exquise. Hoft vivait avec eux. Borust et Maha, Quellog et Jelly, Surinx et Hirna s'étaient installés dans les mêmes parages. Tous maintenaient ferme la tradition « brangienne », continuaient à vivre joyeusement selon les préceptes de la « désinvolture harmonieuse ».

Il en était de même pour Grondt, maintenant le seul célibataire de la communauté, mais il avait laissé entendre depuis longtemps qu'il avait fait vœu de célibat. Dès le quatrième mois de leur séjour sur la planète paradisiaque, le muet avait installé, en annexe à sa propre « cabane », une pâtisserie où il confectionnait des gâteaux d'une légèreté et d'une saveur incomparables, des gâteaux « brangiens ». Mira et les trois autres enfants l'adoraient, adoraient ses produits, et allaient passer de longs moments avec lui. Il leur faisait avec dextérité de petits dessins de plus en plus drôles. Il avait aussi découvert qu'il portait en lui une vocation longtemps réprimée : celle de peintre. Il s'était mis à décorer les demeures de ses amis avec de grandes images insolites qui, comme l'air même qu'ils respiraient, incitaient à la joie.

Maha, Jelly, Hirna, firent savoir tour à tour qu'elles attendaient des bébés. Elles ne furent pas les seules. Il y en eut sept ou huit autres.

Hoft disait joyeusement :

— Nous allons peupler cette planète de désinvoltes heureux.

Seul l'épagneul Zozo semblait un peu triste depuis qu'il ne pouvait plus *fléouter*.

Un an toutefois ne s'était pas écoulé et quatre nouvelles naissances avaient été saluées dans la joie, lorsque les premiers signes d'une infime détérioration du moral commencèrent à se manifester.

On entendait de loin en loin des remarques dans le genre de celle-ci :

— Tout est parfait. Pourtant ce n'est pas comme sur Jolno. Ah ! si seulement Brang était parmi nous.

Hoft fut le premier à s'en apercevoir et à s'en alarmer. Il constata bientôt que les *djéhirlés*, la tradition très « brangienne » qu'ils avaient naturellement respectée manquaient de plus en plus de cette verve, de cette élégante souplesse, de cette rapidité dans les reparties, de cette irrésistible drôlerie, de cette sereine insouciance qui avaient fait tout leur charme piquant sur Jolno. Ces réunions étaient de moins en moins fréquentées. Les uns affirmaient qu'ils avaient trop à faire pour installer leur propre domaine particulier, les autres qu'ils avaient oublié le rendez-vous, et un jour vint où certains membres de la communauté déclarèrent que « cela les intéressait moins qu'autrefois », que les conditions n'étaient plus les mêmes.

Il était évident que les « conditions » n'étaient plus les mêmes. Et plus encore que les « conditions », l'état d'esprit.

Un jour où Hoft se promenait sur la plage en compagnie de sa fille et de Drofdo, ils assistèrent involontairement à une dispute assez aigre-douce entre deux hommes. Le jeune athlète, n'écoulant que son instinct « brangien » devenu pour lui une seconde nature, s'avança en souriant vers eux et leur dit :

— Vous n'allez tout de même pas vous quereller ?

L'un d'eux lui répondit hargneusement :

— Toi, mêle-toi de ce qui te regarde !

C'eût été une chose impensable sur la lune verte.

— Voilà qui ne me dit rien qui vaille, confia Hoft à sa fille et à son gendre.

Ceux-ci comprirent que pour la première fois l'ex-physicien était envahi par un sentiment de tristesse qu'ils éprouvaient eux-mêmes. C'était comme si un nuage gris et menaçant avait passé au-dessus de leur petit paradis.

Hoft, au cours des semaines qui suivirent, s'employa du mieux qu'il put à redresser la situation, à redonner à ceux qui semblaient flancher un tonus « désinvolte ». Il n'y réussissait pas toujours. Et il s'aperçut bientôt qu'un des membres de la communauté se dressait ouvertement contre lui. Il s'agissait de Malrus.

L'ex-commandant de *l'Obstiné* commençait à se donner des allures de chef de la petite colonie. Il redevenait même un peu pète-sec.

Un jour, Hoft le lui reprocha doucement. L'autre se fâcha.

— Et toi, dit-il, tu n'as tout de même pas la prétention de remplacer Brang.

Il ajouta :

— Maintenant que nous sommes livrés à nous-mêmes, il est nécessaire que quelqu'un commande et prenne au besoin la décision qui s'impose.

— Quelle décision ?

Mais Malrus lui avait tourné le dos et s'éloignait à grands pas tandis que sa fille, la petite Mira, qui avait assisté à la scène, pleurait à chaudes larmes.

Hoft ne tarda à comprendre de quoi il retournait. La vérité, c'est qu'un certain nombre de membres de la communauté, Malrus en tête, songeaient à abandonner la planète à regagner le monde d'où ils étaient issus.

L'ex-physicien, en proie aux pires craintes, fit le décompte de ceux qui étaient d'un avis contraire. Il savait déjà que tous les anciens du *Discret*, les ex- » irréguliers », et leurs épouses, demeuraient farouchement fidèles au souvenir et à la pensée de Brang. Il en était de même pour quelques autres. Mais Hoft constata avec amertume et presque avec désespoir qu'il y avait beaucoup d'indécis, et que l'ex-commandant et ses partisans formaient un groupe compact qui devenaient de plus en plus agressif, comme si la petite étincelle qu'ils portaient en eux, et que le « moucheron fantastique » avait si bien fait s'épanouir, s'était peu à peu rabougrie.

Ce jour-là allait sans doute être décisif. Hoft et ses amis avaient mal dormi.

Malrus avait obtenu qu'une réunion de toute la communauté eût lieu à la fin de la matinée, sur la plage, et qu'une décision fût prise, qui engagerait tout le monde. Il semblait si sûr de sa victoire, et d'un départ immédiat, qu'il avait, au cours de la nuit, inspecté les moteurs des deux astronefs et établi un itinéraire de retour vers les planètes habitées.

Chacun fut exact au rendez-vous. On s'assit en cercle dans le sable. Cela ressemblait à un *djéhirlé*. Mais il n'y avait pas eu depuis plus d'un mois de réunion vouée à la « désinvolture harmonieuse ». Il s'agissait de bien autre chose.

Malrus fit l'appel, d'une voix sèche et tendue. Il ne manquait personne. Les jeunes mères tenaient leurs bébés sur leurs genoux et pleuraient. Les enfants pleuraient aussi.

— J'ai une déclaration à faire, dit Malrus d'une voix

claironnante.

— Fais-la, dit Hoft d'une voix morne.

L'ex-commandant ouvrit la bouche. Mais on n'entendit pas les quelques paroles qu'il prononça avant de se taire brusquement. Car, au-dessus de leurs têtes, venaient d'éclater comme une symphonie triomphale qui, bientôt, sembla jaillir de partout, du ciel, de la terre, des quatre points cardinaux.

Sur la plage, s'avancait vers eux, d'un pas allègre, un personnage vêtu d'une tunique bleue. Une casquette plate couvrait sa tête, laissant dépasser des mèches de cheveux blancs. Son visage était large, plutôt rougeaud, un peu congestionné, ses yeux d'un bleu de faïence. Un sourire amical imprégnait ses traits.

L'épagneul Zozo se précipita vers lui en aboyant joyeusement.

— Brang ! hurla Dasy d'une voix étranglée par la joie.

— Salut, mes enfants ! dit Brang. Je vous ai enfin retrouvés. Je vois que vous n'avez pas perdu la coutume du *djéhirlé*. Mais il va falloir que je vous donne un petit coup de main pour vous remettre dans les bonnes cadences et ranimer quelques-unes de vos étincelles.

FIN